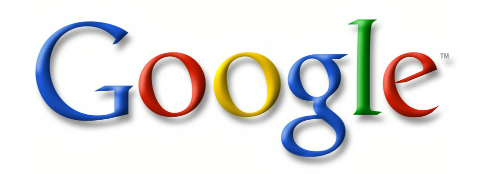
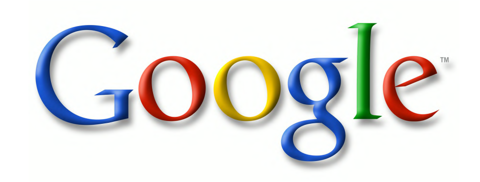





BUHR A
a39015 01810329 4b


SE TAIRE ET FAIRE





HISTOIRE

DES

KOSAQUES.

HISTOIRE
DES
KOSAQUES,

PRÉCÉDÉE

D'UNE INTRODUCTION

OU

COUP-D'OEIL SUR LES PEUPLES QUI ONT HABITÉ LE PAYS DES KOSAQUES, AVANT L'INVASION DES TARTARES.

PAR M. LESUR.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

PARIS.

H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n°. 12;
FANTIN, Quai des Augustins, n°. 55;
ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille, n°. 23.

M. DCCC. XIV.

HISTOIRE

DES KOSAQUES.

LIVRE IV.

CHAPITRE Ier.

Guerre entre la Russie et la Pologne. — Mort de Kmielnitski.

C'EST au moment où la guerre venait de s'allumer dans le Nord, et où la Pologne, déjà menacée par des voisins avides de ses dépouilles, ne combattait plus que d'une main tremblante pour soutenir ses droits sur les Kosaques, que leur hettman quitta des protecteurs pour se donner un maître. C'est ainsi que, cédant à des considérations passagères, il perdit tout le fruit d'une lutte longue, opiniâtre et glorieuse : il laissa passer l'occasion d'affranchir sa nation. Quelques-uns de ses successeurs se lancèrent dans la même carrière, et s'y perdirent comme lui, sans pouvoir donner d'existence politique à cette race 1654.

turbulente qui parut si jalouse d'une indépendance dont elle n'a jamais su jouir. Ainsi le génie qui poursuit les grands desseins, est plus rare que celui qui les fait concevoir.

Dès que le roi de Pologne et le khan de Krimée apprirent la nouvelle du traité de Pereïaslaw, ils résolurent de déclarer la guerre à la Russie et aux Kosaques; mais ils furent prévenus dans ce dessein. Deux divisions russes étaient déjà réunies à leurs nouveaux alliés. L'une s'empara de Smolensk et se fortifia dans Kiow; l'autre, mise sous les ordres de Solotarenko, lieutenant de l'hettman, entra dans la Lithuanie, battit le prince Radziwill, pilla Witebsk, réduisit Vilna en cendres, prit plus de deux cents villes ou bourgs, et mit à feu et à sang toute cette vaste province. L'année suivante, Solotarenko fut tué; et, par une circonstance remarquable, le corps de cet impitoyable dévastateur fut brûlé dans l'incendie d'une église, au moment même qu'on allait l'inhumer.

Pendant la durée de cette guerre, le khan de Krimée essaya plusieurs fois de détacher Kmielnitski du parti du tzar. Dans une conférence qu'ils eurent ensemble, il voulut faire sentir à l'hettman l'imprudence de sa conduite, et lui prédit qu'il aurait bientôt à se repentir de s'être

mis sous la protection moskovite. Mais celui-ci répondit aux reproches du khan, en lui reprochant à lui-même d'avoir violé tous ses engagemens avec les Kosaques, de les avoir abandonnés à Beresteko, de leur avoir causé des dommages énormes dans le temps même de leur union, de vendre son alliance à qui lui donnait le plus d'argent, d'avoir fait un traité secret avec la Pologne, et enfin d'avoir promis la dévastation de l'Ukraine, à condition qu'on l'aiderait à reconquérir le royaume d'Astrakhan. Outré de ces reproches, le khan menaça l'hettman de mettre tout en œuvre pour le perdre lui et sa nation; et celui-ci, sans être plus ému de ses menaces que de ses promesses, le quitta fièrement, retourna dans son camp, lui renvoya les otages qu'il avait exigés, pour sa sûreté dans cette conférence, et poursuivit la guerre (1).

Les Kosaques semblaient appelés à jouer un rôle important dans cette querelle où la Pologne, gouvernée par le faible Casimir, eut à combattre la Prusse, la Suède et toutes les forces de l'Empire moskovite. Charles-Gustave leur demanda des secours; et les exploits de ces nouveaux auxiliaires se réduisirent à piller les trésors que

(1) Schérer, tom. II, pag. 73.

plusieurs monarques avaient amassés dans les palais de Varsovie et de Cracovie. L'empereur d'Allemagne écrivit lui-même à l'hettman pour l'inviter à retirer les secours qu'il donnait à la Suède, et à retourner sous la protection de la Pologne (1). D'autres événemens contribuèrent à calmer le ressentiment du fier Kosaque.

1656. Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis la ratification du traité de Pereïaslaw, que le séjour du boyard Butturlin dans l'Ukraine donnait déjà lieu à des conflits d'autorité, et que les Kosaques crurent nécessaire de demander la confirmation de leurs priviléges (1). Une circonstance nouvelle excita bientôt leur inquiétude.

Le tzar Alexis se mit ouvertement au nombre des candidats qui se disputaient le trône polonais, long-temps avant que le faible Casimir en descendît pour se jeter dans un cloître. C'est alors que Kmielnitski dut vivement sentir la faute qu'il avait faite d'envenimer ces guerres sanglantes, dont le résultat pouvait être de réunir la Pologne à la Russie et de se donner à lui-même un maître. Il s'était flatté, en traitant avec le tzar, de procurer une existence politique à sa

(1) *Ibid.* pag. 76.
(2) *Ibid.* pag. 77-78.

nation et de se faire une sorte de souveraineté : maintenant il voyait son erreur, et il en redoutait les conséquences. Néanmoins, soit qu'il eût honte d'être infidèle au serment qu'il avait fait si récemment, soit qu'il désespérât de pouvoir engager les Kosaques à se soulever, il se contenta de gémir, et ses derniers jours s'écoulèrent dans le regret, les inquiétudes et la douleur. Il n'est pas besoin, pour expliquer sa mort presque soudaine, de recourir à l'histoire d'un empoisonnement dont on n'a pas assez de preuves (1) : il suffisait de son grand âge, de ses fatigues, de ses chagrins, pour précipiter la fin de sa carrière.

Quand il se vit au terme fatal, il fit appeler à Tschigirin tous les colonels, les starschines et les principaux d'entre les Kosaques. Ils se rangèrent autour de son lit de mort. Là, rappelant le peu de forces qui lui restaient, il leur représenta les dangers qu'il avait bravés, les travaux qu'il avait entrepris, les combats qu'il avait

(1) Schérer raconte que le grand-seigneur, ayant sollicité Kmielnitski de quitter l'alliance de la Russie, et jugeant par son silence qu'il n'y avait rien à en espérer, résolut de le faire empoisonner, et qu'il lui envoya un Polonais, lequel, s'introduisant auprès de lui sous prétexte de demander sa fille en mariage, accomplit cette odieuse vengeance.

livrés, pour garantir ou délivrer sa patrie des insultes et des entreprises des Polonais. « C'est » maintenant à moi, leur dit-il d'une voix mou- » rante, à vous remercier de votre obéissance » et des secours que j'ai constamment reçus de » votre zèle et de votre amitié; je remets entre » vos mains la dignité dont vous m'avez honoré, » et le pouvoir que vous m'avez confié. Les » sentimens de la nature ne peuvent me faire » oublier ce que je dois à notre cause; l'affec- » tion que j'ai pour mon fils, ne me portera » point à vous le proposer pour être mon suc- » cesseur : sa jeunesse, son inexpérience, ne » lui permettent pas d'aspirer à une si haute » dignité. Vous avez parmi vous des chefs d'une » expérience consommée, distingués par leur » bravoure, tels que Pierre, colonel de Pe- » reïaslaw; Puschkar, colonel de Poltawa; » Jean Wigowski, secrétaire général. C'est sur » l'un d'eux que vous devez jeter les yeux pour » le mettre à la tête des Kosaques. Il vous faut, » dans les circonstances critiques où vous êtes » engagés, un homme sage, courageux, vigi- » lant, qui joigne, à la science de la guerre, » une connaissance profonde des affaires poli- » tiques. Donnez-moi la satisfaction de nommer » mon successeur de mon vivant, afin que je

» puisse remettre entre ses mains les marques du
» commandement, et lui donner, avant de
» mourir, les instructions et les renseignemens
» nécessaires pour remplir dignement les diverses
» fonctions de sa charge (1). »

A ce discours noble et touchant, les assistans répondirent par des témoignages de reconnaissance et de respect. Ils se seraient fait un crime de nommer tout autre que son fils : ils le conjurèrent, s'il jugeait que sa grande jeunesse ne lui permît pas d'abord de prendre le commandement, de leur désigner un homme pour être son conseil et son guide, jusqu'à ce que le temps, l'âge et l'expérience l'eussent mis en état de gouverner par lui-même.

Kmielnitski, cédant à de nouvelles instances et touché des favorables dispositions de ses compagnons d'armes à l'égard de son fils, le fit venir, et lui remit tous les ornemens de la dignité d'hettman, avec les papiers, les titres et documens dont il était dépositaire ; il y ajouta les renseignemens qu'il crut lui être nécessaires ; et après avoir entretenu quelque temps en particulier le secrétaire général Wigowski, il rendit

(1) Tout ce discours est tiré des annales de Schérer. Je n'ai cru devoir y faire, en l'abrégeant, que des changemens fort légers.

le dernier soupir, le 15 août 1656, après midi... A cette triste nouvelle, la multitude s'attroupa autour de sa demeure pour déplorer en commun la perte qu'elle venait de faire, et on lui rendit les honneurs de la sépulture dans une église qu'il avait fait bâtir.

Jamais les Kosaques n'avaient eu de chef comparable à celui dont ils honoraient ainsi la mémoire. Sage, éclairé, vigilant, prudent au conseil, intrépide au combat; accoutumé aux plus grandes fatigues, insensible aux privations, inépuisable en ressources, actif dans la victoire, fier dans les revers, quelquefois ébloui par sa fortune, et toujours grand par la fermeté de son caractère; souvent barbare envers ses ennemis, mais juste et généreux envers ses compagnons, il voulut les soumettre à la discipline, leur donner des lois, les préparer à devenir une nation, qu'il aurait rendue indépendante, si elle avait pu l'être. Outragé par la Pologne, il fut pour elle un ennemi plus dangereux que Mithridate n'avait été pour les Romains. Il porta un coup mortel à cette puissance; il eut le cruel plaisir de se venger; il la vit humiliée, malheureuse : mais il gémit lui-même, en mourant, du triste effet de ses ressentimens

---

CHAPITRE II.

Divisions et guerres intestines des Kosaques.

Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à ce célèbre hettman, son fils Georges (1) fit assembler les colonels, les anciens, les principaux d'entre les Kosaques, et, leur représentant de nouveau sa grande jeunesse et son inexpérience des affaires et de la guerre, il les supplia de ne point le forcer à garder la dignité d'hettman, mais de faire tomber leur choix sur un autre. « Je m'estimerai trop heureux, leur disait-il, » de me former sous lui par mon zèle et mon » obéissance. »

Chez un autre peuple et dans d'autres circonstances, on aurait pu prendre cette résignation comme le sénat romain regarda celle de Tibère (2). La charge de gouverner les Kosaques,

(1) Il ne faut pas le confondre avec son frère Timothée ou Timoschka, qui avait épousé la fille du hospodar de Moldavie, et dont nous avons raconté la fin tragique. George était probablement beaucoup plus jeune et dans un âge peu éloigné de l'enfance.

(2) Tacit. *Annal.* lib. 1, §. 11-12.

dans leur situation actuelle, ne pouvait guère offrir d'attraits à l'esprit d'un jeune homme. Quoi qu'il en soit, habitués à ne point souffrir de refus, ils le jugèrent d'autant plus digne de cet emploi, qu'il en paraissait mieux sentir l'importance. Tout ce qu'ils voulurent accorder à ses vœux, fut de lui donner pour conseiller ou pour adjoint le secrétaire général Wigowski, avec la condition que celui des deux qui mènerait les Kosaques à la guerre, porterait seul les marques distinctives de la dignité d'hettman.

Soit que George eût trouvé dans les papiers de son père, ou dans ses dernières instructions, des raisons pour changer de système, soit plutôt qu'il n'agît d'abord que par les insinuations de Wigowski, qui paraissait alors tout dévoué à ses intérêts, il prêta l'oreille aux ouvertures que la Pologne lui fit, en reçut les envoyés, assembla secrètement les principaux des Zaporogues, leur distribua un million d'argent qu'il avait trouvé dans les coffres de son père, se fit un parti puissant, et parut prendre des mesures pour s'affranchir de la protection moskovite.

Il était naturel qu'une intrigue qui demandait tant de finesse et d'activité, fît retomber toute l'autorité dans les mains du principal agent. L'adroit Wigowski ménageait à la fois les vues

de la Pologne et l'orgueil du tzar. D'un côté, il promettait à la république de remettre les Kosaques sous sa protection; de l'autre, il flattait le monarque russe de l'espérance de lui donner la couronne de Jean Casimir; et tandis qu'il ne semblait avoir rien tant à cœur que l'exécution rigoureuse du traité de Pereïaslaw, il se faisait reconnaître en secret par la diète, comme seul hettman des Kosaques (1).

Ces manœuvres n'échappèrent point à des yeux que la jalousie tenait incessamment ouverts sur sa conduite. Un colonel qui commandait à Poltawa, Puschkar, en voulut informer le tzar: mais la dénonciation ne reposait que sur des motifs très-vagues, ou le tzar était trop bien disposé en faveur de Wigowski pour y croire; et celui-ci sut tellement déguiser l'état des choses, que la cour de Moskow lui renvoya, pour toute réponse, la confirmation de la double élection faite par les Kosaques. Quelque temps après, Wigowski, voyant toujours, dans ce colonel, un obstacle à ses projets, voulut le faire envelopper par quatre régimens; mais son ennemi, se tenant sur ses gardes, découvrit le complot, défit les régimens et envoya leurs chefs au tzar

(1) Schérer, tom. II, pag. 86-87.

dans leur situation actuelle, ne pouvait guère offrir d'attraits à l'esprit d'un jeune homme. Quoi qu'il en soit, habitués à ne point souffrir de refus, ils le jugèrent d'autant plus digne de cet emploi, qu'il en paraissait mieux sentir l'importance. Tout ce qu'ils voulurent accorder à ses vœux, fut de lui donner pour conseiller ou pour adjoint le secrétaire général Wigowski, avec la condition que celui des deux qui menerait les Kosaques à la guerre, porterait seul les marques distinctives de la dignité d'hettman.

Soit que George eût trouvé dans les papiers de son père, ou dans ses dernières instructions, des raisons pour changer de système, soit plutôt qu'il n'agît d'abord que par les insinuations de Wigowski, qui paraissait alors tout dévoué à ses intérêts, il prêta l'oreille aux ouvertures que la Pologne lui fit, en reçut les envoyés, assembla secrètement les principaux des Zaporogues, leur distribua un million d'argent qu'il avait trouvé dans les coffres de son père, se fit un parti puissant, et parut prendre des mesures pour s'affranchir de la protection moskovite.

Il était naturel qu'une intrigue qui demandait tant de finesse et d'activité, fît retomber toute l'autorité dans les mains du principal agent. L'adroit Wigowski ménageait à la fois les vues

de la Pologne et l'orgueil du tzar. D'un côté, il promettait à la république de remettre les Kosaques sous sa protection; de l'autre, il flattait le monarque russe de l'espérance de lui donner la couronne de Jean Casimir; et tandis qu'il ne semblait avoir rien tant à cœur que l'exécution rigoureuse du traité de Pereïaslaw, il se faisait reconnaître en secret par la diète, comme seul hettman des Kosaques (1).

Ces manœuvres n'échappèrent point à des yeux que la jalousie tenait incessamment ouverts sur sa conduite. Un colonel qui commandait à Poltawa, Puschkar, en voulut informer le tzar: mais la dénonciation ne reposait que sur des motifs très-vagues, ou le tzar était trop bien disposé en faveur de Wigowski pour y croire; et celui-ci sut tellement déguiser l'état des choses, que la cour de Moskow lui renvoya, pour toute réponse, la confirmation de la double élection faite par les Kosaques. Quelque temps après, Wigowski, voyant toujours, dans ce colonel, un obstacle à ses projets, voulut le faire envelopper par quatre régimens; mais son ennemi, se tenant sur ses gardes, découvrit le complot, défit les régimens et envoya leurs chefs au tzar

(1) Schérer, tom. II, pag. 86-87.

Alexis, qui ne vit encore dans cet attentat qu'une querelle particulière.

Cependant on discutait publiquement à la diète de Varsovie, les articles de la nouvelle capitulation à faire avec les Kosaques. On leur accordait la séparation absolue des églises grecque et romaine; on donnait au métropolitain de Kiow une place dans le sénat, après l'archevêque de Gnesne; on portait à soixante mille le nombre des Kosaques enregistrés; ils devaient présenter eux-mêmes quatre candidats, entre lesquels le roi de Pologne choisirait leur hettman; d'ailleurs, ils ne devaient obéir qu'à ce chef toujours pris dans leur nation; et enfin ils conservaient leur académie, leur chancellerie, leur imprimerie, le droit de battre monnaie dans toute l'étendue de leur pays, et la faculté, en temps de guerre, de se joindre aux Polonais, ou de garder la neutralité : conditions garanties par cent otages à leur choix, et qui faisaient en effet de l'Ukraine un état indépendant (1).

---

(1) Dumont, *Corps universel diplomatique du droit des gens*, Amsterdam, 1726 et suiv. in-fol. Suppl., tom. III, pag. 372. — *Capitoli dell' agiustamenti tra la corona de Polonia ed i Cosaci, anno* 1658. (Istoria di Leopold. Cæsar.) — Schérer, tom. II, *ubi suprà*.

Quoique les plus sensés et les plus clairvoyans de la nation ne vissent dans la générosité de la diète que le besoin qu'elle avait du secours des Kosaques, Wigowski persista dans son système: tout en soupçonnant la bonne foi des Polonais, il ratifia ces conventions; et comme il ne lui était pas possible de dissimuler plus long-temps, il se déclara ouvertement contre la Russie.

Là, commence une série de guerres civiles, où l'œil le plus exercé, le plus patient, ne voit que trouble et confusion. Les Kosaques, divisés entre eux, passent tour à tour sous les drapeaux de la Pologne ou de la Russie, changent de parti comme d'hettman, ravagent les pays voisins, laissent dévaster le leur, et, soutiens d'une cause étrangère, ils ne croient combattre que pour leur querelle.

Dans cette confusion de faits et d'actions, il n'y a à recueillir que peines pour l'historien et fatigues pour le lecteur. Ne nous engageons pas dans un labyrinthe où le fil d'Ariane nous manquerait; écartons des détails qui nous offriraient moins d'intérêt que l'aspect général de ces petites révolutions.

Durant les négociations avec la diète de Pologne, le jeune Kmielnitski, toujours tenu à l'écart, voyait avec jalousie qu'on traitât Wigowski

comme s'il eût été seul hettman. Enfin, après deux ans de repos ou d'obscurité ; tandis que son rival était aux prises avec la Russie, il sortit de sa retraite, envoya un officier chez les Zaporogues, sollicita lui-même les Kosaques de l'Ukraine, leur représenta qu'ils n'avaient donné à Wigowski que le titre de conseiller, dont il avait abusé pour traiter avec les Polonais, déclarer la guerre au tzar et faire ravager leur pays par les Tartares. Ces représentations eurent tout l'effet qu'il en attendait : ses partisans, rassemblés à Braklaw, procédèrent à une nouvelle élection et le proclamèrent seul hettman. Wigowski, déjà battu par les Russes et découragé par l'inconstance naturelle de ses gens, quitta le camp qu'il occupait encore de l'autre côté du Borysthène, abandonna sa dignité, et vint chercher un asile en Pologne.

1660. Au milieu de ces troubles, de nombreux habitans des deux rives du fleuve, qui ne voulaient prendre parti, ni pour George, ni pour Wigowski, voyant que leur pays était toujours le champ de bataille des Russes, des Polonais, des Tartares et des Kosaques, cherchèrent un asile sur les terres encore incultes de l'Ukraine orientale. Ce n'est peut-être qu'à l'époque de cette nouvelle émigration qu'il faudrait fixer

l'origine ou l'organisation des régimens slobodiens (1).

Des vexations de la part des généraux russes faisaient déjà sentir au peuple Kosaque le poids de leur protection : des colonels étaient artificieusement détournés de l'obéissance qu'ils devaient à leur chef; les soldats étaient retenus sous les drapeaux plus long-temps qu'ils ne devaient l'être; depuis leur capitulation, le tzar restait en possession de leurs meilleures places; enfin des mécontentemens particuliers préparaient encore une révolution générale, lorsque la conclusion de la paix d'Oliva mit le roi de Pologne en liberté de reprendre ses relations avec George Kmielnitski (2).

Bientôt le jeune hettman ratifia le même traité pour la conclusion duquel il avait provoqué l'expulsion de Wigowski (3).

Sous la conduite de son père, les Kosaques avaient jeté une sorte d'éclat, jusque dans leurs revers et dans les excès qui souillèrent leurs armes; leur cause nationale inspirait de l'intérêt : mais maintenant qu'eux et leurs chefs, chan-

(1) Büsching, *Géogr.* t. II, p. 218.—*Voyez* ci-dessus, t. I, p. 389.

(8) Pufendorff, *Introduction à l'histoire universelle*, t. IV, pag. 296.—De Guignes, t. III, p. 526.—Schérer, tom. II, p. 544.

(3) De Guignes, tom. III, pag. 527.

geant à chaque instant d'opinion et de parti, passent tour à tour sous des drapeaux ennemis, ils ne paraissent à nos yeux que comme une bande d'aventuriers qui s'attachent à quiconque promet le plus à leur esprit remuant, inquiet, avide, indomptable et inconstant; et dans le désordre où l'esprit de faction les précipite, il est difficile de distinguer le parti dominant et l'autorité légitime. Ceux de l'Ukraine sont rarement d'accord avec les Zaporogues, et l'on en voit arriver des rives du Don, pour s'engager au service de la Pologne (1).

Dès que George se fut décidé pour cette puissance, la Russie ne manqua point de lui susciter un rival dans la personne d'un nommé Samko, qu'elle appuya de toutes ses forces; et George, découragé par plusieurs échecs, se voyant hors d'état de rien entreprendre, lui céda la place, prit subitement la résolution de se faire moine, et se jeta dans un couvent, d'où nous le verrons bientôt sortir, pour se mêler à d'autres intrigues et prendre part à d'autres calamités.

1663. Samko ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire : accusé d'avoir commis des malversations, il fut déposé par les Zaporogues, dans

(1) Schérer, tom. II, pag. 101.

une de ces orgies populaires dont nous avons vu le tableau (1). Son successeur Bruchoweski lui fit couper la tête, pour se délivrer de ses intrigues; ensuite il alla piller les possessions des Kosaques de l'Ukraine et la ville de Pereïaslaw, pour récompenser ceux qui l'avaient élu.

Sous les auspices de la Pologne, paraît alors, à Tschigirin, un autre hettman nommé Teteria. Deux de ses lieutenans, dont l'un avait figuré dans les combats de Korsun et de Zbaras, et l'autre, qui s'appelait Hulaniskoï, était allé porter au tzar la convention de Pereïaslaw (2), maintenant réunis aux Polonais et aux Tartares, répandent la désolation, le deuil et le carnage dans le parti attaché aux Russes, qui leur rendent tous les maux qu'une licence effrénée peut inspirer à des soldats féroces. Les villes de Tschigirin et de Tscherkask sont prises, reprises, et toujours livrées au pillage. Subolow, où reposaient les cendres de Kmielnitski, n'échappa point à la fureur des partis; et le général russe, Tschernezki, se donna le plaisir barbare d'exhumer les restes de cet illustre hettman.

---

(1) *Description de l'Ukranie*, pag. 54-55. — *Voyez* tom. I de cet ouvrage, pag. 284-285.

(2) Schérer, tom. II, pag. 106-109.

1665. Dans cette anarchie, les Zaporogues agissaient indépendamment, sous le commandement particulier de leur koschowoy, le plus souvent dans l'intérêt des Russes. Les Kosaques établis sur la rive occidentale du Borysthène n'étaient pas moins sous l'influence du khan des Tartares que sous celle de la Pologne : ainsi, quand il s'agit de remplacer ce Teteria, dont on ignore la destinée, quelques anciens ayant choisi un certain Opora, les Tartares désapprouvèrent ce choix, livrèrent le nouvel hettman au roi de Pologne, qui le fit mourir, et désignèrent en sa place Doroschensko, aide-de-camp de Teteria, dont la cour de Varsovie confirma la nomination.

Maintenant l'horizon historique s'éclaircit à nos regards. Il ne reste plus que deux hettmans sur les rives opposées du Borysthène, l'un sous la protection de la Russie, l'autre sous celle de la Pologne ; leurs obscurs rivaux ont disparu : on commence à distinguer la situation réelle de leurs affaires.

L'hettman Bruchoweski venait de faire, avec plusieurs de ses colonels, un voyage à Moskow ; il y avait été reçu avec distinction ; le tzar lui avait conféré le titre de boyard, lui avait donné en mariage une princesse de la famille des Romanow, et à ses officiers, des femmes de la

première noblesse russe : enfin tous avaient été comblés d'honneurs et de présens. Mais, en s'attachant à gagner les individus par tant de faveurs, on se préparait à faire subir à leur nation le joug de la servitude. Bientôt des voïevodes furent envoyés en Ukraine, avec ordre à Bruchoweski de les distribuer, en qualité de gouverneurs, dans les villes principales, telles que Batourin, Hadiatsch, Poltawa, Mirgorod, Lubna, Priluki, Starodoub, Nowogrodek, Gloukhoff, etc. Ces voïevodes étaient chargés de fixer les droits d'entrée ou de sortie que paieraient les marchandises, d'établir une capitation, de taxer même les charrues et les chevaux des paysans. Les villes de Kiow, Tschernigow, Pereïaslaw, Netschin, eurent le privilége de nommer les percepteurs, mais furent assujetties aux mêmes droits.

Il arriva quelque temps après dans cette province des commissaires russes pour dresser un état exact de ce que chacun possédait en fonds de terre, en mobilier, en marchandises ; ils avaient ordre de répartir les impôts sur les paysans, de manière qu'on n'eût aucun lieu de se plaindre. Des troupes régulières y furent encore envoyées, pour protéger la perception des droits. Mais ces précautions furent inutiles aux yeux d'un peuple

qui ne pouvait souffrir le joug : elles n'arrêtèrent ni les murmures, ni la révolte. Pereïaslaw en donna le signal par le massacre du colonel Darco, créature des Russes; ensuite les habitans se tournèrent du côté de Doroschensko. Il semblait que cette révolution dût être favorable aux intérêts de la Pologne : mais, par une contradiction singulière de principes, ou par des circonstances dont l'histoire a perdu la trace, on vit, cette même année, Doroschensko renoncer solennellement, lui et tous les siens, à la protection du roi et de la république de Pologne, et attaquer l'armée du grand général Jean Sobieski.

Au commencement de 1667, le tzar, informé que les Tartares faisaient des irruptions fréquentes sur le territoire des Zaporogues, avait cru leur faire plaisir en leur envoyant un corps de troupes russes sous les ordres du général Kosotschew, pour couvrir leur frontière et les mettre en état de repousser leurs ennemis. Les fiers Zaporogues en prirent ombrage; ils répondirent qu'ils étaient assez forts pour se défendre eux-mêmes, et obtinrent que Kosotschew se retirât en Ukraine, d'où la même jalousie le fit encore sortir. Ensuite leur koschowoy, voulant prouver ce qu'il avait dit de leur puissance, et profitant de la défection

de Doroschensko, entra en Krimée, y porta l'épouvante, força le khan et ses Tartares à se réfugier dans les montagnes, et ne se retira qu'après avoir couru, pillé, saccagé, pendant huit jours, leur territoire.

Enfin la Pologne et la Russie, également fatiguées des désastres de la guerre, entrèrent en négociations; et leurs députés convinrent d'une trève de treize ans, laquelle mit les Kosaques dans une situation nouvelle.

Par ce traité (1), le roi et la république de Pologne cédaient au tzar le duché de Sévérie, ses dépendances, et toute la partie de l'Ukraine sur la rive gauche du Borysthène, jusqu'au territoire des Zaporogues; en sorte que tous les Kosaques de ce fleuve fussent sous son obéissance et sa protection, et que tous ceux de la rive droite demeurassent sous celle de la Pologne (2); et pour garantir l'exécution entière de cette convention, les deux puissances contractantes s'engageaient à ne pas recevoir, ni attirer, sous leur protection ou dans leurs villes, les Kosaques de la rive opposée. La

30 janv. 1667.

---

(1) *Corps universel diplomatique* de Dumont, tom. VII, part. 1, pag. 4-8.

(2) *Ibid.* art. III-IV.

ville de Kiow devait rester en dépôt dans les mains du tzar pendant deux ans, durant lesquels on travaillerait à la conclusion d'une paix définitive (mais les Russes trouvèrent toujours moyen d'éluder cette restitution) : en cas de rupture avec le khan de Krimée, la cause était réputée commune entre la Russie et la Pologne; les deux puissances s'obligeaient à y employer les Kosaques de l'une et de l'autre rive, et à entretenir à frais communs une armée stationnaire dans le pays des Zaporogues (1).

D'après cet article vague, on pouvait considérer ceux-ci comme dépendans de l'une et de l'autre puissance; mais la sujétion des autres, déjà si clairement stipulée par la teneur générale du traité, était solennellement reconnue par un dernier article, où les deux parties contractantes promettaient de ne point se troubler réciproquement dans l'emploi des moyens qu'elles pourraient être forcées de prendre, pour réduire leurs Kosaques à l'obéissance et à la sujétion (2).

Quoique ce traité ne fût pas d'abord connu de ceux-ci dans toutes ses parties, ils s'aperçurent

(1) *Ibid.* art. XVIII. *Communes et mutuæ excubiæ in Zaporavia.*

(2) *Ibid.* art. XXVIII. *Si fortè Ukrainenses Kosacos communibus exercitibus suis ad suam obedientiam et subjectionem cogere deberent.*

bientôt qu'on ne les considérait plus comme une nation, et qu'on venait, en effet, de les partager en trois corps armés, pour l'intérêt de la Russie et de la Pologne. Ceux de l'Ukraine, quoique opprimés par des commissaires et des soldats russes établis sur leur territoire, craignaient pourtant de repasser sous l'obéissance de la Pologne, comme on en faisait courir artificieusement le bruit pour les disposer à la révolte. Doroschensko, hettman polonais, reprochait à Bruchoweski, l'hettman russe, d'avoir souffert et favorisé l'établissement des voïevodes, la création d'un impôt onéreux, et l'abolition des franchises et priviléges de ses compatriotes qui avaient versé si généreusement leur sang pour la défense de leur liberté. Les Zaporogues osèrent davantage : ils se soulevèrent, entrèrent dans l'Ukraine, et appelèrent leurs frères à la 1668.
vengeance. Dans ce tumulte inattendu, Bruchoweski, changeant tout à coup de système, lève l'étendard de la rébellion : on jure d'exterminer les voïevodes établis par l'autorité du tzar, et de ne pas même épargner les Kosaques qui seraient d'un sentiment contraire ; et ce cruel serment est accompli partout, excepté dans Netschin, Tschernigow et Pereïaslaw, dont les forteresses servirent d'asile aux voïevodes.

Non content de cette expédition, Bruchoweski, toujours suspect d'attachement aux Russes, crut regagner l'opinion des siens en faisant alliance avec le khan de Krimée, et en offrant au grand-seigneur de mettre l'Ukraine sous sa protection : double infidélité qui ne contenta personne (1).

Les uns avaient ses cruautés en horreur, les autres étaient indignés de ce qu'il voulût les faire passer sous le joug des infidèles : tous appelèrent Doroschensko pour le mettre à leur tête. Alors l'infortuné Bruchoweski, n'ayant plus qu'à réparer des fautes par des inconséquences, voulait encore se réfugier chez les Russes, auxquels il avait déclaré la guerre, quand il fut surpris et massacré sous les yeux de son rival, à la grande joie de tous les partis, auxquels il était également odieux.

Une complication d'intérêts et de circonstances singulières venait de mettre pour un moment Doroschensko à la tête de tous les Kosaques ; mais cette autorité ne resta pas long-temps entre ses mains. Bientôt les Zaporogues se choisirent un hettman particulier, Suchoveï, que Doroschensko fut réduit à complimenter sur son

(1) Schérer, pag. 121-123.

élévation. Peu après, un des lieutenans de Suchoveï, nommé Demian-Mnogo-Greschnoï, qui avait été laissé dans l'Ukraine pour achever de chasser les voïevodes russes, se raccommoda avec eux, demanda le titre d'hettman en chef à son armée, l'obtint, et, dans une diète générale qu'il convoqua à Gloukhoff, il fit rentrer toute l'Ukraine sous la protection russe, aux conditions arrêtées en 1654, entre le tzar et Bogdan Kmielnitski.

La députation chargée de porter à Moskow ces propositions, y fut bien reçue. On lui accorda tout ce qu'elle demandait: amnistie, oubli de toutes les séditions; promesses de conserver tous les priviléges des Kosaques; élection libre de leur hettman, qui ne devait rendre compte de sa conduite qu'au *tzar* seul; rappel des voïevodes établis sur leur territoire, excepté de ceux des villes de Kiow, Tschernigow, Pereïaslaw et Netschin, lesquels même ne pourraient se mêler en aucune manière des affaires intérieures de l'Ukraine (1). Les choses ainsi réglées, les Kosaques se flattèrent enfin de goûter, sous la protection du tzar, la tranquillité qu'ils ne connaissaient pas.

---

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, t. II, p. 121-127.

Mais l'ambitieux Doroschensko, né pour l'intrigue plus que pour être le chef d'un État, ne pouvait supporter l'idée que Greschnoï lui eût enlevé l'autorité qu'il avait acquise en Ukraine. Désespérant d'engager les Polonais à rompre la trève d'Andrusow pour défendre ses intérêts, il fit auprès du grand-seigneur une démarche qui avait coûté la vie à son prédécesseur Bruchoweski. Moins malheureux, il obtint la protection qu'il demandait, la confirmation de sa dignité, un secours de six mille hommes, et l'alliance des Tartares.

Avec ces nouvelles forces, Doroschensko se flattait de se faire reconnaître souverain dans l'Ukraine ; mais il s'y forma une ligue capable de l'écraser. A la tête de cette ligue étaient Greschnoï, hettman russe; Chanenko, koschowoy des Zaporogues; Suchoveï, qui l'avait précédé dans cette place, et ce George Kmielnitski qu'on croyait enseveli dans un couvent, mais à qui l'ambition revenait par élans et que sa faible inconstance replongeait bientôt dans son obscurité. Doroschensko, surpris par eux à Bielgorod, allait succomber sous leurs efforts, quand un nommé Serko, qu'on retrouvera la même année au nombre de ses ennemis, accourant à la tête

d'un fort parti de Kosaques, le sauva d'une perte en apparence inévitable (1).

Sorti de ce danger, Doroschensko, plus formidable, entra dans l'Ukraine avec les Turcs, battit son rival Greschnoï, fit une grande quantité de prisonniers, un butin considérable, et ravagea jusqu'aux frontières de la Pologne (2).

Jamais ce malheureux pays n'avait souffert tant de désordres et de brigandages. Les Polonais, mécontens de Doroschensko, venaient d'envoyer au koschowoy Chanenko le bâton de commandement et le titre d'hettman. Ils firent plus; ils lui donnèrent, par une convention conclue à Hadiatsch, le pouvoir de gouverner l'Ukraine comme son domaine propre, tandis que les Kosaques de ce pays, encore les plus nombreux, revenant, malgré les vexations qu'ils avaient éprouvées, au joug du tzar, procédaient à l'élection d'un nouvel hettman, à la place de Greschnoï qui venait de mourir.

Cette assemblée se tint, en présence de trois commissaires russes distingués par leur rang et leur naissance (3), à Kasatka, petite ville dont

---

(1) Schérer, tom. II, pag. 132-134.

(2) *Manifeste du tzar Pierre Ier. contre la Porte-Ottomane*, 1711.

(3) Ces trois commissaires étaient le prince Grégoire Grego-

le nom, tiré de celui de la nation, est un titre incontestable de son ancienneté : Jean Samoïlowitch Popowitch y fut élu d'une voix unanime. Il prêta serment de fidélité au tzar, à ses successeurs, et toute l'assemblée répéta ce serment.

A cette occasion, les colonels reconnurent solennellement que les désordres commis précédemment n'avaient eu pour cause que la crainte où les Kosaques avaient été de se voir réunis à la Pologne ; et les commissaires déclarèrent, au nom du tzar, que son intention n'avait jamais été de rendre aux Polonais ni l'Ukraine, ni même Kiow, mais de conserver toute la nation kosaque sous sa protection, de maintenir son culte, ses immunités, ses priviléges et sa liberté. Cette déclaration, contraire en plusieurs points à la trève d'Andrusow (notamment quant à la restitution de Kiow), servit plus qu'une armée à la pacification de l'Ukraine, et fut d'ailleurs appuyée par des efforts plus vigoureux qu'on n'en avait fait jusqu'alors.

Samoïlowitch, à la tête de ses Kosaques et d'un corps russe nombreux, marcha contre Doroschensko, prit Tscherkask, réduisit l'hettman

rowitch Romodanowski, qui commandait depuis long-temps un corps russe en Ukraine, Jean Iwanowitch Rscheffski, et Attanassei Daschkow.

Chanenko à lui remettre le bâton de commandement qu'il avait reçu de la Pologne, et le rerelégua dans Kiow, avec un revenu suffisant pour y vivre d'une manière convenable à son rang (1).

La fortune souriait aux vœux de l'heureux Samoïlowitch, les Kosaques se rendaient en foule autour de lui. Doroschensko lui avait envoyé son aide-de-camp Mazeppa pour reconnaître son autorité, et promettait d'aller en personne lui faire ses soumissions : mais, loin de tenir sa promesse, on le vit bientôt, à la tête d'un corps composé de Kosaques, de Tscheremisses, de Turcs et de Tartares, ravager les provinces polonaises et russes, enlever les femmes, vendre les enfans aux Turcs, massacrer les vieillards et porter partout la désolation et le carnage. Battu plusieurs fois, échappant toujours, abandonné des chefs de son parti, et trouvant encore des aventuriers disposés à le suivre, il essaya de se réconcilier avec le tzar, en lui livrant des janissaires qui l'avaient fidèlement servi. Rejeté par les Russes, il voulut soulever l'Ukraine contre eux; ensuite il offrit ses services à la Pologne, puis il redemanda des secours aux Turcs; enfin,

(1) Schérer, pag. 145-147.

odieux à tout le monde, poursuivi et assiégé dans Tschigirin, il y fut réduit à capituler : on lui promit la liberté, la vie, pourvu qu'il abdiquât la dignité d'hettman en faveur de Samoïlowitch et qu'il se retirât à Sostniza pour y vivre paisiblement. Il accepta ces conditions, rendit la ville, et termina une carrière si agitée, plus heureusement qu'il ne pouvait l'espérer (1).

Les Kosaques du Don n'étaient pas restés spectateurs indifférens d'une lutte où il s'agissait de leurs plus chers intérêts. Ils n'avaient jamais cessé d'entretenir des relations avec leurs frères; leurs bandes s'étaient même montrées plus d'une fois dans cette guerre; et dans le moment où la discorde ravageait l'Ukraine, sous les lambeaux hideux de l'anarchie, il se passait sur le Volga des scènes sanglantes que je n'ai pas fait entrer dans le tableau de cette époque, de peur d'en interrompre la lugubre harmonie. Je veux parler de la révolte de Stenko Razin, à laquelle il faut reporter l'attention du lecteur, et dont l'origine tient aux événemens qui nous ont occupés.

---

(1) Schérer, pag. 143-147. — Ce récit ne s'accorde pas avec ce qu'en dit Lévêque, tom. IV, pag. 109.

CHAPITRE II.

Révolte de Stenko Razin.

On se souvient que, dans la dernière guerre entre la Russie et la Pologne, les Kosaques s'étaient engagés à fournir à leur nouveau protecteur soixante mille hommes enregistrés; mais, suivant leur coutume, ceux de l'Ukraine prétendaient limiter leurs services à la durée ordinaire d'une campagne, et retourner passer l'hiver dans leurs foyers. Le prince Dolgourouki (1), commandant alors dans cette province, voulut retenir un de leurs régimens sous ses drapeaux, aussi long-temps qu'il lui plairait (2): les soldats s'y refusèrent, et partirent avec leur colonel Razin. Le général russe, informé de sa fuite,

(1) L'auteur des *Mémoires du règne de Pierre-le-Grand* (t. I, p. 387), Pufendorff (tom. IV, p. 298), et de Guignes (tom. III, pag. 257), nomment ce général russe *Dolgorouki*; mais Schérer et les auteurs de l'*Histoire universelle* (tom. XLII, p. 267, in-4°), le nomment *Romodanowski*. J'adopte le sentiment des premiers, quoiqu'ils aient bien pu confondre ce général avec celui qui fut massacré dans la conspiration de Boulavin en 1708. *Voyez* ci-après, pag. 79.

(2) *Introduction à l'histoire universelle*, tom. IV, pag. 298.

fit courir après lui, l'enleva, le condamna à être pendu, et l'arrêt fut exécuté sur-le-champ. Cet exemple de sévérité était peut-être utile au maintien de la discipline; mais il coûta bien cher à la Russie.

Ce colonel avait un frère nommé Étienne Razin, ou, pour parler la langue du pays, Stenko Razin, confondu jusque-là dans les rangs des Kosaques, mais né fier et cruel, brûlant de ce courage et de cette ambition qui font des scélérats, quand la fortune ne les place pas dans une situation à devenir des héros. La rigueur et l'infamie du traitement fait à son frère irritèrent son humeur féroce. Non content d'attaquer personnellement l'auteur de cette injure, il voulut étendre sa vengeance sur les Russes.... Mais il sut se contraindre, attendre pendant deux ans une occasion favorable, et se faire en secret de nombreux partisans. Les uns, admirateurs de son courage, de sa force, de son adresse à manier les armes; les autres, excités par un fanatisme ridicule contre le souverain qui venait de faire déposer le patriarche Nikon (1); tous attirés à

(1) De Guignes, pag. 528-529, tom. III. — *Hist. de Russie*, par Lévêque, tom. IV, pag. 72-80. — Leclerc. — Stralhemberg, tom. I, pag. 100-107.

lui par l'espérance de satisfaire leurs passions, en servant sa vengeance, ils soupiraient après le désordre. Leur attente ne fut point trompée.

D'abord, cette bande obscure, errante sur les bords du Don, et chassée par quelques troupes régulières, se réfugia vers le Volga, dans des contrées plus désertes et infestées, depuis l'irruption des Tartares, par des voleurs, dont la sévérité d'Iwan IV n'avait pu les purger entièrement (1). La richesse des caravanes qui descendaient ce grand fleuve pour se rendre en Perse, y attirait encore une foule de Kosaques isolés : la renommée de Stenko Razin les réunit tous sous ses drapeaux. Bientôt s'y joignirent ceux à qui la guerre de l'Ukraine offrait plus de dangers et moins de bénéfice, tous les brigands échappés à la rigueur des tribunaux, et une foule de paysans opprimés par leurs maîtres. Néanmoins des vols particuliers étaient des incidens trop communs dans ce pays, pour être remarquables : ainsi Stenko avait déjà une petite armée, une flottille, qu'on ignorait encore son existence à la cour moskovite; elle ne l'apprit que lorsqu'il osa s'emparer d'une caravane que le tzar envoyait en Perse, escortée par des soldats

(1) *Tableau général de la Russie*, tom. I, pag. 100.

sous les ordres d'un boyard (1). Razin l'atteignit quelques werstes au-dessus d'Astrakhan, enleva les trésors, prit les soldats qui voulurent entrer à son service, et fit massacrer impitoyablement les autres avec leurs officiers. Ensuite il descendit le Volga par la bouche appelée *le Bouzar*, à vingt-huit werstes d'Astrakhan, entra dans la mer Caspienne, se dirigea vers l'embouchure du Jaïk, et surprit Gouriew, ville bâtie par un marchand qui lui donna son nom (2).

Comme Stenko Razin avait eu soin de retenir, d'enrôler ou de faire mourir tous ceux qu'il avait rencontrés sur sa route, le bruit de ses brigandages n'arriva que fort tard aux oreilles du voïevode d'Astrakhan, le prince Kilkhoff: mais, à la première nouvelle qui lui en parvint, ce gouverneur voulant arrêter l'effusion du sang, ou plutôt connaître les forces de Razin, envoya vers lui un sotnik accompagné de quelques soldats, chargé de lui offrir sa grâce s'il voulait rentrer dans son devoir. Le Kosaque, insensible à cette clémence apparente, ou mieux éclairé sur les motifs de la démarche, et suivant sa politique habituelle, fit entrer le sotnik et les sol-

(1) *Histoire de Russie*, par Lévêque, tom. IV, pag. 80 et suiv. — De Guignes, *Hist. générale des Huns*, tom. III, pag. 529.

(2) Leclerc, tom. VI, pag. 273.

dats dans sa barque, avec mille démonstrations de respect; et quand il se fut assuré, qu'aucun d'eux ne pouvait lui échapper, il les fit tous mettre à mort sous ses yeux.

Dans l'inquiétude où le voïevode d'Astrakhan fut bientôt sur le sort de son envoyé, il le fit suivre par un corps considérable de strélitz, sous le commandement de Siveroff. Celui-ci ne fut pas plus heureux. Il attaqua Razin avec résolution; mais le courage des strélitz ne put tenir contre des brigands qui regardaient, comme une grâce, de mourir les armes à la main. La troupe de Siveroff fut défaite. Quelques-uns de ceux qui échappèrent à la férocité du vainqueur, gagnèrent les bords de la mer, dans l'espoir de parvenir, en la côtoyant, à la ville d'Astrakhan; mais ils furent enlevés par les Kirghis-Kaisaki, ou moururent de froid et de faim dans les déserts. Siveroff seul eut le bonheur d'échapper, sur une barque légère, à la mort cruelle qui l'attendait. Le reste de ses soldats périt dans Jaïtskoï (1); que Razin alla surprendre en remontant précipitamment le fleuve dont cette ville tire son

(1) Cette ville a changé de nom, comme le fleuve sur lequel elle est située : on l'appelle *Ouralskaïa.* — Leclerc détermine sa position par 51 degrés 10 minutes 46 secondes de latitude et 70 degrés 8 minutes de longitude.

nom. Il y fit pendre deux colonels et massacrer tous ceux qui ne voulurent pas s'associer à sa troupe.

Fortifié dans cette place, à l'extrémité de la Russie, défendu par des déserts, environné par des hordes sauvages, Stenko Razin s'attacha surtout à gagner les Kosaques du Jaïk, si anciennement redoutés, même des Tartares du Turkestan (1). Il employa tout l'hiver à organiser sa troupe, à faire le plan d'une nouvelle campagne. Enfin, considérant que les Russes, alarmés de ses premiers succès, étaient sur leurs gardes, tandis que la Perse, endormie dans la sécurité d'une paix profonde, lui offrait une proie plus facile et plus riche, et que le fleuve sur lequel il avait sa flottille, pouvait le porter en peu de jours sur la mer Caspienne et jusque dans le sein des plus belles provinces de l'empire des Sophis, c'est là qu'il crut devoir se diriger.

Tandis qu'il faisait ses préparatifs, un certain Sergueï, Kosaque du Don, autre scélérat, surnommé *Krivoï*, ou le louche, se montra tout-à-coup à la tête d'une troupe d'aventuriers toujours

(1) Abulghasi-khan parle d'une excursion qu'ils firent, en 1605, jusque dans le camp d'Arap-Mohammed-khan, qui leur coupa la retraite et les extermina. (*Hist. généalogique des Tatars*, part. IX, chap. XI, pag. 733-750.)

faciles à rassembler chez une nation turbulente, avide de pillage et familiarisée avec les horreurs de la guerre civile. Il descendait le Volga avec un grand nombre de barques enlevées aux marchands ou construites à la manière des anciens Kosaques. Le prince Kilkhoff envoya quelques bâtimens armés au-devant de cette nouvelle bande. Krivoï les attendit dans un endroit où le fleuve resserré laissait peu d'espace à leur manœuvre. L'inhabileté des matelots moskovites ne sut pas les défendre des attaques légères des pirates. Les strélitz, pressés, vaincus sans avoir pu combattre, ou bientôt atteints dans leur fuite, furent tous tués ou pris, et le brigand vainqueur alla se joindre à Stenko Razin, déjà descendu dans la mer Caspienne.

Ils étaient dignes l'un de l'autre par l'audace de leurs projets et la férocité de leur caractère. Ils coururent ensemble la mer Caspienne, portèrent la désolation sur ses rivages, enlevèrent des vaisseaux marchands, saccagèrent des villes sans défense, firent leurs habitans esclaves, massacrèrent des vieillards, et se portèrent à tous les excès que peuvent inspirer l'habitude du crime et la brutalité de la débauche. Au bruit de ces horreurs, les Persans crurent qu'elles étaient commandées par la Russie, et furent sur le point de lui

déclarer la guerre. Le gouverneur du Ghilan réunit quelques troupes et marcha à la rencontre des Kosaques : il fut battu, et, plus malheureux que le voïevode d'Astrakhan, il vit son fils tomber entre les mains des pirates. Cependant cette victoire leur avait coûté la moitié de leurs forces ; et comme la Perse soulevée toute entière allait les accabler, ils jugèrent à propos de se réfugier à l'embouchure du Jaïk, dans des îles défendues par des forêts de joncs et de roseaux, asiles impénétrables, inaccessibles à tous autres bâtimens que leurs légères barques, et d'y attendre des renforts ou des occasions plus faciles de recommencer leurs pirateries (1).

Mais leurs nouveaux succès avaient excité le mécontentement de la cour de Moskow contre la faiblesse du gouverneur d'Astrakhan : on venait de le remplacer par le prince Prosorowski, homme actif, intrépide et d'une prudence éprouvée dans les guerres civiles. Arrivé dans son gouvernement, il ne perdit pas de temps : instruit de la retraite des brigands, il les fit envelopper par terre, et fermer les embouchures étroites du fleuve avec des bâtimens armés de canons et montés par ses plus braves soldats.

(1) De Guignes, tom. III, pag. 529.

Stenko Razin n'avait pas encore eu le temps d'amasser les munitions qu'il se flattait de se procurer dans ses courses. Surpris par cette attaque imprévue, enfermé comme dans un piége, et voyant sa troupe exposée sans ressource et sans espérance aux horreurs de la disette, il pensa pour la première fois à se soumettre : mais, en faisant porter cette proposition au prince russe, en implorant sa grâce, il paraissait plus disposé que jamais à vendre chèrement sa vie. Prosorowski crut qu'il était assez glorieux pour lui de délivrer son pays d'un tel fléau, sans exposer ses soldats aux chances d'un combat que le désespoir de ces forcénés rendait incertaines : il accepta leurs soumissions ; il leur promit leur grâce, et Stenko Razin jura de consacrer au service du tzar la valeur et les talens qu'il avait rendus si redoutables à l'humanité (1) ; ensuite toute sa troupe amnistiée fut répartie sur les bords du Don, où elle s'établit, comme elle aurait pu faire, au retour de la plus glorieuse expédition.

On peut louer la loyauté d'Alexis Mikaïlowitch, de ce qu'il ne crut pas devoir enfreindre une pareille capitulation; mais il était

(1) Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. IV, pag. 85-86.

sans doute imprudent de laisser des rebelles amnistiés se rassembler si près du théâtre de leurs exploits et des peuples dont ils montraient encore audacieusement les dépouilles. Il était impossible que cette impunité scandaleuse, l'ennui d'une vie tranquille, l'horreur du travail, de la paix et du bon ordre, ne les disposassent pas bientôt à de nouveaux forfaits.

En effet, Stenko Razin n'avait oublié ni ses projets, ni ses ressentimens. Fier de ses honteux succès, on le voyait aller jusque dans Astrakhan, escorté de ses complices coiffés de bonnets ornés de pierres précieuses, vêtus de drap d'or ou des plus belles étoffes de la Perse et des plus précieuses fourrures de la Sibérie, comme pour braver la haine des malheureux qu'il avait dépouillés, et pour exciter la cupidité de ceux qu'il semblait inviter à de nouveaux brigandages. D'ailleurs, il s'attirait chaque jour de nombreux partisans, par ses menées et ses largesses. En peu de temps, l'hettman du Don, Corneille Jakolow, vit son autorité céder à l'influence du dangereux Stenko Razin, auquel il était attaché par les liens de la paternité religieuse (1) : il se trouva sans pouvoir; et les Kosaques, secrètement dévoués

(1) De Guignes, tom. III, pag. 532.

à la fortune d'un brigand heureux, semblaient n'attendre que le signal, qu'il ne tarda pas à donner.

Tout à coup le cri de la rébellion se fait entendre des rives du Don à celles du Jaïk; ceux qui refusent de se joindre aux rebelles, sont dépouillés, chassés de leurs maisons; les officiers russes que la cour laissait auprès des Kosaques pour surveiller leur conduite, et qui s'étaient si mal acquittés de cette commission, sont massacrés, ou maltraités si cruellement qu'ils en moururent peu de temps après.

En possession d'une nouvelle flottille, Stenko porte l'épouvante et le ravage sur les deux rives du Volga; il détruit les bâtimens marchands, et fait égorger ceux qui ne se déclarent pas sur-le-champ pour lui. Un corps de strélitz, chargé de la défense de Tzaritzin, l'introduit dans la ville, dont le voïevode et les nobles sont immédiatement mis à mort; et leurs richesses deviennent la proie de cette troupe féroce, bientôt grossie de tous ceux que la terreur ou l'amour du pillage entraîne à sa suite (1).

Au bruit de ces nouveaux désordres, le gouverneur d'Astrakhan, Prosorowski, envoie un

(1) Pufendorff, tom. IV, pag. 298.

corps de troupes considérable, commandé par le sotnik Livoff, dont l'opinion avait, dit-on, déterminé le gouverneur à cette capitulation trop facilement accordée aux Kosaques. Livoff eut bientôt à se repentir de son imprudente générosité. Les strélitz qu'il amenait avec lui, furent séduits par les intrigues de Stenko. Arrivé en présence de l'ennemi, il veut en vain exciter leur courage; ils n'avaient plus que celui de la licence : ils se révoltent, massacrent leurs officiers et vont mettre aux pieds du brigand leurs glaives ensanglantés. Un autre corps envoyé de Moskow se montra plus fidèle et fut plus malheureux : on le tailla en pièces. Alors Tschernoïar épouvantée ouvrit ses portes; quelques habitans rachetèrent leur vie par des monceaux d'or. Un seul officier, échappé à la fureur des révoltés, alla porter dans Astrakhan cette triste nouvelle (1).

Stenko Razin arrivait sur ses pas, traînant après lui la lie de vingt nations vagabondes, et répandant la terreur dans les plaines marécageuses du Volga. Prosorowski, renfermé dans Astrakhan, prévoit qu'on va bientôt l'attaquer : il envoie ce même officier qui avait échappé au

(1) Lévêque, tom. IV, pag. 85-86. — De Guignes, tom. III, pag. 520. — Leclerc, tom. II, pag. 416.

désastre de Tschernoïar, demander du secours à Moskow; et cependant il met sa place en état de défense, en répare les fortifications, y ramasse des vivres, et prend tous les moyens d'exciter le courage des citoyens et des soldats. Sa garnison était de douze mille hommes; la noblesse du gouvernement et un grand nombre de marchands avaient cherché dans ses murs un refuge. Prosorowski se flattait d'y pouvoir attendre en sûreté l'arrivée des secours qu'il avait demandés; mais il y avait déjà dans la place des symptômes de sédition. Des soldats s'étaient mutinés, sous prétexte que la solde était arriérée d'une année, parce qu'on n'avait pas jugé prudent d'exposer les caisses publiques sur des routes infestées de voleurs. Enfin le métropolitain et deux monastères venaient d'ouvrir leurs trésors pour satisfaire à des demandes séditieuses, lorsque Stenko Razin parut aux portes de la ville.

Sans perdre un instant, cet homme féroce, qui n'avait jamais respecté ni la foi de ses promesses, ni les droits de l'humanité, affectant pour la première fois des sentimens de pitié, et feignant de vouloir sauver une ville qu'il avait vouée d'avance aux horreurs du pillage, osa députer à Prosorowski un esclave qu'il avait enrôlé dans sa troupe, et un pope, personnage

plus vil que l'esclave, pour traiter de la reddition de la place. Le but réel de cette démarche était d'y souffler le feu de la discorde, d'encourager la rébellion et de soulever la populace. Prosorowski vit qu'il n'y avait pas de composition à faire, ni de ménagemens à garder avec des scélérats que toutes les lois retranchaient de la société; il fit pendre l'esclave aux créneaux des remparts, jeter le pope, un bâillon à la bouche, dans le fond d'un cachot, et répondre par un feu terrible aux insolentes propositions qu'ils apportaient.

D'ailleurs, toutes les mesures étaient prises pour résister à l'assaut qu'il avait prévu : les strélitz les plus braves étaient postés aux endroits les plus faibles. Bientôt des milliers d'échelles sont appliquées sur les murs : les Kosaques y montent avec la confiance que leur inspire une trahison dès long-temps préparée; ils y sont reçus en amis, aidés par les mains qui devaient les précipiter au pied des remparts. Les strélitz, retournant alors leurs drapeaux, semblent être eux-mêmes les assaillans et les ennemis de cette ville désolée. Quelques officiers voulaient d'abord les rappeler à leur devoir, à la fidélité qu'ils devaient à leurs chefs, et, réunis en groupe, s'opposer à leur fureur; ils sont écrasés par l'ef-

froyable multitude des séditieux. Irrités d'une résistance impuissante, ces furieux renversent tout ce qui se trouve sur leur passage, les nobles, les bourgeois, les marchands étrangers qu'un commerce immense appelait de toutes les parties du monde; tout ce qui leur annonçait quelque opposition, ou promettait quelque appât à leur avarice, est impitoyablement massacré. Stenko parcourt toutes les rues, un poignard à la main, et guide ses compagnons ivres, comme lui, de sang et d'eau-de-vie. L'infortuné prince Prosorowski, percé d'un coup de lance dès le premier moment de la sédition, avait été porté secrètement dans une église : on le découvre, on l'arrache de cet asile, on le précipite du haut de la tour la plus élevée, et son corps brisé tombe sur le cadavre de son frère, égorgé avant lui.

Un pillage universel termina cette journée de deuil et de carnage. Tous les biens des habitans, toutes les richesses des marchands étrangers, furent la récompense ou la proie des brigands (1).

Les jours suivans offrent des scènes que la sécurité de la conquête rend plus atroces. Deux

---

(1) *Ibid.* — C. S. Schurzsleii *Dissertat. de Stephano Razin, Kosaco perduelli*; Vittemberg. 1674.

plus vil que l'esclave, pour traiter de la reddition de la place. Le but réel de cette démarche était d'y souffler le feu de la discorde, d'encourager la rébellion et de soulever la populace. Prosorowski vit qu'il n'y avait pas de composition à faire, ni de ménagemens à garder avec des scélérats que toutes les lois retranchaient de la société; il fit pendre l'esclave aux créneaux des remparts, jeter le pope, un bâillon à la bouche, dans le fond d'un cachot, et répondre par un feu terrible aux insolentes propositions qu'ils apportaient.

D'ailleurs, toutes les mesures étaient prises pour résister à l'assaut qu'il avait prévu : les strélitz les plus braves étaient postés aux endroits les plus faibles. Bientôt des milliers d'échelles sont appliquées sur les murs : les Kosaques y montent avec la confiance que leur inspire une trahison dès long-temps préparée; ils y sont reçus en amis, aidés par les mains qui devaient les précipiter au pied des remparts. Les strélitz, retournant alors leurs drapeaux, semblent être eux-mêmes les assaillans et les ennemis de cette ville désolée. Quelques officiers voulaient d'abord les rappeler à leur devoir, à la fidélité qu'ils devaient à leurs chefs, et, réunis en groupe, s'opposer à leur fureur; ils sont écrasés par l'ef-

superstition des ignorans et surtout des Kosaques, plus fanatiques que le reste des sujets soumis à l'empire russe. Dans le même temps, le tzar venait de perdre son fils aîné, que l'opinion publique, bien ou mal fondée, l'accusait de haïr (1). Stenko Razin, mettant à profit cette double occasion de soulever les Russes, fit courir le bruit que le patriarche s'était sauvé du monastère où on l'avait enfermé après sa déposition; que le tzarewitch, qu'on avait cru mort, était échappé, comme par miracle, à la cruauté de son père, et que tous deux venaient lui demander protection et vengeance. Pour donner un air de vraisemblance à ce mensonge, il fit construire deux grandes barques garnies de velours noir et rouge, supposant que le patriarche était dans l'une, et le tzarewitch dans l'autre. Cette ruse grossière était à la portée d'une populace et d'une soldatesque ignorantes : elle eut tout le succès qu'il s'en était promis. Dès-lors il ne parut, aux yeux de la foule, que comme un guerrier armé pour la querelle d'un prince opprimé et d'un prélat vénérable par ses mœurs et sa dignité. Une multitude innombrable de fana-

(1) Ce prince n'est pas compté dans la généalogie de la maison de Romanow, parce qu'il est mort avant son père.

tiques, d'esclaves, de mécontens égarés et d'aventuriers toujours disposés à favoriser les nouveautés, se joignit à l'armée des brigands, déjà forte de cent mille hommes, et la rébellion leva sa tête hideuse sous les enseignes de la religion, comme pour la défense du patriarche et de l'héritier du trône (1).

Après un mois passé dans la débauche, Stenko Razin quitta enfin Astrakhan, en y laissant une garnison de vingt mille hommes, commandée par un de ses compagnons, que sa laideur et son courage avaient fait surnommer *Moustache-du-Diable* (1), et remonta le Volga pour aller s'établir à Kasan, ancienne métropole des Tartares. Il prit en passant Saratow, dont le peuple s'était laissé séduire par ses insinuations; il y pilla la caisse du gouvernement, et fit égorger le gouverneur, les officiers et les principaux habitans, qui n'avaient pas pris part à la révolte. Samara, divisée en deux partis, tardait à lui ouvrir ses portes : elle fut bientôt le théâtre de ses fureurs; et pour s'attacher davantage ses partisans, il leur permit de vivre sans frein, de se porter à tous les excès envers les familles russes soupçon-

(1) Schurzsleii *Dissert. de Stephano Razin, Kosaco perduelli.*

(2) C'était peut-être ce même *Krivoï* dont nous avons parlé.

nées de rester secrètement fidèles à leur souverain (1).

Simbirsk arrêta enfin sa marche sanglante. Là s'étaient rassemblés plusieurs voïevodes, une noblesse nombreuse, et quelques régimens de strélitz, l'élite de l'armée moskovite : la rage de Stenko Razin vint se briser sur ses remparts.

Plus irrité qu'affaibli par cet échec, il projette alors d'aller attaquer le tzar dans sa capitale. Il fait publier « qu'il va rendre au peuple ses droits » usurpés par une noblesse arrogante, et sup- » primer les odieuses milices qui servent de sa- » tellites au tyran, abolir la servitude, et réduire » ces fiers boyards au point d'envier la condi- » tion de leurs esclaves. »

Ces proclamations enflamment aisément une populace grossière; le feu de la sédition dévore en un moment les villes, les châteaux et les campagnes, depuis Astrakhan jusqu'à Niji-Nowogorod. Des paysans, des Kosaques de toutes les stanitzas, des Tartares de toutes les hordes, des barbares accourus des provinces les plus reculées de l'Empire, se rassemblent, et, à la voix de leur chef, se répandent dans les campagnes, égorgent les nobles, outragent leurs

(1) De Guignes, Leclerc, Lévêque, *ubi suprà*.

femmes et leurs filles, incendient les habitations et les moissons, afin d'accroître la misère publique et de rendre le gouvernement plus odieux (1); couverts de sang, ils croient que le crime est l'exercice naturel de la liberté.

1673. Mais les excès de cette guerre atroce déclarée aux boyards les avaient attachés plus que jamais aux intérêts de la cour. Tous ceux qu'une condition libre, une fortune acquise, une ombre d'éducation, rendaient moins faciles à tromper, partagèrent les mêmes sentimens; ils comprirent qu'ils avaient tout à perdre, si l'on ne venait à bout d'étouffer la révolte. En un mot, on s'entendit, on se réunit, on s'arma de toutes parts; les meilleurs régimens furent envoyés sous des chefs intrépides, et la fortune se déclara pour la bonne cause.

L'un de ces corps, commandé par Iwan Bogdanowitch Miloflawski, se dirigea sur Astrakhan. Les rebelles osèrent aller à sa rencontre: battus et bientôt renfermés dans la place, ils résolurent de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cependant la dissension ne tarda pas à se mettre entre eux et les habitans. Tandis que ceux-ci parlaient de se rendre, ceux-là juraient

(1) De Guignes, *ubi suprà*.

de s'ensevelir sous les ruines de cette malheureuse cité, qui resta pendant trois mois livrée au fléau de la discorde, aux horreurs d'un siége, et à la tyrannie de *Moustache-du-Diable* (1).

De son côté, Stenko Razin n'éprouvait plus que des revers. Battu par le prince Bariatinski, il fut bientôt poursuivi par ce même Dolgorouki qui avait fait pendre son frère en Ukraine, et dont il avait mis la tête à prix. Ce général, fier de sa proscription, l'atteignit au moment où Moskow croyait voir le brigand à ses portes, et l'eût peut-être en effet reçu dans ses remparts, si la fureur du pillage n'eût long-temps arrêté les rebelles dans les provinces. Cette même fureur l'empêcha encore d'opposer toutes ses forces au prince Dolgorouki. Quinze mille Kosaques, l'élite de son armée, furent surpris, attaqués et taillés en pièces : on ne leur fit point de prisonniers; tous ceux qui mirent bas les armes furent assommés ou pendus sur le champ de bataille (2).

Frappés de ce désastre, comme d'un coup de tonnerre, les rebelles passèrent, de l'excès de la confiance, au dernier degré du découragement.

---

(1) De Guignes, pag. 552.

(2) *Ibid.* — *Mém. du règne de Pierre-le-Grand*, tom. I, pag. 380-390.

Les paysans retournèrent se cacher dans leurs habitations; les barbares de l'Asie franchirent les monts Ouralls et s'enfoncèrent dans leurs déserts. Les Kosaques éperdus, poursuivis par un vainqueur impitoyable, n'opposaient plus que la résistance du désespoir : les routes étaient couvertes de leurs dépouilles; les murs des cités étaient chargés de leurs cadavres. L'antique Arsamas, ville du pays des Morduates, où le sévère Dolgorouki venait d'établir son quartier et son tribunal, en vit, dans l'espace de trois mois, plus de douze mille livrés aux bourreaux, égorgés, empalés, exposés sur des gibets à la contemplation de leurs complices ou de leurs partisans épouvantés (1).

Enfin, poursuivi sans relâche sur le Volga, dans les steppes, dans les retraites les plus inaccessibles, rappelant en vain des fugitifs aussi effrayés des supplices ignominieux de leurs camarades que des dangers de la guerre, les voyant disposés à le livrer lui-même, et n'osant entrer dans Astrakhan, Stenko Razin s'enfuit sur les bords du Don, et se réfugia auprès de l'hettman Jakolow. Il espérait y former une nouvelle

(1) *Ibid.* — De Guignes, tom. III, pag. 532. — C. S. Schurzsleii *Dissertatio de Stephano Razin, Kosaco perduelli.* Vittemberg. 1674.

bande, ou du moins y trouver un asile; mais il avait offensé l'orgueil de cet ancien ami, et l'horreur de ses excès avait étouffé toute espèce d'intérêt en sa faveur. Jakolow voulut se faire un mérite de sacrifier aux devoirs d'un sujet fidèle les liens sacrés que son indigne filleul avait rompus : il le fit arrêter, charger de fers et conduire à Moskow, où le plus cruel supplice fut le dénouement d'une vie criminelle et d'une affreuse rébellion (1).

Alors tombèrent comme d'eux-mêmes les remparts d'Astrakhan. *Moustache-du-Diable* se flattait en vain de succéder à Stenko; ses propres soldats l'empoisonnèrent. Un chef circassien, qui se trouvait dans la place, ayant invité les atamans à dîner, les livra au général russe, dont la modération et la douceur gagnèrent successivement les rebelles, qui obtinrent leur pardon, en remettant la place. Un autre aventurier voulut encore tenter la fortune à la tête d'un reste de

(1) Il y a plusieurs contradictions sur la date et la nature des événemens de cette fameuse révolte. Lévêque la fait terminer en 1671; Leclerc en 1673; Pufendorff et de Guignes, en 1679. *L'Histoire universelle* n'assigne point l'époque du supplice de Stenko, qui fut écartelé. Schurzleii la rapporte à l'année qui précéda la publication de sa dissertation, c'est-à-dire, à 1673.

CHAPITRE IV.

Suite des guerres intestines, en Ukraine.

L'ESPACE de temps qui s'écoule entre la trève d'Andrusow et la paix de Moskow, depuis 1667 jusqu'en 1686, offre une confusion singulière dans l'histoire des Kosaques; et c'est à l'obscurité vague mise peut-être à dessein dans les expressions de la trève, qu'il faut attribuer une grande partie des calamités dont nous avons à poursuivre le récit.

Nous avons vu que, d'après les stipulations de cette trève (1), la Russie devait remettre Kiow aux Polonais dans l'espace de deux ans : mais, comme elle éluda constamment cette restitution, ceux-ci ne conservèrent qu'une protection équivoque sur les Kosaques de la rive droite; protection qu'ils perdirent tout-à-fait en 1675, par une émigration presque générale des habitans attirés par l'hettman Samoïlowitch, qui leur fit distribuer des terres dans l'Ukraine russe.

Quant au droit que les deux puissances parais-

(1) *Voyez* ci-dessus, tom. II, pag. 21-22.



tières des Circassiens, contre lesquels il était politique de les ménager; et par les hautes montagnes qui leur servaient d'asile et de rempart. Nous ne nous occupons que des traits généraux de leur histoire, parce qu'elle n'offrirait guères plus d'intérêt que celle d'une troupe de voleurs. Ainsi reportons-nous sur ces plaines fertiles où leurs compatriotes ont déjà jeté tant d'éclat, et où ils combattent encore pour savoir sous quel joug ils doivent passer; c'est toujours là qu'il faut aller pour trouver la nation.

CHAPITRE IV.

Suite des guerres intestines, en Ukraine.

L'ESPACE de temps qui s'écoule entre la trève d'Andrusow et la paix de Moskow, depuis 1667 jusqu'en 1686, offre une confusion singulière dans l'histoire des Kosaques; et c'est à l'obscurité vague mise peut-être à dessein dans les expressions de la trève, qu'il faut attribuer une grande partie des calamités dont nous avons à poursuivre le récit.

Nous avons vu que, d'après les stipulations de cette trève (1), la Russie devait remettre Kiow aux Polonais dans l'espace de deux ans : mais, comme elle éluda constamment cette restitution, ceux-ci ne conservèrent qu'une protection équivoque sur les Kosaques de la rive droite; protection qu'ils perdirent tout-à-fait en 1675, par une émigration presque générale des habitans attirés par l'hettman Samoïlowitch, qui leur fit distribuer des terres dans l'Ukraine russe.

Quant au droit que les deux puissances parais-

(1) *Voyez* ci-dessus, tom. II, pag. 21-22.

saient s'être réservé d'occuper militairement et en commun le territoire des Zaporogues en cas de guerre avec les Turcs et les Tartares, il fut encore stipulé par la convention de 1672 (1), ainsi que la restitution de Kiow : ce droit n'était réellement utile qu'à la partie la plus ambitieuse et la plus puissante, et il ne paraît pas que ni l'une ni l'autre en aient d'abord usé. Dans les troubles dont l'Ukraine fut alors le théâtre, les Zaporogues offrent l'aspect d'un corps tout-à-fait séparé. Quoique leur koschowoy-ataman fût nominativement soumis à l'autorité de l'hettman général, il se montra souvent plus puissant que son chef, à la faveur des divisions qui s'élevèrent par suite du partage fait entre la Pologne et la Russie. Enfin, tandis que celle-ci prenait possession directe du pays qu'elle s'était engagée à protéger, la force et l'indépendance de la race kosaque parurent encore une fois réfugiées dans ces îles sauvages où elles avaient échappé, plusieurs siècles auparavant, au joug des enfans de Rurick et de Tschinguis-khan.

Jean Sobieski, que la renommée de ses exploits, l'éclat de ses talens, l'estime de ses vertus

---

(1) Dumont, *Corps diplomatique universel*, tom. VII, part. 1, pag. 165-166 ; Traité du 9 avril 1672.

et la reconnaissance d'une nation généreuse, venaient de porter au trône de Pologne, après la mort de Michel Koribut, était trop éclairé pour ne pas voir les désavantages de la trève de 1667, la mauvaise foi des Russes et leur empressement à étendre au-delà du Borysthène leur protection dominatrice. Il avait assez de courage pour s'y opposer; mais, soit qu'il fût mal secondé par l'indifférence des nobles, soit que lui-même fût las de l'exercice d'une protection si onéreuse, et qu'il espérât que les Kosaques et les Russes se ruineraient mutuellement, il prit peu de part à une guerre qui semblait menacer le territoire de la république. Spectateur indifférent de ces débats, il laissa les Turcs et les Russes, avec lesquels il était alors en paix (1), se disputer une domination incertaine, et se contenta de nommer, de temps en temps, un hettman, comme pour faire un acte de la souveraineté dont il négligeait d'ailleurs les droits.

Ainsi, après l'abdication de Doroschensko, Sobieski avait donné ce titre à un certain Eustathius Gogol, personnage qui serait complètement ignoré, sans cette circonstance; mais le

(1) Pufendorff, *Introduction à l'histoire de l'univers*, t. IV, pag. 299.

grand-seigneur éleva en même temps à cette dignité ce George Kmielnitski, que nous avons vu sortir d'un cloître et d'une prison, et qui reparut alors à la tête d'une armée de Kosaques, de Turcs et de Tartares, avec laquelle il menaça subitement Tschigirin et Kiow. La première ville fut vivement attaquée, mais encore plus vaillamment défendue : les Russes, non contens d'en avoir renforcé la garnison, fortifièrent et occupèrent de même Tscherkask et plusieurs autres places; en sorte qu'ils furent, dès cette année, en possession de la partie qui devait rester sous la protection de la Pologne; usurpation qui n'empêcha point la continuation de la trève de 1667, pour treize autres années (1).

L'orgueil des Ottomans avait été vivement blessé de l'échec qu'ils avaient reçu l'année précédente, à Tschigirin; dès le printemps, ils en reprirent le siége; ils redoublèrent d'efforts, et défirent le tzar, qui s'était avancé en personne pour la secourir. Enfin les murs de cette place, battus par une artillerie nombreuse, s'écroulèrent dans l'explosion d'une mine; mais la garnison russe, s'échappant du sein des ruines, au travers d'une armée en bataille, acquit peut-être 1670.

(1) *Corps diplomatique*, tom. VII, part. 1, pag. 363-364.

plus de gloire, par sa belle retraite, que les Turcs, par la prise de la ville. Cette valeureuse troupe, toujours poursuivie sans être entamée, parvint heureusement au Borysthène; et George alla, pour s'en consoler, ravager les environs de Kaniow, livra cette ville aux flammes, en prit vingt autres, intimidées par ses horribles cruautés, et se fit proclamer hettman des Zaporogues et prince de la petite Russie. C'était le terme de ses prospérités.

Un an après, on vit Chanenko, hettman sous la protection des Turcs, reconnu dans l'Ukraine, disputer à son rival le triste honneur de la ravager; et celui-ci disparut, après avoir perdu dans les neiges, et par la rigueur excessive du froid, une grande partie de son armée.

Dans cette multitude d'attaques subites et mal concertées, de dévastations exercées par des Kosaques sur les Tartares ou par des Tartares sur les Kosaques, il ne se présente rien qui soit digne d'arrêter l'attention d'un écrivain (1) : les Turcs et les Russes étaient également las de la guerre et disposés à la finir, mais elle était profitable aux auxiliaires qu'ils avaient à leur solde; elle se prolongea encore pendant trois ans.

---

(1) *Annales de la petite Russie*, tom. II, pag. 150-152.

L'Europe était alors occupée d'un spectacle plus intéressant : l'invasion des Turcs en Autriche avait renouvelé l'effroi qu'avait répandu, deux siècles auparavant, la prise de Constantinople. Un roi de Pologne eut la gloire de sauver Vienne, abandonnée par son souverain. Assez d'autres écrivains ont célébré ce grand événement : nous ne le rappelons ici que pour faire observer que Sobieski avait un corps de Kosaques dans son armée. 1683.

Au retour de cette brillante expédition, Sobieski éleva un nommé Kunicki à la dignité d'hettman. Ce n'était guère, comme nous l'avons dit, qu'un vain titre ; mais ce Kunicki ne se montra digne ni de cet honneur, ni du prince qui le lui conférait. Envoyé contre les Tartares et mis en fuite, il fut massacré par ses gens, indignés de leur défaite et de sa lâcheté. Mogila, choisi pour le remplacer, fit oublier cet affront, arracha Kaminiek aux Turcs, et contribua puissamment à délivrer la Hongrie et la Valachie de leurs dévastations. Peut-être que, par sa valeur et son influence en Pologne, il eût ramené les Kosaques sous la protection de cette puissance, si d'autres intérêts n'avaient alors changé les vues politiques de Sobieski.

Le libérateur de Vienne ne pouvait manquer

d'acquérir une influence considérable dans les affaires de l'Europe : il était l'ame de la ligue qui venait de se former entre l'Empire, la république de Venise et la Pologne, contre les Turcs (1). Il lui parut important que les Russes fissent une diversion du côté de la Krimée, pour obliger les Tartares à abandonner l'armée ottomane, dont ils faisaient la principale force. Ce fut sans doute le motif qui l'engagea à céder sur deux points que la trève d'Andrusow et ses diverses prolongations laissaient indécis depuis dix-neuf ans ; je veux dire, la cession de Kiow, et l'indépendance des Kosaques, sous la protection du tzar.

Il ne nous appartient point de discuter, dans cet ouvrage, la question de savoir si l'alliance dont l'orgueil de Sobieski fut si flatté, valait en effet le prix qu'elle lui coûta ; si même l'acquisition de la suzeraineté sur la Valachie et la Moldavie, stipulée en faveur de la Pologne par un acte secret (2), balançait la cession de Kiow et de tous les droits particuliers ou communs qu'elle avait conservés sur les Kosaques ; et enfin, si ce n'était pas sacrifier des avantages permanens

(1) Pufendorff, *Introduction à l'histoire de l'univers*, t. VI, pag. 354.

(2) *Ibid.*

pour une gloire vaine et fugitive, et armer la Russie d'instrumens plus redoutables dans ses mains, qu'ils ne l'avaient été dans celles des rois de Pologne. La suite de l'histoire résoudra ce problème.

Quoi qu'il en soit, par ce fameux traité de 1686 (1), les palatinats de Kiow et de Smolensk, et tout ce qui se trouvait, en partant de la Dezna, le long du Borysthène, jusqu'au désert où les Tartares faisaient paître leurs troupeaux, espace de cent lieues du nord au sud et de l'orient au couchant, passa sous la domination de la Russie (2), et les Kosaques furent déchargés du serment de fidélité qu'ils avaient pu prêter à la Pologne (3). A ce prix, le tzar s'engagea, pour lui et ses successeurs, à réprimer les incursions des Tartares, du côté de la Pologne, et promit, en ce cas, de les attaquer immédiatement sur leur territoire, et de faire avancer contre eux les Zaporogues, du côté de la Krimée, et les Kosaques du Don, du Terek et du Volga, du côté du Caucase (4).

---

(1) *Corps universel diplomatique du droit des gens*, par Dumont, tom. VII, pag. 125-126.

(2) *Ibid.* art. 2.

(3) *Ibid.* art. 3.

(4) *Ibid.* art. 10.

Il est aisé de voir que la seule condition onéreuse en apparence pour la Russie, c'est-à-dire, la garantie des frontières polonaises contre les invasions des Tartares, n'était un avantage pour la Pologne qu'autant qu'elle serait toujours en paix avec les Russes; que c'était donner à ceux-ci un prétexte de rester éternellement armés sur ce point, leur avouer sa faiblesse, et déjà se mettre sous leur protection.

La Russie dut ce traité, plus important pour elle qu'une victoire, au prince Galitzin, favori de la régente Sophie, premier homme d'état qui parut dans ces contrées, plus administrateur que guerrier, vraiment éclairé sur les intérêts de sa nation et des autres, et dans la tête de qui semblaient déjà germer les vastes projets de Pierre et de Catherine : il ne lui manqua peut-être que de venir un siècle plus tard, pour éclipser la fortune de Potemkin (1).

En exécution du traité de Moskow, une armée russe s'avança rapidement jusqu'à Perekop, espèce de forteresse élevée dans l'isthme à l'entrée de la péninsule, défendue, du temps d'Homère, par un fossé d'où elle a tiré son nom, et au siècle de Constantin Porphyrogénète, par une épaisse

(1) *Des progrès de la puissance russe*, pag. 121-125.

forêt (1). Cette armée était forte de deux cent mille hommes, que l'hettman Samoïlowitch alla joindre avec soixante mille Kosaques (2). Les Tartares de la presqu'île, sentant leur impuissance, n'essayèrent pas sérieusement d'opposer la force des armes au torrent qui menaçait de les engloutir. Après quelques escarmouches légères, livrées seulement pour attirer l'ennemi dans un pays dévasté d'avance, l'armée russe ne trouva bientôt que des déserts, des ruines et des cendres. Forcée de se retirer sans avoir combattu, plus épuisée par la fatigue et la disette qu'elle ne l'eût été par une défaite, elle regagna promptement ses frontières, et jeta, à l'embouchure de la Samara, les fondemens d'une place qui fut appelée du même nom que cette rivière ; monument élevé comme le trophée d'une victoire, et qui ne rappelle en effet qu'un grand effort inutile.

Quoi qu'on fît pour en dérober la honte, cet échec ébranla le crédit de Galitzin à la cour de Moskow ; mais il coûta plus cher à l'hettman Samoïlowitch. Les Kosaques, rassemblés à Ko-

(1) Hérodote, liv. IV. — Constant. Porphyrog. *de administrando Imperio*, pag. 113, edit. Band.

(2) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. II, pag. 155.

lomoka, lui reprochèrent la honte d'avoir fui devant des Tartares (1). Les starschines et les colonels le jugèrent coupable de la destruction de l'armée, faute d'avoir pourvu à sa subsistance et prévenu l'incendie des steppes. Enfin il fut déposé, arrêté, conduit au prince Galitzin; et la régente Sophie, charmée d'avoir à montrer aux Russes un auteur de ce désastre, autre que son favori, relégua le malheureux hettman au fond de la Sibérie (2).

1688. Samoïlowitch était, sans contredit, un des hommes les plus distingués que les Kosaques eussent eus à leur tête. Dévoué aux intérêts de la Russie, qu'il n'abandonna qu'un moment et dans une circonstance difficile, il attira dans son parti presque tous ceux qui étaient restés au-delà du Dnieper. Il sut contenir leurs esprits turbulens, conserver même sur les Zaporogues la domination qu'on lui disputait, et assujettir les cultivateurs à un impôt sur la fabrication des eaux-de-vie, destiné à payer la solde d'une immense quantité de volontaires qu'il avait toujours avec lui. Une expédition malheureuse fit oublier les

(1) *Voyages de la Motraye*, tom. II, pag. 40, la Haye, 1727.

(2) *ibid.* — Pufendorff, tom. IV, pag. 262.

services qu'il avait rendus, pendant douze ans, à la Russie, et l'éclat de sa mémoire paraît presque effacé par la brillante renommée de son successeur.

CHAPITRE V.

Mazeppa, hettman.

Un homme que son génie pouvait placer entre les héros, mais que l'obscurité de sa nation et le caprice de la fortune condamnent à rester au rang des aventuriers célèbres, venait encore de paraître, chez les Kosaques. Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie, gentilhomme polonais, page de Jean Casimir, avait reçu à la cour de ce prince quelque teinture des belles-lettres; ensuite les agrémens de son esprit, les grâces de sa personne, l'introduisirent dans la maison d'un seigneur dont il séduisit la femme. L'époux outragé, l'ayant surpris avec elle, le fit fouetter cruellement et attacher nu sur un cheval indompté, qu'on lâcha dans les steppes de l'Ukraine, et qui, étant de ce pays, y porta rapidement le coupable jenne homme, sans connaissance, exténué de fatigue, de douleur et de faim. Un paysan le secourut; il se rétablit, et s'enrôla parmi les Kosaques (1). Bientôt distingué par sa bra-

(1) Leclerc, tom. II, sect. LXII, pag. 420. — Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, chap. XII, pag. 169; édit. de Kehl, 1785. Norberg dit que Mazeppa tomba dans les mains des Zapo-

voure, et surtout par la supériorité de ses lumières, il fut nommé aide-de-camp de Samoïlowitch ; et au retour de l'expédition de Krimée, l'ingrat, s'élevant parmi les accusateurs et les juges de son bienfaiteur, fut mis tout d'une voix à sa place.

Mais, à l'exemple de quelques souverains de l'Orient, l'ambitieux Mazeppa ne se crut en pleine possession de la dignité d'hettman, qu'après avoir sacrifié à ses soupçons les deux fils de son prédécesseur : il fit trancher la tête à l'aîné, qui, par ordre de son père, était allé à la poursuite des Tartares, de l'autre côté du Borysthène, et il envoya le second en Sibérie (1). Ces actes injustes mécontentèrent jusqu'à ses partisans : ils annonçaient ce caractère inquiet, ingrat et jaloux, qui déshonora de belles qualités, et contribua sans doute à faire manquer de grands projets.

Au reste, comme il savait que chez un peuple guerrier des succès peuvent faire excuser des crimes, il se hâta de faire une incursion sur les

---

rogues avec un convoi que le grand général de la couronne lui avait confié ; mais ce fait est contredit par le témoignage unanime des autres historiens. (*Hist. de Charles XII*, 4 vol. in-4°, la Haye, 1744 ; tom. II, pag. 249.)

(1) Schérer, tom. II, pag. 157-158.

Tartares d'Oczhakow, et revint avec un butin considérable et une grande quantité de prisonniers. L'année d'après, il entra dans la Krimée
1689. avec l'armée russe que Galitzin y renvoya. Cette expédition fut plus heureuse que la précédente : le khan, réduit à demander la paix, ne put racheter, que par un tribut, Perekop, la clef de ses états. Les Kosaques, frustrés, contre leur attente, du pillage de cette ville, n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'on leur donna de se retirer; ils murmuraient hautement contre Mazeppa et leurs colonels, qui furent mandés à Moskow, où ils reçurent des honneurs et des présens, témoignages de l'importance qu'on attachait aux services de leur nation.

C'est à cette époque que Pierre, impatient de l'autorité que la régente Sophie prétendait retenir sur son frère et sur lui, entreprit de la précipiter d'un trône, où elle semblait moins vouloir les soutenir que les enchaîner (1). On ne sait quelle part l'hettman et ses colonels prirent à cette révolution (2) : ils n'aimaient pas le favori Galitzin; mais ils ne furent pas plus fidèles à Pierre.

(1) *Des progrès de la puissance russe*, pag. 125-127. — Lévêque, tom. IV, pag. 222-228.

(2) Le Laboureur ou Bergeron, notes sur Abulghasi-khan.

A leur retour en Ukraine, ils renouvelèrent leurs incursions du côté d'Oczhakow. Les détails de toutes ces expéditions se ressemblent; ce sont toujours des bourgs ruinés, des plaines incendiées, des troupeaux pillés, des milliers d'hommes égorgés ou réduits en esclavage. Ainsi l'on me pardonnera de m'arrêter davantage aux révolutions intérieures de la nation; il y a là moins de dégoût et plus d'instruction à recueillir.

Quoique les Kosaques parussent avoir tous passé sous la domination russe, les rois de Pologne en avaient encore conservé le nom à une milice particulière qui jouissait d'une sorte d'indépendance et de quelques terres abandonnées. Son hettman, toujours nommé par le monarque polonais, était alors un certain Samuel, dont la place fut enviée par un colonel de la même milice, Siméon Paleï, distingué par ses exploits et riche par des concessions considérables qu'on lui avait faites dans la Polésie. Un pareil concurrent, déjà puissant, aimé de ses vassaux, n'eut pas de peine à rassembler autour de lui des aventuriers prêts à seconder ses desseins. Bientôt il leva publiquement des troupes et affecta l'autorité d'un hettman. Les seigneurs polonais, jaloux depuis long-temps de cette fortune nouvelle, en prirent plus d'ombrage et armèrent contre lui.

Paleï battit leur monde, auprès de Berditscheff. Mais, quoique vainqueur, il prévit bien qu'il ne pourrait résister à toutes les forces que la république allait réunir contre lui : en conséquence, il rassembla les officiers qui lui étaient dévoués; et de leur consentement, traînant à sa suite l'hettman Samuel, il passa le Borysthène, alla joindre Mazeppa, et se démit entre ses mains d'un pouvoir qui l'égalait à l'hettman général, pour vivre en simple colonel de Boguslaw (1). Sa défection compléta l'ouvrage de Kmielnitski et de Samoïlowitch.

Cependant, ni sa modération apparente, ni le surcroît de puissance qu'il venait d'ajouter à celle de l'hettman général, ne purent rassurer l'inquiétude jalouse de Mazeppa : il ne se crut à l'abri du caractère entreprenant de Paleï, qu'après avoir obtenu du tzar l'ordre de l'envoyer en Sibérie, où ce malheureux colonel resta, jusqu'à l'époque de la fameuse bataille de Poltawa (2).

1692- Quatre ans se passent, après cette trahison, en
1695. incursions des Kosaques chez les Tartares, ou des Tartares chez les Kosaques. Ceux-ci, plus

---

(1) Schérer, tom. II, pag. 161-162.
(2) Norberg, tom. I, pag. 274.

nombreux et plus aguerris, remportaient communément l'avantage; et ceux-là, souvent repoussés dans la presqu'île, abandonnant peu à peu les steppes et les déserts qui les séparaient de l'Ukraine, préparèrent, par cette retraite, à la puissance russe, des acquisitions plus importantes.

Pierre, qu'on a depuis surnommé *le Grand*, déjà seul maître sur un trône où son frère Iwan était encore assis avec lui, méditait la conquête de l'antique empire de Mithridate. Envieux de la possession de cette Chersonèse Taurique dont les souvenirs mythologiques frappaient son imagination ardente, il se flattait de relever le commerce que les Grecs faisaient à Colchos. Il convoitait surtout Azow, placée à l'entrée des Palus-Méotides, pour en faire l'arsenal de sa nouvelle puissance, et y exercer ses matelots ignorans dans une mer étroite, en attendant qu'il pût franchir le Bosphore (1). C'est donc contre cette place qu'il hasarda sa première tentative.

Il y avait six mille hommes de garnison, des munitions et des vivres en abondance, et des

---

(1) Pufendorff, tom. IV, pag. 267-268. — Schérer, tom. II, pag. 164-165. — Voltaire, *Hist. de la Russie sous Pierre-le-Grand*, pag. 109-110. — Lévêque, tom. IV, pag. 240.

communications libres par la mer, où les Russes n'avaient pas un seul bâtiment. Pour surcroît de difficulté, le seul ingénieur que Pierre avait avec lui, se voyant injustement maltraité, passa du côté de l'ennemi et fut le plus habile défenseur de la ville qu'il venait attaquer. Enfin le tzar, après avoir tenté un assaut et perdu trente mille hommes, fut obligé de lever le siége, laissant, comme un vain simulacre de blocus, trois mille hommes dans deux redoutes extérieures dont il s'était emparé.

Quelques exploits d'un corps russe, où Mazeppa se trouvait à la tête de tous les régimens kosaques, firent à cet échec une heureuse diversion. Ils marchèrent vers l'embouchure du Borysthène, surprirent et rasèrent la ville de Kisikermen, fortifièrent l'île de Tavan pour garantir l'Ukraine des incursions des Tartares, et revinrent chargés de butin, chassant devant eux une multitude de prisonniers turcs, entre lesquels se trouvaient plusieurs pachas et un grand nombre de janissaires. Les Tartares, voulant se venger, se jetèrent en Ukraine du côté de Poltawa et de Mirgorod : ils y reçurent un nouvel affront; Scheremetoff et Mazeppa se mirent sur leurs traces. Deux régimens de Kosaques les atteignirent près de l'endroit où la

Worskla se jette dans le Borysthène : quelques Tartares se sauvèrent dans la presqu'île; les autres furent pris, massacrés, ou se noyèrent dans les eaux du fleuve (1).

C'en était assez pour consoler un autre prince que Pierre du désastre d'Azow : mais cette consolation ne suffisait pas à son orgueil. Constant dans ses vues, opiniâtre dans leur exécution, il savait que, pour apprendre l'art de la guerre, il fallait en payer chèrement les leçons. Il reprit donc, quelques mois après, le projet qu'il avait conçu. La mort de son frère venait d'ajouter, 1696.
non à sa puissance, mais à ses moyens, par la diminution des dépenses consacrées à l'entretien de ce fantôme royal. Il appliqua ces épargnes aux frais de la guerre et à la construction d'une flotte dont le secours était indispensable, pour la réduction d'Azow. Il se crut en état de l'entreprendre, dès qu'il vit sur son chantier de Woronetz deux vaisseaux, quatre galères, deux galéaces et quatre brûlots. Bientôt cette escadre descendit le Don, au grand étonnement de l'armée russe, dont cette merveille n'avait jamais frappé la vue. Le tzar montait, en qualité de volontaire, un de ces vaisseaux, sous les ordres

(1) Pufendorff, Lévêque, Voltaire, Schérer, *ubi suprà*.

du grand-amiral Lefort (1). Il avait fait appeler à son armée quinze mille Kosaques, dont plusieurs étaient habiles, comme leurs aïeux, à construire de ces bâtimens légers qui, descendant jadis le Borysthène, osaient attaquer les galères turques, jusque dans la mer Noire (2). Ils furent plus utiles à Pierre que sa marine naissante : ils prirent aux Turcs quatorze saïques chargées de munitions. Une flottille de cette espèce, répandue depuis Azow jusqu'aux établissemens des Tartares du Kuban, et des Circassiens, leur coupa toute communication avec les Turcs; en sorte que ce siége offrit, pour la première fois, dans cette contrée, une place investie par terre et par mer, et attaquée dans toutes les règles de l'art. Les Turcs, chassés de leurs ouvrages avancés, s'étaient renfermés dans l'enceinte fortifiée; leur flotte était immobile dans le port. La ville, exposée de toutes parts à la chute des bombes, vit incendier son magasin de vivres; et, déjà réduite à la détresse, elle ne pouvait tenir longtemps, lorsque des Kosaques, impatiens du pillage, imaginent de monter à l'assaut : le Tzar

(1) Pufendorff, tom. IV, pag. 267. — Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 112. — Schérer, tom. II, pag. 166-167. — Lévêque, tom. IV, pag. 240-241.

(2) *Voyez* ci-dessus, tom. I, pag 197-198.

les laisse exécuter un dessein hardi, en apparence désespéré; et la témérité les sert mieux que la prudence. Mille échelles sont dressées à la fois, sous le feu croisé des Turcs et des Russes; les assaillans, parvenus à la hauteur des murs, jettent des milliers de grenades enflammées, chassent les Turcs épouvantés d'une attaque imprévue, et plantent, sur le rempart, leurs lances surmontées de leurs bonnets, en signe de victoire. Le commandant se hâte de capituler pour échapper au pillage, et Pierre I.er se trouve, presque sans l'avoir espéré, maître d'une place dont la possession ouvre une carrière nouvelle à son vaste génie (1).

Quinze mille ducats dédommagèrent faiblement les Kosaques du butin que le pillage d'Azow leur avait fait espérer. Mais leurs officiers reçurent des présens considérables; et, dès ce moment, Mazeppa, appelé près du tzar, comblé de bienfaits et d'honneurs, fut en possession de toute sa confiance, et la mérita par de nouveaux
exploits, jusqu'à ce que la paix de Karlowitz 1699.
vint forcer les Kosaques à supporter, pendant un an, les douceurs d'un repos qu'ils n'avaient jamais connu.

---

(1) *Ibid.*

Mais, en payant leurs services, Pierre, dont le génie embrassait toutes les branches du gouvernement, avait aperçu l'inconvénient d'avoir au sein de ses états une milice indépendante, toujours dangereuse quand elle cessait d'être utile : ainsi, voulant prévenir des désordres que l'oisiveté des Kosaques faisait craindre, il les avait, par un article de sa capitulation d'Azow, assujétis à fournir à cette place une certaine quantité de vivres ; et il était recommandé au gouverneur de les surveiller. D'ailleurs, pour diminuer leur puissance nationale, le tzar avait séparé ceux de l'Ukraine d'avec leurs frères du Don; il avait donné à ceux-ci un ataman particulier, lequel ne pouvait rien entreprendre sans son consentement; enfin il leur avait enjoint de s'adonner aux travaux de la marine, des fortifications, de l'agriculture et du commerce, et il leur fut sévèrement défendu de recevoir chez eux les paysans transfuges dont ils se recrutaient de jour en jour. Mais les Kosaques, mécontens de ces mesures, qu'ils regardaient comme autant de vexations, ne négligeaient aucune occasion de s'y opposer, par des moyens plus dangereux qu'une rébellion ouverte (1).

(1) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 182-186.

Telle était la désertion des paysans russes accueillis dans les stanitzas, que dans l'espace de quelques années, après la paix d'Azow, on évaluait le nombre de leurs transfuges à plus de trente mille. Pierre, cédant aux remontrances de tous ses boyards, et voulant mettre un terme à ce désordre, envoya le prince Dolgorouki, major de ses gardes, à Tscherkaskoi, réclamer les déserteurs. L'ataman et ses principaux officiers dirent au prince qu'ils ne pouvaient répondre de l'exécution de cet ordre, mais que s'il voulait se charger lui-même du soin de ramener les paysans, on lui donnerait une escorte. Le prince y consentit; mais entraîné pendant la
nuit dans une embuscade, il y fut massacré, et 1708.
les Kosaques, en réjouissance de ce qu'ils appelaient leur vengeance, se donnèrent pour hettman un certain Boulavin, qui s'était montré à la tête des assassins (1).

Après ce meurtre, ils eurent l'audace d'en faire parvenir eux-mêmes la nouvelle au tzar, en annonçant qu'il avait été commis par des voleurs de grands chemins, dont ils avaient déjà fait justice. En même temps, ils entreprirent de surprendre Azow pour s'en faire une

(1) Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. IV, pag. 339.

place de sûreté. Mais Pierre, dont on n'offensait pas impunément l'autorité, avait fait partir contre eux un corps de troupes considérable; et le sang de vingt mille Kosaques, versé dans les combats ou sur l'échafaud, vengea celui du malheureux Dolgorouki. On croit que ce terrible exemple causa une émigration de plus de dix mille d'entre eux en Tartarie (1); mais il ramena, sur les bords du Don, la tranquillité déjà troublée par des événemens plus importans sur ceux du Borysthène. Je veux parler de cette guerre fameuse qui humilia les destins de la Suède, renversa la balance du nord, et fit entrer la Russie, encore barbare, dans le système politique de l'Europe (2).

(1) *The present state of Russia*, London, 1723, vol. I, p. 88. — *Mémoires de Stralhemberg*, ubi suprà.

(2) Pufendorff, *Introduction à l'Histoire de l'univers*, tom. IV.

CHAPITRE VI.

Situation des Kosaques pendant la guerre entre Charles XII et Pierre Ier. — Mort de Mazeppa.

En nous bornant à ce que cette guerre présente de relatif aux intérêts des Kosaques, il est indispensable de remonter aux événemens qui préparèrent la défection de leur chef; défection sans laquelle on n'eût jamais remarqué la part qu'ils prirent à cette lutte mémorable. 1701.

Mazeppa, sorti de la Pologne avec des idées de vengeance, portait peut-être toujours dans son cœur l'amour de sa première patrie. Sa naissance, son esprit, ses qualités personnelles, le mettaient fort au-dessus du peuple ignorant chez lequel il avait trouvé un refuge et des distinctions flatteuses.

Sous un extérieur simple et négligé, Mazeppa cachait la dissimulation la plus profonde, et l'art d'arracher les secrets d'autrui par un mot, un geste, un regard; d'autant plus habile à les surprendre, qu'il ne paraissait pas pouvoir garder les siens. Sobre par tempérament chez une nation où l'ivrognerie était une vertu, il savait ex-

citer la passion favorite de ses convives; plus ivre en apparence qu'eux-mêmes, il s'emparait aisément de leur confiance et surprenait leurs plus secrètes pensées. Affable et généreux, il ne leur épargnait ni son argent, ni ses conseils; et les qualités simulées de son cœur lui avaient indissolublement attaché des gens grossiers, déjà dominés par l'ascendant de son esprit.

Mais une fois arrivé au premier rang parmi eux, il ne suffisait plus à son orgueil de commander dans des expéditions qu'on ne regardait toujours que comme des courses de partisans: il avait pris l'habitude de la domination, de manière à ne plus pouvoir supporter de maître. Comblé des faveurs d'un monarque puissant et habile à discerner le mérite, honoré du cordon de Saint-André et du rang de conseiller privé, il gémissait pourtant de n'être encore qu'un sujet garotté par des chaînes brillantes, au lieu d'être le chef reconnu d'une nation indépendante. Il ne pouvait douter de l'intention que le tzar réformateur avait de réduire les Kosaques à la sévérité de la discipline, aux lois générales de son empire et à la condition commune de ses sujets. Il avait long-temps dévoré en silence des affronts particuliers, de la part d'un prince qu'il connaissait assez violent pour envoyer à l'écha-

faud celui même qu'il honorait de sa confiance.

Un jour qu'étant à sa table, il avait tenté d'opposer à ses projets de réforme à l'égard des Kosaques, quelques observations sur leur génie, leur situation dans l'Ukraine et les traités faits avec eux, Pierre, échauffé par le vin, avait failli le punir cruellement de cette remontrance (1). En conséquence, l'hettman, plus circonspect, s'était hâté de rentrer dans les vues du tzar, d'adopter ses sentimens, de flatter même ses goûts, jusqu'à prendre l'habit militaire des Allemands (2), résolu d'attendre de l'avenir une occasion que la guerre avec la Suède ne tarda pas à lui présenter.

Vingt mille Kosaques furent appelés à l'armée russe, dès la première campagne. Mazeppa les envoya sous le commandement de Daniel Apostol, l'un de leurs colonels; quant à lui-même, bien décidé d'abord à ne point prendre personnellement de parti, mais à suivre les événemens et à en profiter, il usa, pour échapper aux soupçons de Pierre-le-Grand, du moyen qu'avait employé le pâtre de Montalto pour arriver à la chaire pontificale (3). Quoique, malgré son âge de

(1) Voltaire, *Hist. de Charles XII*, pag. 170.

(2) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, pag. 248. — *Mémoires de Stralhemberg*, tom. I, pag. 186-187.

(3) On sait les artifices qu'employa Sixte V, pour déterminer

soixante-dix ans, il fût encore d'une santé vigoureuse, il parut subitement attaqué de toutes les infirmités d'une vieillesse caduque. Il gardait presque toujours le lit, marchait à pas chancelans, se soutenait à peine sur un siége : il ne parlait que d'une voix éteinte, interrompue par des gémissemens arrachés à la douleur, et l'on n'entendait sortir de sa bouche qué des paroles édifiantes. Dans cet état pénible, dans ces sentimens religieux, il semblait mettre sa consolation à bâtir des églises à grands frais, à les décorer d'ornemens et de vases sacrés ; et tout occupé de projets ambitieux, il ne paraissait plus songer qu'à son salut.

Cependant il se faisait sous ses yeux des changemens si considérables dans la condition des Kosaques, qu'ils le forcèrent peu à peu à sortir de la léthargie qu'il avait affectée. On venait de les charger d'une capitation de soixante-dix kopeks (1) par an, et d'accorder aux nobles de l'Ukraine la liberté de vendre ou d'hypothéquer

---

les cardinaux à lui donner leurs voix. *Voyez* sa Vie par Grégoire Leti.

(1) Il faut cent kopeks pour faire un rouble, lequel valait autrefois environ cinq francs de notre monnaie, mais dont la valeur est maintenant réglée par le cours du change, en assignations de banque.

leurs terres à leurs paysans, à la charge de répondre du paiement de leur capitation. Ce réglement, fait en vue d'accélérer la réforme projetée, d'assurer à l'état un revenu fixe, de faire connaître la population d'une manière plus exacte, et de faciliter la levée des troupes, était une violation ouverte des priviléges accordés aux Kosaques. Il excita de grands murmures. D'ailleurs, quoique la vieillesse et les infirmités apparentes de Mazeppa semblassent alors faire excuser son inertie, il ne laissait pas d'aigrir les esprits en faisant répandre, par des affidés, dans l'Ukraine, qu'on allait y envoyer des voïevodes pour y remplacer les anciens ou starschines, et discipliner les troupes à la manière allemande. En même temps, il insinuait aux chefs des Zaporogues que Pierre avait conçu le projet de détruire la setsche, et il jetait ainsi dans toute la nation les semences de la rébellion (1).

Ces dispositions prises, il feignit enfin de se rendre aux vives instances du tzar : appelé auprès de lui avec quatorze mille hommes (2), forcé de se mettre en campagne et d'entrer en Pologne, et s'attachant particulièrement à ceux des siens

---

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 205-206, et tom. II, pag. 178-179.

(2) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, pag. 80-81.

1707. qu'il croyait ennemis de la Russie, il profita de cette circonstance pour faire, dans le plus profond secret, les ouvertures d'un accommodement avec Stanislas, que Charles XII venait d'élever sur le trône de la Pologne (1).

Par cette lettre où l'hettman, plein d'admiration pour les exploits de l'Alexandre du nord, se répandait d'abord en invectives sur la lâcheté des Russes, il offrait de faire rentrer l'Ukraine et les Kosaques sous la protection de la Pologne et de faire exterminer six à sept mille Moscovites que le tzar y entretenait, de pourvoir l'armée suédoise et polonaise de vivres, et de se joindre à elle, avec toutes ses forces, pourvu qu'on lui donnât la Severie en propriété personnelle, et qu'on reconnût l'indépendance et les priviléges de sa nation (1).

Charles XII ne se montra pas d'abord fort empressé de conclure cette alliance. Il connaissait les Kosaques : « il croyait bien, dit l'historien » témoin de ses campagnes, en pouvoir tirer » quelque secours, lorsqu'il s'agirait de pour-

(1) *Ibid.* pag. 599. — Lévêque, tom. IV, pag. 342.

(2) Lévêque, *ubi suprà.* — Norberg, tom. II, pag. 599. Ce dernier, qui a donné tant de détails curieux sur Mazeppa, ne parle que vaguement des conditions du traité fait entre l'hettman et Charles XII.

» suivre un ennemi qui fuyait; mais il savait aussi
» que dans une bataille rangée on ne pouvait pas
» absolument compter sur eux, comme les Sué-
» dois en avaient fait plus d'une fois l'expé-
» rience (1). »

D'ailleurs, le vainqueur de Narva croyait n'avoir jamais à redouter les Russes : il ne voulait peut-être pas qu'un chef d'aventuriers pût entrer en partage de sa gloire. Il lui suffisait que l'hettman inquiétât ses ennemis en Ukraine. Ainsi, en éludant d'abord toute idée d'alliance formelle avec lui, on assura Mazeppa de la reconnaissance des deux monarques, du secret inviolable qu'il demandait, et de l'intérêt qu'on ne cesserait de porter à sa cause : mais en même temps on l'engageait à continuer sa correspondance, et à différer sa rupture avec le tzar, jusqu'à ce qu'on eût jugé le moment plus favorable (2).

Ces délais mirent l'hettman dans une position difficile; il fallait toute son adresse et la confiance aveugle qu'il avait su inspirer au tzar, pour le tirer de ce danger. Déjà se répandaient des bruits alarmans sur son compte : la défaite d'un corps de Kosaques au combat de Lochwisa (3), où

(1) Norberg, tom. II, pag. 190.

(2) *Ibid.*

(3) En 1706.

périrent plusieurs colonels qui n'étaient pas dans son parti, avait été hautement attribuée à ses intrigues (1). Mais Pierre, sourd à toutes ces insinuations, continuait à lui donner des témoignages de satisfaction. L'année même que l'hettman entra en négociation avec les Suédois, il voulut l'associer à l'honneur de poser la première pierre de la forteresse de Kiow; et affectant de regarder comme des traîtres ceux qui osaient soupçonner de trahison un homme qui l'avait bien servi pendant vingt ans, il lui renvoya, sous bonne escorte, deux anciens ou starschines, qui étaient allés lui donner des renseignemens sur les manœuvres de l'hettman. Celui-ci lut les lettres du tzar; et sacrifiant ces deux infortunés à sa haine autant qu'à sa sûreté, il les fit périr d'un supplice infamant et cruel (2). L'un d'eux, Iskra, était colonel de Poltawa; l'autre, nommé Goutschoubei, était juge-général, et d'une famille encore aujourd'hui des plus distinguées de la petite Russie.

Ensuite, Mazeppa, pour prolonger l'illusion, détourner le but réel de ses menées, déjouer des

(1) *Ibid.* — Lévêque, tom. IV, pag. 343.

(2) Leclerc dit que Goutschoubei fut assommé par trois coups d'un marteau pointu, supplice usité parmi les Kosaques. — Stralhemberg, tom. I, pag. 188.

accusations mieux fondées, ou donner un motif à sa défection, convoqua une assemblée générale de la nation. Là, rappelant à cette occasion les vexations qu'elle avait à souffrir et les infractions de ses priviléges, il proposa l'envoi d'une députation à Moskow pour en demander le maintien, et se plaindre de la conduite des ministres russes. Il n'espérait pas sans doute qu'on fît droit à ces réclamations; mais il voulait gagner du temps, et, pour mieux tromper le tzar et les Kosaques, il mit Woinarowski, son propre neveu, à la tête de l'ambassade.

Avant qu'elle arrivât à Moskow, des lettres interceptées avaient éclairé Pierre Ier. sur le complot auquel il n'avait pas voulu croire. A cette découverte, on s'attend à voir éclater ce monarque implacable dans sa vengeance. Mais il sut dissimuler et la différer, pour la rendre plus terrible : il fit d'abord jeter dans un cachot les députés victimes d'une ambition dont ils ignoraient peut-être les vues; et, sans perdre de temps, il envoya un nouveau corps de troupes en Ukraine, avec ordre à son favori Mentschikow, qui commandait dans cette province, d'observer les Kosaques, de prévenir leur réunion, et surtout d'empêcher leur jonction avec le roi de Suède. En même temps il le chargea d'employer tous

les moyens de séduction, pour ramener ces esprits turbulens au joug de la Russie, et les indisposer contre leur hettman, en faisant exposer à leurs yeux, par des gens affidés, ses cruautés et son ambition, le supplice des deux starschines Iskra et Goutschoubei, le dessein qu'il avait d'asservir sa nation, de soumettre la religion grecque aux caprices d'une cour catholique ou luthérienne, de dépouiller leurs églises, et de leur ôter enfin leurs priviléges : on devait ajouter à ces insinuations, qui n'étaient pas toutes dénuées de vraisemblance, que les Kosaques n'avaient éprouvé tant d'échecs contre les Suédois que par la trahison de leur hettman; et l'on se flattait bientôt d'exciter l'indignation de ces esprits si fiers et si faciles à s'irriter de la moindre idée de dépendance (1).

A ces préparatifs, à ces rumeurs non moins hostiles que la marche des Russes, Mazeppa vit qu'il n'avait pas un moment à perdre pour se déclarer. Il envoya des courriers à la Porte-Ottomane; il pressa surtout auprès de Charles XII l'exécution d'un projet qu'il était désormais impossible de différer.

D'ailleurs, comme l'histoire n'a recueilli jus-

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. II, pag. 181-189.

qu'ici aucun document authentique ni sur les promesses que la Porte-Ottomane fit à Mazeppa, ni sur le traité que Charles XII put alors consentir à conclure avec lui (1), il serait fort difficile de dire, avec connaissance de cause, quelle influence cette défection put avoir sur l'issue d'une guerre qui devait décider, dans la patrie des anciens Scythes, d'intérêts non moins importans que ceux pour lesquels on se battait, dans le même temps, à l'autre extrémité de l'Europe (2).

En examinant bien la situation de Charles XII, à l'époque où nous sommes arrivés, à la fin de septembre 1708, après qu'il eut passé le Borysthène à Mohilow, on ne peut se dissimuler les avantages qu'il devait se promettre de l'alliance de Mazeppa. Les Russes qu'il avait vaincus, ne lui laissaient que des déserts à traverser : ils lui faisaient, en fuyant des terres dévastées, la guerre la plus ruineuse. En attendant l'arrivée du général Lewenhaupt qu'il avait fait venir de Livonie, l'Ukraine offrait à son armée déjà réduite et affaiblie par la fatigue et la disette, un pays abondant en vivres et en fourrages, une cavalerie auxiliaire nombreuse, un peuple ami,

---

(1) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, pag. 249.
(2) Guerre de la succession d'Espagne.

disposé à secouer le joug des Russes, plusieurs bonnes forteresses, et l'espérance de communiquer avec les Turcs sur le secours desquels Mazeppa sembla toujours compter (1). Rien n'était donc plus important pour Charles XII que de s'assurer d'un pays où il se promettait de trouver des hommes, des vivres et de l'argent. Il n'était pas possible de prévoir alors, ni que sept mille Suédois seraient battus à Lesnaya par quatorze mille de ces Russes, dont ils n'étaient point accoutumés à compter le nombre, ni que les Kosaques opprimés resteraient fidèles au Tzar, et surtout que les Turcs demeureraient spectateurs impassibles d'une querelle qui les laissaient exposés aux entreprises ambitieuses de Pierre. Enfin, la prudence semblait conseiller à Charles XII le parti qu'il prit de passer l'hiver en Ukraine: mais la fortune se plaît quelquefois à tromper les vues du génie, comme pour prouver que nul mortel ne peut se dérober à ses caprices.

Une fois que Mazeppa eut passé dans le parti du roi de Suède, il ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de ses armes. Il mit en état de défense Romni, Gaditsch, Tschernigow, et surtout Batourin, où il rassembla une grande

---

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie*, tom. III, pag. 268-269.

quantité de vivres et de munitions de guerre. Il confia la défense de cette place importante à une garnison dont il avait éprouvé la valeur et la fidélité, et n'éclata point, sans s'être assuré des dispositions des Zaporogues. Le Tzar venait de leur envoyer soixante mille florins : cette somme avait d'abord ébranlé leur première résolution; mais ayant bien pesé tous les avantages que les deux partis leur offraient, ils gardèrent l'argent du Tzar et se déclarèrent pour Charles XII (1).

Ces précautions prises, Mazeppa s'avança vers la Desna, au rendez-vous où il devait joindre le roi de Suède, avec quinze ou seize mille Kosaques. Arrivé sur les rives du fleuve, il les fit ranger en bataille et former en cercle autour de lui; puis élevant la voix, pour être entendu du plus grand nombre, il leur exposa les services qu'il avait rendus à la nation, le zèle avec lequel il avait défendu leurs droits, le projet que Pierre avait manifesté et déjà entrepris de les réduire au joug humiliant qui écrasait la grande Russie, les réformes qu'on voulait introduire dans la discipline militaire, les impôts dont on les avait chargés,

---

(1) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, liv. x, pag. 283-284.

au mépris des capitulations faites par plusieurs Tzars, les prétentions insolentes des voïevodes, et enfin la nécessité de se soustraire promptement à la tyrannie et de saisir l'occasion favorable qui venait s'offrir à eux, en passant sous les drapeaux d'un héros qui leur garantissait l'indépendance, et que l'éloignement de ses états ne pouvait induire à les tromper (1).

A ce discours, bien surprenant pour ceux qui n'étaient point dans le secret de leur chef, la plupart des Kosaques restèrent stupéfaits, immobiles, comme incertains du parti qu'ils allaient prendre. Des murmures succédèrent au silence; des mécontens crièrent à la trahison, et retournèrent immédiatement leurs drapeaux, pour reprendre le chemin de leur patrie. Enfin il ne resta auprès de Mazeppa que deux régimens qu'il avait à sa solde, et quelques déserteurs, avec lesquels il alla joindre Charles XII (2). Il arrivait plus en fugitif qu'en allié : mais son

(1) *Ibid.* — Leclerc, tom. II, pag. 269. — Schérer, tom. II, pag. 182.

(2) Les écrivains ne sont pas d'accord sur le nombre des Kosaques que Mazeppa put amener au camp suédois. La plupart disent qu'il n'avait que quinze à dix-huit cents hommes. Schérer dit deux régimens. Norberg dit qu'il amena sept mille hommes; et il ne faut pas oublier que Norberg a été témoin oculaire.

alliance pouvait encore être utile par ses intelligences, par les secours qu'il attendait des Turcs et des Zaporogues engagés dans sa cause, et surtout par les places fortes et les magasins de vivres qu'il avait dans l'Ukraine.

Pierre, comprenant l'importance dont il était pour lui d'arrêter les progrès de cette défection subite, et de priver l'ennemi des ressources d'un pays si fertile, détacha sur-le-champ quelques troupes de son armée, qu'il mit sous le commandement de Mentschikow, avec ordre de ramasser ce qu'il pourrait trouver de troupes russes et de Kosaques fidèles, et de s'emparer sans délai de Batourin.

De l'endroit où ce général se trouvait alors sur le Borysthène, il y avait deux jours de marche, à travers des forêts que traverse la Desna. Mais Charles XII ayant négligé d'occuper le poste important de Starodoub, Mentschikow arriva presque sans opposition, avec une incroyable diligence, sous les murs de Batourin, qu'il résolut d'emporter immédiatement d'assaut, pour éviter les longueurs et l'incertitude du succès d'un siége régulier. Il en promit le pillage à ses soldats. La promptitude et l'audace de leur attaque étonnèrent la garnison. A peine eut-elle le temps de se mettre en défense, que les rem-

parts furent escaladés en vingt endroits, la place ouverte, les trésors de Mazeppa pillés, les magasins qu'il avait remplis pour ses alliés, enlevés ou réduits en cendres, et la ville livrée aux horreurs d'un sac général. Les principaux d'entre les Kosaques échappés à la fureur de l'assaut, furent jugés, sans formalités, coupables et complices de Mazeppa, et comme tels, pendus, empalés, écartelés, ou cloués sur des planches et abandonnés sur le Borysthène, à la merci des vagues. Enfin, toute la cité démolie jusque dans ses fondemens, n'offrant aux yeux épouvantés qu'un monceau de cendres et de ruines, resta plusieurs années comme un monument de la trahison et de la vengeance prompte qui l'avait suivie (1).

Non content de cet exemple sévère, le tzar voulut qu'un appareil imposant fît sentir à tous les Kosaques l'énormité du crime de l'hettman. En conséquence de ses ordres, l'archevêque de Kiow et les chefs du clergé de la petite Russie, excommunièrent solennellement Mazeppa dans leurs églises, et vouèrent sa tête à l'anathème. Son effigie promenée dans les rues de Gloukhoff, dépouillée du cordon de l'ordre de Saint-André,

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 208-209. — Norberg, liv. IX. — Pufendorff, tom. IV, pag. 299.

et traînée dans la boue, fut attachée, par les mains du bourreau, à un poteau sur un échafaud, où le colonel Tschetchew, l'adjudant général Kœnigseck, gentilhomme prussien, grand-maître de l'artillerie des Kosaques, et trente autres de leurs principaux officiers, furent roués vifs, et leurs corps exposés, pendant plusieurs jours, aux regards de la populace (1).

Au milieu de l'appareil de ces supplices, on publia une amnistie générale; on rappela des exilés que l'hettman avait fait proscrire; on revit des jugemens portés contre ses ennemis; on réhabilita la mémoire des malheureux Iskra et Goutschoubey, que l'aveuglement du tzar avait livrés à la vengeance de Mazeppa; on rendit à sa patrie ce colonel Paleï que la jalousie du pouvoir avait fait reléguer en Sibérie. Ensuite, les principaux chefs des Kosaques rassemblés à Gloukhoff entre les échafauds, les feux de joie, les douleurs et les réjouissances des partis, élurent pour hettman, d'une voix unanime et libre en apparence (2), Jean Eliewitsch Skoropadski, colonel de Starodoub, jadis aide-de-camp gé-

(1) *Ibid.*

(2) *Discourse concerning the war between Russia and Sweden*, two vol. in-8°. London, 1723, vol. II, pag. 301. — Schérer offre, sur cette élection, les plus étranges contradictions.

néral de Mazeppa, comme celui-ci l'avait été de l'infortuné Samoïlowitch.

Skoropadski reçut au nom du tzar, des mains de Mentschikow, le bâton de commandement, la queue de cheval, le sceau et tous les ornemens de sa dignité; vains simulacres d'une autorité qu'on venait d'avilir et qui n'existait plus.

Des écrivains disent que Pierre, satisfait de la conduite de Mentschikow, et pénétré de l'importance du service qu'il venait de lui rendre, voulut lui donner le titre d'hettman général et la propriété de la ville de Batourin et de ses dépendances, et que le favori éluda cette faveur sous prétexte qu'elle pourrait mécontenter une race séditieuse et rallumer la guerre civile : mais il accepta les biens qu'on avait joints à cette dignité; et le tzar, enchanté d'un désintéressement si noble, se promit de ne point donner de successeur à Skoropadski (1).

Les revers que Charles XII venait d'éprouver sont les premiers anneaux d'une chaîne non interrompue de malheurs qui ne purent lasser son héroïque opiniâtreté. La bataille de Lesnaya perdue par un de ses généraux, la prise de Batourin qu'il aurait pu prévenir par une résolu-

(1) Norberg, liv. x. — Lévêque, tom. IV, pag. 348-350. — Leclerc, tom. III, pag. 265-267.

tion plus prompte, lui enlevèrent des forces précieuses, et le laissèrent sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis dans un pays dévasté et couvert de petites places, exposé à mille dangers, dénué de toutes ressources, contre la disette et contre de nouveaux malheurs.

Il arrivait de temps en temps, à son camp, des Kosaques, qui le flattaient du secours prochain des Zaporogues, de l'alliance des Turcs et d'un soulèvement général dans l'Ukraine. On crut que le parti le plus sage était de se diriger de ce côté.

Pour s'y rendre, il fallait traverser, au fort de l'hiver, la Krivoï-Less, forêt vaste, remplie d'ennemis et sans route praticable pour les bagages d'une armée. Charles, aussi incapable de céder aux intempéries de la saison qu'à l'aspect des dangers, s'enfonça dans cette forêt : toujours à pied, au milieu de ses soldats, leur donnant l'exemple de la résignation et du courage, se nourrissant comme eux de pain noir, il bravait, en riant, les fatigues et l'horreur d'un froid auquel les animaux eux-mêmes ne purent résister (1).

(1) Pierre-le-Grand dit, dans les mémoires qui lui sont attribués, que les oiseaux gelaient en l'air.

Cet hiver mémorable de 1709, si terrible dans nos climats, fut d'une rigueur intolérable en Ukraine ; il fut tel qu'il força enfin l'implacable inimitié des Suédois et des Russes à rester dans l'inaction. Mais dès qu'ils purent se servir de leurs armes, ils recommencèrent à se battre, au milieu des neiges et des glaces. Les Suédois, incessamment attaqués par des partis qui escarmouchaient partout autour d'eux, et obligés d'aller jusqu'à plus de vingt lieues ravir aux paysans leur subsistance, furent heureux, dans cette extrémité, du secours de leurs Kosaques. Aussi le tzar voulant leur ôter cette ressource, oubliant ou feignant d'oublier ses ressentimens, fit offrir plusieurs fois à Mazeppa, de le recevoir en grâce, de lui rendre sa faveur et ses dignités. Mais l'hettman, peu touché de ces promesses dictées par l'intérêt, encore effrayé des cruautés commises envers les siens, et n'aspirant désormais qu'à se venger, resta constamment fidèle au parti que la fortune commençait à trahir (1).

Tandis que Charles, errant dans les plaines de l'Ukraine, brûlant partout les villages échap-

(1) J. Perry, *Present state of Russia*, in-8°. London, 1723, pag. 32-33. — Voltaire, *Vie de Charles XII*, pag. 176-177.

pés à la fureur des Russes, s'avançait au sud-est, vers ces steppes arides qui séparaient alors les Tartares des Kosaques du Don, jusqu'à cet endroit où l'erreur de quelques écrivains a placé les *autels d'Alexandre* (1), l'infatigable hettman, n'oubliant rien pour relever son parti, vint à bout de conclure avec les Zaporogues l'alliance qui existait, en effet, depuis longtemps.

Pour en resserrer les liens, le koschowoy, qui venait de se mettre en campagne avec quinze mille hommes, convint avec l'hettman d'une entrevue dont les détails sont curieux à connaître.

Le koschowoy des Zaporogues était alors un certain Constantin Horodenski (2), lequel avait été plusieurs fois destitué, et récemment sur le point d'être assassiné dans leurs assemblées tumultueuses, par les intrigues des Russes. Jusque-là son courage et sa capacité avaient toujours ramené les Kosaques à le supplier de reprendre sa place ; mais comme il craignait que le tzar ne parvînt enfin à le faire immoler à ses ressenti-

---

(1) *Voyez* tom. I de cet ouvrage, pag. 35.

(2) Norberg, pag. 285-288. — Schérer nomme ce koschowoy *Gordianko*.

mens, il s'était hâté d'ouvrir la campagne, et il répondit sans peine à l'invitation de Mazeppa.

Lors de l'entrevue qu'ils eurent à Dikanka, tous deux faisaient porter devant eux la queue de cheval et le bâton de commandement. Mais en entrant dans la salle où s'était déjà rendu l'hettman, Horodenski fit baisser devant lui les marques de sa dignité, comme pour lui rendre hommage et reconnaître la suprématie de son autorité, si souvent méconnue dans le cours des gnerres précédentes; ensuite, il le remercia au nom des Zaporogues de leur avoir procuré la protection du roi de Suède, et promit de lui jurer obéissance et fidélité, si, de son côté, il voulait s'engager à agir de concert et leur prêter son assistance pour la défense de la patrie.

Après des remercîmens et des protestations de dévouement à la cause commune, l'hettman assura qu'il ne s'était jeté entre les bras du roi de Suède, ni par légèreté, ni par intérêt particulier, mais dans la vue de soustraire sa nation au joug insupportable des Russes : « Quant à moi, disait-il, » vieux, sans femme et sans enfans, j'aurais pu » couler, dans quelque retraite ignorée, le peu » de temps qui me reste à vivre. Mais ayant » gouverné l'Ukraine pendant vingt ans, je n'ai » pu voir la tyrannie des Russes sans désirer

» d'en délivrer mon pays. Si les Zaporogues » ont conservé leur liberté, c'est à moi qu'ils » en sont redevables. Le projet du tzar était de » les licencier ou de les faire entrer dans sa » cavalerie, d'envoyer en Sibérie les officiers » qui lui résisteraient et de les asservir tous. » Mais, puisque Dieu les a délivrés de ce danger, » en amenant le roi de Suède, il leur est permis » d'assurer leur indépendance. » En conséquence, il déclara qu'il s'unissait aux Zaporogues pour la défense de cette cause sacrée; et leurs députés répondirent à cette protestation, par un serment solennel d'obéissance et de fidélité (1).

Pour célébrer dignement cette réunion, Mazeppa fit servir aux députés Zaporogues un magnifique repas, pour lequel il avait emprunté la vaisselle d'un seigneur chez lequel il logeait. Quand ils furent complètement rassasiés, ils se livrèrent à la joie la plus bruyante; ils jurèrent tous, en tirant leurs épées, qu'ils serviraient Charles XII, qu'ils lui fourniraient des hommes et des vivres; et, après ce nouveau serment prêté sur l'Évangile, ils emportèrent avec eux la vaisselle qu'on leur avait servie. Le maître-

(1) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, pag. 285-288.

d'hôtel voulut s'y opposer; les domestiques coururent, pour leur enlever cette vaisselle. Les Zaporogues regardant cela comme un outrage, en demandèrent vengeance à leur koschowoy, qui, menaçant de rompre l'alliance, exigea qu'on leur livrât le maître-d'hôtel, pour qu'il fût puni, suivant l'usage pratiqué parmi eux. Ils se jetèrent ce malheureux de main en main, comme on pousse un ballon, et après s'être donné, pendant une heure, ce cruel divertissement, ils lui percèrent le cœur, d'un coup de couteau (1). Qu'on me pardonne cette digression : rien de ce qui sert à peindre les mœurs d'une nation, n'est indigne de la gravité de l'histoire.

Lorsqu'il s'agit de présenter une députation de cinquante d'entre eux avec leur koschowoy, à l'audience de Charles XII, on leur fit promettre de ne point s'enivrer avant le dîner : ils eurent beaucoup de peine à tenir parole.

Admis à baiser la main du roi dans cette audience, Horodenski témoigna, au nom des siens, leur reconnaissance de ce que sa majesté voulait bien les protéger, comme leurs frères de l'Ukraine. Charles XII leur répondit en latin, langue

(1) *Hist. de la Russie sous Pierre-le-Grand*, pag. 187. — Norberg, *ubi suprà*.

qu'ils n'entendaient pas. Ensuite on les régala pendant dix jours à leur manière; on leur donna dix mille florins, auxquels Mazeppa en joignit cinquante mille. Horodenski et ses principaux officiers reçurent en outre des présens considérables, en vertu de lettres-patentes expresses, afin que leurs soldats ne prétendissent pas les partager en commun, suivant leur usage; après quoi le traité d'alliance entre les Kosaques et les Zaporogues fut rédigé et signé. Mazeppa, retenu dans son lit par une indisposition, jura de l'observer fidèlement, sur la croix, l'Evangile et des reliques qu'on avait apportés dans sa chambre. Horodenski et les siens firent le même serment sur le maître-autel d'une église, au milieu d'une foule de spectateurs, attirés par cette cérémonie (1).

Par une déclaration annexée à ce traité, sa majesté suédoise promettait à l'hettman, au koschowoy, à tous les Kosaques, de les prendre sous sa protection, de concerter avec eux les opérations militaires, de façon qu'ils fussent traités en tout comme les Suédois, de ne faire avec le tzar ni paix, ni trève, qu'ils n'y fussent compris, et qu'on ne leur garantît l'indépendance

(1) *Ibid.*

absolue de la domination moskovite, et la jouissance des priviléges dont ils étaient en possession, depuis un temps immémorial. Cette déclaration, traduite dans leur langue, fut lue à la tête des régimens, et accueillie par les témoignages bruyans de leur satisfaction.

Tels étaient les nouveaux alliés de Charles XII. Ils procurèrent d'abord, par leurs excursions heureuses, des vivres à son armée. Ils avaient acquis quelque réputation de bravoure : mais personne ne pouvait vivre avec eux; ils étaient insupportables par leur humeur farouche, leur grossièreté brutale et leur amour effréné du brigandage (1). Enfin, s'ils rendirent quelques services, ils les firent chèrement acheter, parce que, suivant l'expression de l'historien de Pierre-le-Grand, « ils trouvaient ridicule de combattre » pour autre chose que pour piller (2). »

Pendant que le camp de Charles était encore dans la joie de cette bizarre alliance, le feld-maréchal Scheremetow faisait embarquer à Kiow deux ou trois mille hommes, qui descendirent le Borysthène jusqu'à l'embouchure de la Worskla, près de Perewoloschna, petite place fortifiée,

(1) Norberg, *Hist. de Charles XII*, tom. II, pag. 287.

(2) Voltaire, *Hist. de la Russie sous Pierre-le-Grand*, p. 187.

célèbre pour avoir été l'ancienne setsche, maintenant florissante par le commerce qu'y faisaient les Tartares et les Polonais, et dont les revenus de douane étaient assignés pour l'entretien militaire des Kosaques.

Six cents d'entre eux s'étaient renfermés dans le château; non contens de vouloir s'y défendre, ils crurent pouvoir attaquer les Russes et sortirent au-devant d'eux. Leur témérité les perdit: battus et dispersés, ils abandonnèrent la forteresse, et se répandirent dans ces îles fameuses où leurs aïeux avaient jadis trouvé un asile; mais cette fois elles leur servirent de tombeaux. Ceux qui ne succombèrent pas dans le combat, furent pendus ou livrés à de plus cruels supplices (1).

Il ne restait à Charles XII, pour accomplir ses projets et sauver sa gloire, que dix-huit mille Suédois et douze à quinze mille Kosaques répandus dans une plaine dévastée; et cependant il ne perdait pas encore l'espérance de détrôner son rival. Mazeppa lui persuada de faire le siége de Poltawa. Cette place, située vers l'extrémité orientale de l'Ukraine, sur la rive droite de la Worskla, à vingt lieues de son embouchure

(1) Schérer, tom. I, pag. 216. — Norberg, tom. II, pag. 298.

dans le Borysthène, autrefois le centre du commerce des Zaporogues, était devenue le magasin et l'arsenal des Russes, dans cette contrée. Sa prise ouvrait le chemin de Moskow et mettait Charles XII à portée d'attendre les secours qu'il espérait encore recevoir de Suède et de Pologne. Les Suédois étaient sans artillerie de siége; mais l'hettman avait des intelligences dans la place : il assurait qu'elle ne pouvait tenir long-temps; et toute l'armée regardait cette conquête, comme la fin de ses misères.

La même raison qui faisait presser cette place avec tant d'ardeur par Charles XII, portait le tzar à la secourir. Un général-major français au service russe, s'y jeta avec un corps de troupes (1), à la faveur d'une attaque faite par Mentschikow; et Charles vit, à l'habileté de cette manœuvre, qu'il avait appris l'art de la guerre à ses ennemis.

Les Zaporogues se distinguèrent à ce siége par l'adresse singulière avec laquelle ils tuaient, à coups de carabine, les Moskovites qui se montraient sur les remparts. D'ailleurs ils n'y soutinrent pas la renommée qu'ils avaient acquise par leur audace. Leurs efforts se bornèrent à brûler

(1) Leclerc, *Hist. de Russie*, tom. III, pag. 273.

un camp abandonné : mais ils résistèrent aux efforts que fit Mentschikow, pour les détacher de leur nouvelle alliance (1).

Ainsi le succès du siége était incertain, lorsque le Tzar arriva lui-même sur les pas de son favori, et rendit le nom de cette place à jamais célèbre par la victoire qui sauva l'empire russe d'une révolution (2), changea le sort de plusieurs états, détruisit l'ouvrage de Gustave-Adolphe, et fit descendre la Suède du rang qu'elle tenait en Europe. 27 juin 1709.

Assez d'écrivains ont raconté les détails de cette grande bataille (3). Il nous suffit de faire observer qu'on y vit les Kosaques russes combattre avec acharnement contre ceux qui s'étaient engagés dans le parti du roi de Suède. Ce colonel Paleï, ennemi personnel de Mazeppa, y fit des prodiges de valeur, et contribua par ses conseils, autant que par son exemple, à la victoire des Russes. D'ailleurs, ne répétons point les reproches déjà faits à la conduite d'un héros malheu-

(1) Norberg, tom. II, pag. 299-300.

(2) John Perry, *Present state of Russia*, pag. 32-33.

(3) *Ibid.* pag. 330-335. — Voltaire, *Hist. de Charles XII*, pag. 181-187; — *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 188. — Leclerc, tom. III, pag. 274-281. — Lévêque, tom. IV, pag. 358-364. — Norberg, liv. x, pag. 307-314.

reux (1), dont le courage fut toujours supérieur aux chances de la fortune : il nous reste à suivre les traces sanglantes des Kosaques, emportés dans sa fuite.

Trois à quatre mille d'entre eux, échappés au glaive des Russes, dont l'insatiable fureur s'étendit après la bataille jusque sur des cadavres mutilés, suivaient avec Mazeppa la destinée d'un monarque qui naguère donnait la couronne de Pologne et semblait prêt à disposer de celle de toutes les Russies. Maintenant porté sur un brancard, accablé par la douleur et surtout par son mauvais destin, rongé par une fièvre brûlante et n'offrant plus que l'ombre de lui-même, il fuyait devant ces mêmes Russes qu'il avait tant de fois vaincus, n'attendant désormais son salut que de ces Kosaques qu'il avait méprisés, et qui lui servaient, dans son malheur, de guides et d'escorte. Son dessein était de gagner les déserts de la Bessarabie par le pays des Zaporogues, et d'y rallier les débris de l'armée que Lewenhaupt livra quelques jours après aux vainqueurs de Poltawa (2).

En arrivant au Borysthène, on jeta dans une

---

(1) *Ibid.* — Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 218.

(2) *Ibid.*

barque Charles XII et Mazeppa : le reste des troupes et des munitions fut promptement embarqué. Mais tout à coup, comme si la nature eût été d'accord avec la fortune et le génie de Pierre-le-Grand, un vent violent s'élève du côté du désert, l'horison se couvre de nuages, la tempête se déclare; le fleuve, arrêté dans sa course, soulève des vagues agitées comme les flots d'une mer orageuse : plusieurs barques se brisent, contre les rochers à fleur d'eau dont son lit est hérissé; celle de Charles et de Mazeppa menace d'enfoncer, et l'hettman se voit forcé de jeter la plus grande partie de son trésor, pour sauver la vie du monarque et la sienne (1). En même temps, la cavalerie kosaque et suédoise se hasarde à traverser le fleuve à la nage : cette troupe, serrée, résista quelque temps à la violence des vagues; mais quand elle se laissa rompre, tous ceux qui se séparèrent furent abîmés dans le fleuve ou se brisèrent sur les rochers; et de tous les fantassins qui risquèrent le passage à la nage, aucun ne put arriver à l'autre bord (2).

Il ne manquait plus à la mauvaise fortune de

---

(1) *Voyages de la Motraye*, tom. I, pag. 413-414, la Haye, 1727.

(2) Voltaire, *ubi suprà*.

Charles XII, que la destruction du corps de Lewenhaupt, qui formait son arrière-garde et protégeait sa retraite. On sait comment arriva cette honteuse catastrophe. Mentschikow, chargé d'achever la victoire de Poltawa, harcelait sans cesse les Suédois, et les suivait, comme à la trace de leur sang. Il les atteignit aux bords du fleuve; c'est là que quatorze mille de ces fiers vétérans, dont la valeur avait ébranlé l'empire du tzar, mirent bas les armes, et rendirent leurs drapeaux à neuf ou dix mille Russes, étonnés eux-mêmes de leur victoire (1): tant un malheur imprévu peut abattre les ames les plus courageuses!

Pour surcroît de honte et de douleur, le fier Mentschikow ne voulut point comprendre, dans la capitulation, les Zaporogues trouvés avec les Suédois; ou plutôt il exigea qu'ils fussent livrés au tzar (2), c'est-à-dire au supplice. Ces malheureux n'eurent pas même la consolation de mourir en soldats; ils périrent au milieu des tourmens les plus cruels, sur des échafauds, dressés aux bords du fleuve, à la vue de leur patrie. Bientôt le tzar ordonna de chercher leurs

---

(1) Norberg, *Vie de Charles XII*, tom. II, pag. 319-321.
(2) Art. 4 de la capitulaotin. — *Ibid.*

compagnons dans ce qu'il appelait *leurs derniers repaires*. Les îles du Borysthène furent incontinent fouillées : tous ceux qui s'y trouvaient furent roués vifs, massacrés sans distinction d'âge ou de sexe : les plus robustes furent emmenés par milliers dans les ports que Pierre faisait alors construire sur la Baltique, où la plupart succombèrent à l'excès du travail, de la misère et des mauvais traitemens (1) ; et ces antiques asiles d'une nation qui se perdait dans l'obscurité du moyen âge, n'ont offert long-temps que l'aspect d'une solitude sauvage et la mémoire d'une vengeance affreuse.

Ceux qui venaient d'échapper à ce nouveau désastre, en passant le Borysthène avec Charles XII et les Suédois, marchaient les uns à pied, les autres à cheval, dans le désert où les Tartares avaient autrefois élevé leurs tentes ; vaste solitude, sans eau, sans arbres, sans grains, sans aucune trace de végétation, sans animaux, sans rien de ce qui annonce un pays habité par des hommes : le sable aride y rendait la chaleur du soleil plus brûlante et le froid des nuits plus pi-

(1) Büsching, *Géograph.* tom. II, pag. 236. — J. Perry, *Present state of Russia*, pag. 70 et suiv. — *Memoirs of* P. H. Brune. — De Guignes, tom. III, pag. 535.

quant. Dans cette situation, on craignit plus d'une fois que les Kosaques, mécontens de leur sort et de la discipline sévère qu'il fallait observer, n'égarassent cette petite armée dont ils étaient les seuls guides (1), ou n'enlevassent leur hettman et Charles XII, pour les livrer au tzar et acheter leur grâce à ce prix. Enfin, grâce aux précautions de Mazeppa (2), on se trouva sur le Boug, après cinq jours d'une marche triste, pénible et dangereuse; mais Charles XII ne se crut en sûreté que quand il fut arrivé à Oczhakow, sur les frontières de l'Empire turc, où un pacha délibéra s'il devait recevoir le monarque fugitif.

Deux à trois mille hommes restaient de cette fameuse race des Zaporogues, et venaient demander un asile à ces mêmes Turcs auxquels ils s'étaient jadis montrés si redoutables. Le khan des Tartares leur fit remettre, quand ils arrivèrent sur son territoire, et pour marquer qu'ils passaient sous la protection ottomane, deux bâtons de commandement, dont l'un était destiné à l'hettman Mazeppa, l'autre au koschowoy-ataman Horodenski. En même temps, il leur as-

(1) John Perry, *Present state of Russia*, pag. 70-71.
(2) Norberg, *Vie de Charles XII*, tom. II, liv. XI, p. 325.

signa, pour résidence, des terres situées sur la petite rivière de Kamenka, non loin de l'endroit où la setsche avait été, au temps de sa prospérité : mais ils ne purent s'y maintenir contre les attaques des Russes qui les forcèrent à se retirer du côté de la Krimée (1).

Sujets du khan, ou plutôt de la Porte-Ottomane dont la domination est toujours douce, ils continuèrent à se gouverner suivant leurs lois, leurs usages, encore sans femmes et sans familles, vivant de rapines faites sur les Russes et sur le peuple qui leur donnait un asile, et ne recevant que les ordres de Mazeppa, resté avec quelques-uns des siens auprès du roi de Suède, à Bender.

Là, ce malheureux hettman, dont les projets avaient peut-être causé la ruine du héros qui lui-même n'avait pas su profiter de toutes les ressources de cette alliance étrange, traînait une vieillesse douloureuse et agitée par l'inquiétude qu'il eût toujours d'être livré à ses ennemis.

En effet, dans toutes les négociations avouées ou indirectes que le tzar ouvrait avec la Turquie et la Suède, il procédait par demander qu'on

---

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, t. I, p. 230-232.

lui livrât l'hettman (1), pour réaliser sur sa personne la scène dont il avait fait donner l'image à Gloukhoff (2). Mais une pareille lâcheté n'avait jamais été dans la politique des Ottomans ; et Charles XII, barbare une seule fois envers Patkul (3), avait le cœur trop généreux et trop haut pour accorder aux instances de Pierre-le-Grand ce qu'il avait lui-même exigé de la faiblesse d'Auguste. Aussi fier dans sa mauvaise fortune qu'il l'avait été dans ses succès, il ne la reprocha point à ceux qui la partageaient. Assez grand pour ne juger les hommes que suivant leur mérite, il s'était attaché à Mazeppa, qui conservait, dans une vieillesse vigoureuse, des yeux pleins de feu, un esprit sain et cultivé, une conversation brillante qu'il soutenait ordinairement en latin avec lui. Cependant, soit que l'hettman eût conservé des craintes injurieuses à la loyauté du monarque, soit qu'il fût las d'une vie qu'il lui fallait achever dans l'obscurité et qu'il ne pouvait plus rendre utile à son parti, il s'empoisonna lui-même, ou bien il mourut consumé par le chagrin, plus que par son grand

(1) Schérer, tom. I, pag. 232.

(2) *Voyez* ci-dessus, pag. 96-97.

(3) *Voyez* l'aventure de Patkul dans l'*Hist. de Charles XII*, par Voltaire, pag. 202. — Norberg, tom. II, pag. 187.

âge (1). Pleuré par tous les siens, honoré d'une pompe funèbre magnifique (2), il ne laissa après lui que l'ombre d'une nation qu'il avait trouvée nombreuse et puissante.

---

(1) Norberg lui donne quatre-vingts ans. Cependant, à l'époque de sa défection, en 1708, les autres historiens se contentent de dire qu'il avait plus de soixante-dix ans.

(2) *Ibid.*, tom. II, pag. 340.

LIVRE V.

CHAPITRE Ier.

Conquête du Kamtschatka.

TANDIS que les Kosaques de l'Ukraine soutenaient une lutte sanglante pour changer de joug, quelques-uns de leurs frères allaient, au-delà du monde connu des Européens, reculer les bornes de l'Empire russe.

Depuis la fin du XVIe. siècle, que le célèbre Yermak s'était emparé de la Sibérie, des Kosaques ou des Russes auxquels on avait donné ce nom pour faire honneur aux premiers conquérans, étendaient insensiblement leurs courses chez les peuples mongols et tartares répandus sur le grand plateau de l'Asie, des monts Altais jusqu'à la mer Glaciale. Tout en s'avançant dans le désert hyperboréen, ils y bâtissaient de loin en loin quelques cabanes défendues par une espèce de rempart, auquel ils donnaient le nom

d'*ostrog* ou forteresse, comme pour prendre possession du pays (1).

En 1636, des bâtimens russes avaient déjà descendu la Lena, et côtoyé la mer Glaciale. Vers le même temps, deux Kosaques, dont l'histoire doit conserver les noms, Dmitrew Kopilow et Deschnew, conduits par le hasard ou jetés par la tempête sur le rivage de l'Océan oriental, découvrirent la terre de Kamtschatka (2). Cette contrée, hérissée de roches volcaniques d'où la flamme s'échappe en torrens au milieu de frimas éternels, qui n'avait pour habitans qu'un peuple ichtyophage, rare, difforme et misérable, offrait en abondance des fourrures précieuses, déjà recherchées dans tout l'univers. Sa conquête tenta l'avidité des Kosaques, qui suivirent bientôt les pas de Kopilow. Les Kamtschadales regardèrent les premiers qui se présentèrent avec des fusils, comme des dieux armés du tonnerre; ils les crurent invulnérables, et leur apportèrent des tributs en les adorant : mais la discorde s'étant mise entre ces aventuriers, ils en vinrent aux mains; un d'eux fut tué : cet accident apprit aux

(1) C'est ainsi que furent bâties Tomsk en 1604, Jeniseik en 1618, Irkoutsk, Jakoutsk et Nertschink, depuis 1648 jusqu'en 1658.

(2) Stralhemberg, tom. I, pag. 12.

timides Kamtschadales que leurs conquérans n'étaient pas immortels ; ils les attaquèrent inopinément et les massacrèrent (1).

Soit que le bruit de cet événement ne fût point parvenu en Sibérie, soit plutôt que ce revers ne pût effrayer des hommes habitués à braver la fatigue et les périls, Wolodimir Atlasow, fils d'un Kosaque d'Yakoutsk, *Peti-Desetnik*, c'est-à-dire, chef d'une compagnie de cinquante Kosaques, entreprit, un demi-siècle plus tard, une
1699. pareille expédition (2). Suivi de treize compa-
1701. gnons, il passa la Lena, l'Indigir, et traversant, par le nord-est, des plaines marécageuses, des terres imprégnées de sel, ou des montagnes sablonneuses, vastes solitudes où erraient quelques hordes de Tschoutschi, de Jakouguirs et de Koriaks, il parvint, après six semaines d'un voyage pénible, avec ses hommes, ses chevaux, ses chariots, à la pointe septentrionale du golfe d'Anadirsk, jusqu'à la forteresse élevée par ceux qui l'avaient précédé dans ces contrées (3).

(1) Leclerc, *Hist. de Russie*, tom. II, pag. 423. — *Hist. de la découverte du Kamtschatka et des îles Kouriliennes*, 2 vol. in-12, Paris, 17....

(2) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 238-240. — *Voyage de l'abbé Chappe d'Auteroche en Sibérie*; 3 vol. in-4°. Paris, 1768, tom. III, pag. 505-517.

(3) *Voyage de Chappe d'Auteroche*, tom. III, pag. 516. —

Ayant alors reçu un renfort de soixante Kosaques et Jakouguirs, que l'ordre de leur commandant ou le désir des conquêtes poussait à sa suite, Atlasow tourna ses pas au sud, où il trouva un climat plus doux, mais non moins sauvage. Sa troupe y vécut de la chair des rennes qu'elle enlevait au habitans, ou de ces belles zibelines à queues rayées de noir et de rouge, et surtout de ces poissons inconnus ailleurs, qui remontent de la mer Orientale dans les rivières de cette presqu'île.

Atlasow n'était pas, comme ses compagnons, tout-à-fait dépourvu d'éducation. Le rapport qu'il fit à son retour devant le Prikase (l'un des tribunaux de Moskow, chargé des affaires relatives à ces pays lointains) : contenait, entre mille erreurs grossières, des faits intéressans. Il rapportait avec lui des manuscrits en langue japonaise, débris d'un naufrage que des Japonais avaient fait peu auparavant, à l'embouchure du Tiguil (1). Mais ses conquêtes furent plus utiles à la Russie que ses informations scientifiques. Plusieurs peuplades vinrent d'elles-mêmes s'offrir à son joug. Un moment, sa fortune fut arrêtée sur la Pal-

---

Mémoires de Stralhemberg, tom. II, pag. 238-244. — Büsching *Géogr.* tom. II, pag. 387-389.

(1) *Ibid.*

lana, par la révolte des Jakouguirs, qui s'élevèrent tout à coup contre les Kosaques, leurs compagnons d'armes, en tuèrent trois et en blessèrent quinze. Mais Atlasow était d'une force et d'une adresse incomparables : le danger ne l'étonna point, il tomba sur les séditieux; quelques braves le suivirent, et le sang de leurs camarades fut vengé, par la mort de tous les Jakouguirs (1). La terreur qu'inspira cet exploit, fut favorable à toutes leurs entreprises. Des peuplades misérables, enterrées dans leurs huttes huit mois de l'année, uniquement occupées de la pêche ou de la chasse d'animaux timides, n'ayant pour armes que des espèces de piques ou des flèches garnies d'un os acéré, ne pouvaient lutter contre des aventuriers audacieux, armés de la foudre, endurcis dans les fatigues, exercés dans les combats. Aussi Atlasow parcourut la presqu'île en conquérant, imposa des tributs aux habitans, fit construire un ostrog sur la rivière de Kamtschatka, et prit possession solennelle de tout le pays, en y plantant une croix, avec cette inscription :

« L'an 7201 (1701), Wolodimir Atlasow et

(1) Stralhemberg, tom. II, pag. 247-250. — Chappe d'Auteroche, *ubi suprà*.

» ses compagnons ont élevé cette croix, comme » un trophée de leur conquête. »

Alors l'heureux Kosaque, croyant avoir assez fait pour sa fortune, revint chargé d'un riche tribut de pelleteries, dont il alla lui-même faire hommage au tzar. Il obtint en reconnaissance de ses services le gouvernement d'Iakoutsk, et reçut l'ordre de tenter une seconde expédition au Kamtschatka. On lui avait assigné, pour cette entreprise, des troupes et des munitions; mais en allant prendre possession de son gouvernement et se mettre à la tête de son armée, entraîné par son penchant à la rapine, il s'avisa de vouloir s'emparer, non loin de Tobolsk, sur la rivière de Tongousi, d'une barque chargée de marchandises destinées pour la Chine. Les négocians réclamèrent: on jeta le gouverneur conquérant en prison; et trois officiers russes furent chargés d'aller en sa place achever la conquête du Kamtschatka.

Cependant, quelques années après, on l'y vit reparaître encore tel qu'il était, toujours cruel, avide, oppresseur. Il se rendit si odieux à ses compagnons d'armes, qu'en 1711 ils se soulevèrent et l'égorgèrent. Il eut des successeurs qui se conduisirent de la même manière et périrent par le même moyen. Le Kamtschatka n'offrit alors que

le spectacle de la tyrannie des chefs, des révoltes des Kosaques, des efforts impuissans des Kamtschadales pour recouvrer leur liberté. On ne vit pendant vingt ans que des perfidies punies par des cruautés, et des meurtres vengés par des massacres (1).

Enfin, des garnisons russes mieux disciplinées, des commandans éclairés, des navigateurs habiles tels que Behring (2), firent cesser cet état d'oppression et d'anarchie : mais leurs exploits appartiennent à l'histoire de Russie; et peut-être même la conquête d'Atlasow ne méritait-elle que d'être inscrite sur les tablettes d'un voyageur. Je reviens donc à mon sujet.

(1) *Hist. de la découverte du Kamtschatka et des îles Kouriliennes.* — Stralhemberg, *ubi suprà.* — Chappe d'Auteroche, tom. III, pag. 526, 529, 534, 552. — Leclerc, tom. III, p. 425. — Lévêque, tom. VI, pag. 379-384.

(2) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 256-310. — Leclerc, *ubi suprà.* — *Voyez* la *Description du Kamtschatka et des îles Kouriles*, d'après des manuscrits japonais, comparés à la relation de M. de Krusenstern. — *Précis de la Géographie universelle*, par M. Malte-Brun, tom. III, liv. LIX et LXII.

CHAPITRE II.

Les Zaporogues sous la protection de la Turquie.

Aussitôt après la mort de Mazeppa, les Kosaques, la plupart Zaporogues, attachés à sa fortune, s'assemblèrent pour lui donner un successeur, et nommèrent, avec la permission de la Porte-Ottomane, Philippe Orlik, secrétaire général de la setsche. Charles XII le leur avait désigné (1); mais, comme le nouvel hettman avait moins besoin des bonnes grâces d'un roi réfugié sur une terre étrangère, que de la faveur de ses hôtes, il ne négligea rien pour mériter celle du khan de Krimée. Il prit le turban; il épousa une femme tartare, dont il eut des enfans. Les Zaporogues se trouvaient grievèment offensés dans leur culte et dans leurs usages; mais ils dissimulèrent leur mécontentement : ils étaient, comme leur chef, à la discrétion des Tartares; ils n'osaient plus espérer de la Russie le pardon qu'ils avaient trop tardé à demander; et Pierre-le-Grand semblait avoir juré leur extermination :

(1) Schérer, tom. I, pag. 232; tom. II, pag. 232.

partout où ses généraux les trouvaient, ils avaient ordre de les passer au fil de l'épée, quand on n'avait pas le temps de leur faire subir des supplices plus cruels.

Le projet du tzar était de se rendre maître absolu de l'Ukraine, du pays des Zaporogues des deux côtés du Borysthène, et de celui des Tartares jusqu'à la mer Noire, pour se frayer le chemin à des conquêtes plus importantes. Les anciens habitans de ces provinces devaient être entièrement exterminés ou transportés en d'autres provinces éloignées, afin de s'assurer la possession de leur pays (1). Comme la révolte des Kosaques avait favorisé ses vues, on les poursuivait sans ménagement, on ne voulait pas qu'ils fussent compris dans les capitulations que les Suédois et les Turcs étaient obligés de faire. Nous avons vu que ceux qui se trouvaient au passage du Borysthène avec Lewenhaupt, furent ainsi
24 sept. 1709. livrés et massacrés. Quelques mois après, le général Gyllemkrok, surpris à Tzarnowitch et obligé de se rendre, ne put obtenir qu'ils fussent traités comme les Suédois (2). L'inflexible tzar avait soif du sang de toute leur race.

---

(1) *Hist. de Charles XII*, tom. II, liv. XII, p. 410-412. — Lettre de Charles XII, rapportée par Norberg.

(2) *Ibid.* — *Hist. de Charles XII*, tom. II, liv. XI, p. 345-346.

Cette rigueur empêcha un retour que l'on pouvait attendre de leur génie inconstant : aussi Orlik se servit-il habilement de ce moyen pour soulever et attirer à lui une grande partie de ceux qui étaient sur la rive droite du Borysthène ; ils lui livrèrent quelques places, d'où il ne cessa de faire, avec le secours des Tartares, des excursions dans l'Ukraine.

Si nous voulions donner une idée exacte de la guerre qui s'alluma bientôt entre la Porte-Ottomane et la Russie, il faudrait entrer dans des détails étrangers à notre objet, et nous ne pourrions qu'effleurer ce qu'on trouve développé dans des ouvrages connus de tout le monde (1). On sait que de sa retraite à Bender, Charles XII faisait agir tous les moyens pour déterminer le grand-seigneur à se déclarer contre la Russie, qu'il fit déposer deux visirs, qu'il occupa toutes les cours de l'Europe, et que traité, tantôt comme un prince fugitif, à charge à ceux qui lui donnaient un asile, tantôt comme un

---

(1) *Voyez* Voltaire, *Hist. de Charles XII*, pag. 218-230, et de *Pierre-le-Grand*, 2e. partie, chap. 1er., édit. de Kehl. — Norberg, liv. XIII. — Leclerc, tom. III, pag. 299 et suiv., et Lévêque, tom. IV, pag. 377 et suiv. — *Voyage de la Motraye*. — J. Perry, *Present state of Russia*, pag. 76-78. — *Mémoires de Bruce*, etc., etc.

héros qu'on voulait mettre à la tête de deux cent mille hommes, il ne désespéra jamais de sa fortune. D'ailleurs, la Porte, toujours irrésolue, agitée par la corruption du visir ou par des intrigues étrangères, voyait son territoire violé, ses sujets de Moldavie et de Valachie ouvertement excités à la trahison, sans pouvoir se résoudre à venger des affronts, ni prévenir des desseins si dangereux à son existence. Des manifestes sanglans, injurieux au caractère des souverains, sortaient tour à tour des presses de Constantinople et de Moskow. D'un coté, on feignait de regarder les Kosaques, comme une puissance indépendante, sous la protection de la Pologne; de l'autre, comme des rebelles. Le grand-seigneur et le khan des Tartares annonçaient le dessein de les rétablir dans leurs droits, leurs priviléges et leur territoire : le tzar se plaignait amèrement qu'on entreprît de protéger ses sujets révoltés (1). Enfin, comme on ne pouvait décider une pareille cause qu'avec le tranchant du glaive, le ministre russe fut envoyé aux Sept-Tours; et trois corps de Tartares et de Kosa-

(1) Manifeste de la cour Ottomane, du 21 novembre 1710. — Manifeste du tzar, janvier 1711. — Le précis de ces deux pièces est dans l'*Hist. universelle*, tom. LXII. — Le manifeste du khan de Krimée est dans Norberg, tom. III, pag. 240.

ques entrèrent à la fois en Pologne, en Ukraine, et dans les provinces arrosées par le Don.

On concertait à Bender, sous les yeux du roi captif, les opérations de cette guerre. Le premier corps, destiné à entrer en Pologne, et commandé par le second fils du khan, était composé de trente mille Tartares et de neuf mille Kosaques commandés par l'hettman Orlik et par un palatin de Kiow, attaché au parti de Stanislas. Un manifeste, publié par le fils du khan, annonçait qu'il venait soutenir, sur le trône, un roi élu par les suffrages d'un peuple libre, délivrer la république de l'oppression moskovite, venger les Zaporogues et les habitans de la petite Russie, des cruautés dont ils avaient été victimes. Ces griefs pouvaient être fondés; mais il n'en était pas moins étrange de voir une république, jadis si florissante, réduite à être protégée par des Tartares et des Kosaques. Février 1711.

Malheureusement, il régnait entre les trois chefs de cette armée, surtout entre Orlik et Potocki, une jalousie qui devait bientôt dégénérer en mésintelligence. Leurs troupes envahirent, sans résistance, l'Ukraine polonaise, mirent garnison dans les villes de Braklaw et de Nencorowa, et se contentèrent d'abord de piller les Russes et leurs partisans, évitant avec soin de rien entre-

prendre contre les Polonais ; mais cette modération qui leur avait été recommandée n'était pas dans leur caractère : au premier échec que Krasowski, colonel dans le parti d'Auguste, leur fit essuyer, les Tartares reprirent leurs habitudes ; et, sans respecter désormais ni recommandation, ni défense, ni manifeste, ils attaquèrent et pillèrent indifféremment amis et ennemis. Plusieurs districts de l'Ukraine polonaise s'étaient déjà soumis ; tous auraient infailliblement suivi cet exemple, si ces furieux n'avaient commis tant de cruautés et réduit en esclavage, ceux des habitans qui eurent le malheur de tomber entre les mains (1).

Orlik, avec ses Kosaques qu'il avait augmentés jusqu'au nombre de douze mille, eut l'audace d'attaquer la ville de Biala-Czerkiew, et le bonheur de l'emporter, au troisième assaut, malgré la résistance d'une nombreuse garnison moskovite. Mais il était impossible d'y tenir sans se rendre maître du château ; et comme il n'avait ni grosse artillerie, ni le temps d'en faire le blocus, il se contenta de piller la ville et l'abandonna.

Jusqu'ici l'hiver avait favorisé les opérations

(1) Norberg, tom. II, pag 474, 475, 476.

des Tartares et des Kosaques; l'armée russe n'avait pas eu le temps de se rassembler : mais le prince Galitzin les atteignit près de Kiow, leur tua cinq mille hommes, leur enleva dix mille prisonniers, et les dégoûta d'une lutte inégale (1).

D'ailleurs, leur campagne, qui ne devait durer que trois mois, était terminée. Le dégel allait rendre les chemins et les plaines marécageuses impraticables. Ils avaient hâte de mettre en sûreté le butin immense qu'ils avaient fait, d'emmener les esclaves qu'ils se préparaient à vendre en Turquie, comme de vils bestiaux. En conséquence, ni les remontrances du roi de Suède, ni les ordres de leur chef ne purent les retenir sous leurs drapeaux : ils se dispersèrent comme un orage; ils rentrèrent après avoir commis des excès incroyables, même sur les terres de la domination turque, et se préparèrent à faire la campagne d'été, sur laquelle ils fondaient de grandes espérances (2).

En même temps qu'on avait entrepris cette expédition, dont le plan, bien concerté, aurait dû réussir s'il y eût eu d'autres soldats pour l'exé-

(1) Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 209. — J. Perry, pag. 73.

(2) Norberg, *ubi suprà*, pag. 477.

cuter, le second corps de l'armée tartare s'était mis en mouvement pour attaquer les provinces méridionales de la Russie. Ce corps, commandé par un neveu du khan, Islam-Ghiraï, n'était composé que de Circassiens et de quelques milliers de ces Kosaques Donski échappés au fer des Russes, après la rébellion de 1708 (1). On ne peut imaginer à quels excès le désir de la vengeance porta ces guerriers impitoyables, longtemps accoutumés aux horreurs des discordes civiles. Un de leurs partis fut assez hardi pour se présenter aux portes d'Azow, qu'il comptait enlever par un coup de main. On le laissa s'approcher : il fut enveloppé et massacré tout entier, au pied des murs, comme dans une embuscade. D'ailleurs, la place avait été fortifiée de manière à ne plus craindre un assaut. Ainsi, sans s'arrêter à vouloir venger leurs compagnons, les Kosaques remontèrent le Don, brûlèrent une grande quantité de villages, tuèrent cinq à six mille paysans russes ; et chargés d'un butin immense, comme ceux de la première expédition, ils revinrent en désordre, malgré leur chef, de peur que la fonte des neiges et le dégel des rivières ne retardassent leur retour.

---

(1) *Ibid.* ubi suprà. — Stralhemberg fait monter leur nombre à dix mille.

Entre ces deux corps, le khan lui-même, à la tête d'une armée plus nombreuse, devait envahir l'Ukraine russe; il se proposait de percer jusqu'à Woronetz, où Pierre avait établi ses chantiers, et d'y détruire les travaux de sa marine naissante. Le succès de cette entreprise eût porté un coup sensible au cœur du tzar; mais un transfuge alla l'en avertir : Woronetz fut mise à l'abri d'une surprise, et le khan, trompé dans cette espérance, fut réduit à tourner ses vues du côté du Borysthène. Il prit successivement Vilna, Staro-Wodla, Meretwi, Hanarowka, où il y avait quelque butin à recueillir et beaucoup d'esclaves à faire. En retournant sur leurs pas, les Tartares et leurs alliés s'arrêtèrent devant la forteresse de Samara, qu'ils avaient laissée derrière eux. Cette place était défendue par une bonne garnison : cependant, sous le feu d'une artillerie qui vomissait une grêle de grenades ou de boulets rouges, ils attaquèrent les faubourgs et les réduisirent en cendres. Ils brûlèrent de la même manière une flotte de cent cinquante bâtimens, sur laquelle le tzar s'était proposé d'embarquer de l'infanterie et du canon, pour descendre le Borysthène et faire une invasion en Turquie. Ce fut l'exploit le plus utile de cette expédition, qui se termina comme les deux

autres (1). La saison du dégel et des inondations était arrivée. La retraite fut pénible; et les rivières déjà gonflées, surchargées de glaçons, offraient mille obstacles. Les Tartares et les Kosaques franchirent le Borysthène, suivant leur antique usage, en se tenant à la queue de leurs chevaux, et firent passer, en un seul jour, sur des glaçons flottans, comme sur des ponts volans, soixante-dix mille de leurs prisonniers, avec une habileté dont l'histoire des peuples civilisés n'offre point d'exemple (2).

Cependant l'étendard de Mahomet venait d'être déployé dans les murs de Constantinople; le muphti avait déclaré, dans la grande mosquée, la guerre juste et nécessaire; les queues de cheval étaient promenées en pompe autour de la ville, et des milliers de janissaires se rendaient au camp ottoman. L'église métropolitaine de Moskow offrait alors à peu près le même spectacle. Le patriarche faisait lire devant l'autel la déclaration de guerre contre le grand-seigneur. Deux drapeaux rouges, arborés au-dessus de la tête du tzar, au lieu du drapeau blanc qu'on avait coutume de montrer aux Russes dans ces

(1) Norberg, *ubi suprà*, pag. 479.
(2) Norberg, tom. III, liv. XIII, pag. 480-481.

occasions, annonçaient une lutte plus sanglante; l'un portait pour devise : *Au nom de Dieu et pour le christianisme;* on voyait sur l'autre, une croix rayonnante avec l'inscription du *Labarum:* « *Hoc signo vinces* (1). »

Ces emblèmes fastueux cachaient un dessein plus important que celui de défendre le territoire acquis à la Russie, d'empêcher le roi de Suède de retourner dans ses états, ou d'exterminer les Kosaques. Pierre venait de se faire le souverain pontife de la religion grecque : la croix dans une main, le glaive dans l'autre, il semblait vouloir convertir les peuples à sa foi, comme Mahomet avait prêché sa doctrine dans l'Arabie.

Des popes, dévoués à sa cause, excitaient depuis long-temps à la révolte les peuples de Valachie et de Moldavie. Ces deux provinces, situées entre le Niester et le Danube, composées de plaines fertiles et de déserts stériles, sont la patrie des anciens Daces, que Trajan soumit, que Constantin rendit chrétiens, et dont la postérité passa sous la domination des destructeurs de l'Empire d'orient.

---

(1) « Tu vaincras par ce signe. » — *Ibid.* ubi suprà. — Lévêque, tom. IV, pag. 380. — Leclerc, tom. III, pag. 307.

La politique ottomane en avait fait deux principautés ou gouvernemens séparés, qu'on donnait, comme à l'enchère, à quelque individu de la religion grecque, ordinairement pris entre les drogmans ou interprètes du divan. Devenus princes, décorés du titre d'hospodar, ils cherchaient à tirer de leurs peuples, de quoi payer le tribut qu'ils devaient au sultan, et se rembourser des présens qu'ils avaient faits au grand visir : mais, à ces exactions près, les habitans jouissaient d'un sort tranquille; ils avaient conservé leurs lois, leurs mœurs, leurs usages, leur religion et tous les avantages qui peuvent faire supporter un joug étranger.

Dans cet état de choses, il n'y avait que l'orgueil des hospodars ou le fanatisme du peuple qui pût les pousser à la révolte; le tzar excitait l'un et l'autre. A ce prix, il crut qu'il trouverait dans ces deux provinces des amis, des soldats, des armes et des vivres. Cette fatale confiance l'amena jusque sur les rives du Pruth, et le jeta dans la crise la plus terrible où il se fût jamais trouvé. Les peuples, qu'il croyait si disposés à la révolte, ne firent pas le moindre mouvement pour se procurer les priviléges et la liberté qu'il leur avait promis (1). Ils portèrent aux Turcs

(1) Perry, *Present state of Russia*, pag. 61-62.

les vivres destinés à l'armée russe : des deux hospodars qui l'avaient attirée, l'un, celui de Valachie, rentra dans son devoir et dans les bonnes grâces du grand-seigneur ; l'autre, Demetrius Kantimir, arriva au camp du tzar avec bien moins de partisans et de ressources que Mazeppa n'en avait, lorsqu'il alla rejoindre Charles XII sur les bords de la Desna (1).

Mais les détails de cette malheureuse campagne sont étrangers à notre objet. Les Kosaques, confondus avec les Tartares, y firent un rôle trop secondaire, pour que leurs exploits obscurs nous obligent à répéter des récits qui tiennent particulièrement à l'histoire ottomane ou moskovite. Nous avons passé légèrement sur les intrigues de Bender, de Constantinople et de Moskow ; nous ne nous arrêterons pas davantage, sur les rives du Pruth, à considérer la situation critique où Pierre, engagé avec une armée réduite à vingt-deux mille hommes par la fatigue des marches et la disette des vivres, se trouva tout à coup dans une position désavantageuse, environné par deux cent trente mille Turcs ou

---

(1) Norberg, *ubi suprà*, pag. 494. — Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 212. — Lévêque, tom. IV, pag. 389. — Leclerc, t. III, p. 314. — Perry, p. 55-57. — *Mémoires de Bruce*, etc., etc. — *Voyage de la Motraye*, édit. de Londres, tom. II.

Tartares : nous n'examinerons pas si, par une résolution plus vigoureuse, il eût pu se faire jour, l'épée à la main, à travers cette nuée d'ennemis; s'il eût pu regagner en sûreté son empire par des pays dévastés et des déserts arides, ou s'il dut son salut à la fermeté, au courage de sa nouvelle épouse; et enfin, si Charles XII n'eut pas à se reprocher la faute qu'il imputait à la corruption du visir. Ces considérations ont assez occupé la sagacité des écrivains (1) : il nous suffit d'arrêter nos regards sur le traité qui termina cette campagne, si courte et si funeste aux intérêts du tzar; et nous nous bornerons aux articles relatifs à notre sujet, et qui sont d'autant plus importans à considérer, qu'ils ont échappé à l'attention de la plupart des historiens (2).

Par ce premier traité, signé à Falksen sur le Pruth, le 12 juillet 1711, le tzar s'engageait, 1°. à rendre aux Turcs la forteresse d'Azow avec son territoire, ses dépendances et son artillerie, dans le même état où était cette place quand il en fit la conquête; 2°. à faire démolir Taganrok sur

(1) *Ibid.*

(2) Voltaire, Leclerc, Lévêque, Schérer, ne parlent point des articles qui concernent les Kosaques, dans le *Traité du Pruth;* mais Norberg les a rapportés dans son *Hist. de Charles XII*, tom. III, pag. 267.

la mer Noire, Kamenka et le fort de Samara sur le Borysthène; 3°. à ne plus se mêler des affaires de Pologne, ni des Kosaques qui étaient jadis sous la protection de cette puissance, encore moins de ceux qui venaient de passer chez le khan des Tartares, et à les laisser toujours jouir de leur ancienne liberté, sans les inquiéter directement, ni indirectement.

Il est possible que, comme Charles XII, les Kosaques aient maudit la faiblesse et la modération du visir. Ils voyaient échapper à leur vengeance, ce terrible tzar, qui semblait avoir juré leur destruction et qui l'avait presque accomplie. Néanmoins l'hettman Orlik alla bientôt aux pieds du visir, pour le remercier de l'indépendance qu'il venait de rendre aux Kosaques de l'Ukraine; ensuite il lui montra, sur une ancienne carte qu'il avait apportée, quelles avaient été les limites entre l'Ukraine et la Moskovie, et l'état du pays, avant qu'il passât sous la protection des tzars. Il lui remit encore le compte de l'artillerie que Pierre avait trouvée dans les forts de cette province et qu'il avait fait transporter ailleurs; enfin il y joignit même une liste des habitans enlevés de l'Ukraine et forcés d'aller demeurer dans l'intérieur de la Russie, pour qu'on fît faire au tzar les restitutions résultant du

traité (1), dont plusieurs articles étaient vagues et conçus de manière à laisser à tous les partis l'occasion de les étendre, de les expliquer ou de les enfreindre à leur gré. Le grand visir Mehemet Baltadschi promit à Orlik de songer aux intérêts des Kosaques; mais le tzar, impatient de se tirer du piége où sa téméraire confiance l'avait entraîné, se promettait bien d'éluder l'exécution d'un traité qui contrariait les projets les plus chers à son ambition.

Toute la fin de cette année se passa donc en instances, en plaintes, en difficultés, en explications vagues, sans résultats. La Porte-Ottomane fut pendant six mois le foyer des intrigues, où les agens des puissances intéressées et tous les ambassadeurs de l'Europe jouèrent un rôle par des motifs bien différens (2). Ceux de l'Angleterre et de la Hollande, quoique dévoués aux intérêts du tzar, n'étaient pourtant pas fâchés qu'il fût obligé de rendre Azow, de démolir Taganrok, de renoncer à l'empire de la mer Noire (3). L'ouverture des ports russes sur la

---

(1) Norberg, tom. II, liv. XIII, pag. 510. — Perry, *Etat présent de la Russie*, pag. 79 et suiv.

(2) Norberg, tom. II, liv. XIII, pag. 540-546 et suiv. — Perry, pag. 63.

(3) *Ibid.* pag. 600-610 et suiv.

Baltique, la création de Pétersbourg, offraient aux spéculateurs du cabinet britannique les bénéfices d'un commerce immense; leurs manœuvres servirent peut-être autant que la crainte d'une guerre nouvelle, à décider Pierre au sacrifice qu'il différait toujours, c'est-à-dire, à la restitution d'Azow, à la démolition de Taganrok (1). Mais dans le nouveau traité, où celui du Pruth fut renouvelé pour vingt-cinq ans, l'affaire de l'Ukraine fut terminée d'une manière plus avantageuse aux intérêts du tzar, et celle des Kosaques fut encore laissée à l'arbitraire des interprétations, aux chances des événemens, et aux caprices des parties contractantes.

16 avril 1712.

D'après ce nouvel arrangement, le tzar resta en possession de Kiow, de ses dépendances et de son territoire au-delà du Borysthène avec ses anciennes limites; sa domination, au sud, fut bornée par le cours de la Samara et de l'Orel. Les Kosaques devaient occuper les châteaux, les forts et le pays, entre le territoire de Kiow et celui des Tartares, depuis les frontières de la Pologne, jusqu'à la rive droite du Borysthène (2). Enfin les deux puissances s'enga-

(1) Norberg, tom. III, pag. 267.

(2) Art. 3 du traité rapporté par Norberg, tom. III, p. 266.

gèrent à empêcher toute agression des Kosaques établis sur leur territoire respectif, à punir les coupables, à réparer les dommages causés, et à prévenir tout ce qui pourrait troubler entre elles la paix que ce traité venait de rétablir (1). Nous verrons quels en furent les effets.

---

(1) *Ibid.*

CHAPITRE III.

Réformes opérées en Ukraine.

Dès ce moment, on pourrait ne considérer que deux branches principales de Kosaques, en distinguant ceux qui restaient sous la domination des Russes d'avec ceux qui venaient de passer sous la protection des Turcs. 1711.

Dans la première, il faudrait mettre au premier rang ceux de l'Ukraine et du Don, qui n'étaient séparés entre eux que par quelques pâturages communs; car ceux du Jaïk et du Terek, presque toujours occupés de leurs querelles avec les Tartares, les Kalmouks et les Circassiens, étaient à peine aperçus ou distingués, entre ces barbares qu'on voyait de temps en temps apparaître dans les armées russes. Des officiers, instruits sur l'état militaire de Pierre-le-Grand (1), évaluaient le nombre des Kosaques qu'il avait ordinairement dans son armée à dix mille, organisés en cavalerie légère, dont la destination particulière était d'inquiéter l'ennemi,

(1) Bruce, Perry, etc., etc.

de prendre ses convois, brûler les villages, dévaster les campagnes, arrêter les fuyards, et achever la déroute d'une armée mise en fuite (1). C'était là tout le service qu'un prince éclairé croyait pouvoir en tirer.

D'ailleurs, Pierre n'avait jamais perdu de vue le projet de les assujettir aux lois et à la discipline qu'il venait d'introduire dans son empire; mais leur indocilité naturelle, le voisinage de leurs compatriotes qui avaient passé sous le joug tartare, les communications continuelles qu'ils entretenaient, malgré leurs discordes et leurs incursions réciproques, les désertions que ce voisinage facilitait au moindre mécontentement, toutes ces raisons exigeaient d'abord des ménagemens qui durent coûter au caractère altier du réformateur des Russes.

Ainsi l'Ukraine offrait encore une espèce de principauté ou de gouvernement particulier, dont on n'attaquait l'indépendance que sourdement, avec des précautions capables de ne pas alarmer une race toujours inquiète et jalouse de ses droits. L'armée russe allait souvent y établir ses quartiers : elle y trouvait en abondance toutes

(1) J. Perry, *Present state of Russia*, pag. 532 et suiv. — Bruce's *Memoirs*. — Strahlemberg, *ubi suprà*.

les provisions nécessaires à sa subsistance; mais le général russe ne semblait rien faire, qu'avec le consentement de l'hettman (1).

Cette place était encore occupée par Skoropadski, élu sous l'influence de Mentschikow, après la prise de Batourin. Il lui fallait un esprit délié, souple et courageux, pour s'y maintenir dans des circonstances si difficiles. Chargé de veiller à la sûreté des frontières qui venaient d'être fixées par le dernier traité, de défendre les lignes de la Samara, il repoussa long-temps avec succès les incursions des Tartares et de leurs Kosaques. Il entretint parmi ceux-ci des intrigues qui en ramenèrent quelques-uns des plus distingués au parti de Pierre. Tels furent un ancien colonel de Priluki, nommé Démétrius Horlenko, et son beau-frère Butowitch, secrétaire d'Orlik, Antonowitch, secrétaire de la setsche, et quelques autres dont les noms obscurs ne méritent pas l'honneur d'être cités. Dégoûtés de la vie qu'ils menaient chez les Tartares, ils implorèrent d'abord leur pardon de l'hettman; renvoyés par lui à Moskow, ils obtinrent du tzar lui-même leur grâce, et la permission de vivre dans cette

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, vol. II, pag. 191-192.

capitale avec des appointemens qu'il leur fit exactement payer, des deniers de sa caisse particulière (1).

A cette générosité, Pierre ajoutait des faveurs propres à dérober aux Kosaques les desseins qu'il avait sur eux. L'hettman, plusieurs de ses colonels et assistans ayant été le complimenter à Moskow, à son retour du voyage qu'il fit en France, il les mena à Pétersbourg, pour leur montrer les travaux qu'il y faisait faire et les établissemens qu'il venait d'y fonder. Un grand nombre de Kosaques étaient alors employés à creuser le canal de Ladoga (2). Leur chef, comblé de présens et d'honneurs, vit leurs maux avec indifférence, et ne cessa de les jeter par milliers, dans cet abîme qui les dévorait (3).

Vers le même temps, on célébra dans Gloukhoff les noces de la fille de l'hettman avec Pierre Alexandrowitch Tolstoi, ministre russe que le grand-seigneur avait fait mettre aux Sept-Tours, en déclarant la dernière guerre. Cette honorable alliance, à laquelle assista un autre ministre du tzar, Shaffirow, l'un des plénipotentiaires au

(1) *Ibid.* pag. 195.

(2) *Ibid.* pag. 198-199. — *Vie du comte de Munnich*, traduction de l'allemand, Paris, 1807, pag. 28.

(3) *Ibid.*

traité du Pruth, semblait être un témoignage solennel de la considération qu'on avait pour les Kosaques; mais elle avait pour but secret de diminuer leur influence dans l'Ukraine.

On vit une preuve plus évidente de cette intention, lors du voyage que le favori Mentschikow fit, l'année suivante, dans cette province. Il venait prendre possession des terres que le tzar lui avait cédées depuis Mescheja jusqu'à Postchepsk (1); l'hettman avait consenti à lui en donner une espèce d'investiture, qu'il eût été dangereux de refuser. Quoique celui-ci ne se souciât pas beaucoup de la visite d'un pareil hôte, il lui rendit des honneurs qui semblaient n'être dus qu'au souverain : mais l'avide favori se croyant possesseur d'une province dont il avait jadis refusé le gouvernement, ayant voulu étendre ses domaines sur des terres appartenant à des sotniks, et jusqu'au territoire de Starodoub qu'il fit entourer de fossés, ses usurpations excitèrent les plus vives contestations; l'hettman osa lui reprocher son injustice, et défendre les droits des Kosaques libres, qu'on voulait traiter comme des paysans russes. Ces procédés rappelaient leurs anciennes querelles avec la Pologne : ils

(1) Schérer, pag. 196-197.

n'avaient plus de Kmielnitski ; mais le tzar, moins imprudent que Jean Casimir, ordonna que Mentschikow rendrait toutes les terres qu'il avait usurpées.

Cette réparation n'était peut être qu'une comédie ; néanmoins elle disposa les Kosaques à recevoir aveuglément les ordres d'un prince dont la justice ne semblait pas épargner son favori, mais qui, toujours inflexible dans ses ressentimens, ne voulut pas encore comprendre dans l'amnistie générale du traité de Nydstadt (1) les complices de Mazeppa.

Lorsqu'après ce traité célèbre, le sénat russe déféra à son souverain les titres d'*empereur* et de *père de la patrie*, qu'il avait si justement acquis; lorsque tous les ordres de l'état, les seigneurs, les bourgeois, et jusqu'aux paysans, furent appelés à prêter un nouveau serment de fidélité et d'obéissance, l'hettman et la nation des Kosaques jurèrent, avec les mêmes formalités, d'exécuter toutes les ordonnances qu'il avait faites et qu'il publierait dans son empire, de lui obéir en tout comme à un souverain absolu, de reconnaître et recevoir comme tel,

---

(1) Traité de Nydstadt, 30 août 1721, art. 2, rapporté par Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 377-392, édit. de Kell.

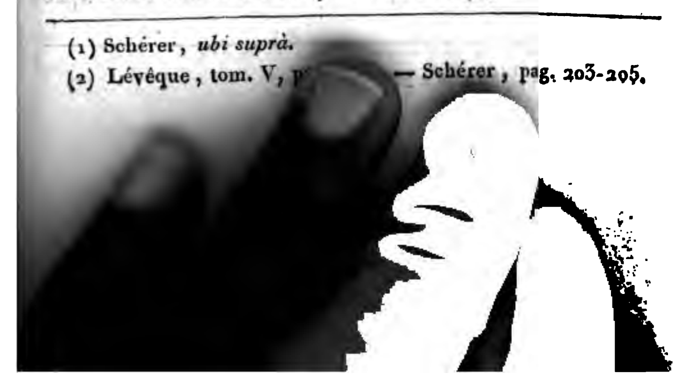
celui qu'il jugerait à propos de nommer pour son successeur. Ce serment, prêté sans restriction, anéantissait l'indépendance de l'Ukraine.

Bientôt Skoropadski reçut l'ordre d'établir à Gloukhoff une cour de justice pour toute cette province appelée, non sans dessein, *petite Russie*. Il lui donna pour chef Weljanikow, auquel il désigna pour adjoints ou conseillers, six officiers de la garnison, dont les fonctions ne devaient durer qu'un an. On pouvait appeler des décisions de ce tribunal aux cours souveraines de l'Empire, première atteinte au privilége qu'avaient toujours eu les Kosaques d'être jugés, sans appel, par leurs magistrats (1).

A peine cette institution nouvelle était-elle organisée, qu'on leur demanda dix mille hommes sous la conduite de leurs meilleurs officiers, pour l'expédition que Pierre allait entreprendre contre la Perse. L'hettman Jean Skoropadski ne put se mettre à leur tête, à cause d'une maladie dont il mourut bientôt après. Il avait rempli habilement une carrière difficile; il avait lutté contre la puissance d'un favori, mais il ne pouvait s'opposer aux plans du monarque : il vit en mourant sa nation déjà soumise (2).

(1) Schérer, *ubi suprà.*

(2) Lévêque, tom. V, p[illegible] — Schérer, pag. 203-205.





Le sénat de Pétersbourg, chargé du gouvernement en l'absence du souverain, feignit d'attendre ses ordres pour faire procéder à l'élection d'un autre hettman, et nomma Paul Polubatok, colonel de Tschernigow, pour expédier provisoirement les affaires. Par une commission particulière du prince, un brigadier russe vint établir à Gloukhoff un collége pour le réglement des impôts en argent, dans toute la petite Russie : mais quoique des Kosaques fussent encore chargés d'en régler la perception, on s'éleva de tous côtés contre des actes d'autorité contraires aux droits et priviléges que le tzar lui-même avait confirmés. Des députés appelés auprès de lui, pour conférer sur les affaires générales, le supplièrent de faire droit à leurs réclamations, de reconnaître, par de nouvelles lettres-patentes, leurs anciens priviléges, et surtout la liberté de se choisir eux-mêmes un hettman. Pierre-le-Grand fit droit à toutes les plaintes portées contre des colonels qui abusaient de leur autorité : il cassa celui de Starodoub, coupable d'oppression et de malversations, et nomma pour le remplacer, un officier russe auquel il donna des instructions sévères (1). Mais, soit qu'il ne voulût être juste que

(1) Schérer, tom. II, pag. 548.

pour faire valoir son autorité, soit qu'il fût encore indisposé par son favori, toujours aigri, à cause des restitutions qu'il avait été forcé de faire, ce monarque éludait constamment de répondre aux réclamations générales des députés de l'Ukraine. Enfin, l'un d'eux osa l'aborder, et, se jetant à ses pieds, il le força d'écouter un discours, peut-être plus énergique, dans cette circonstance, que celui que Quinte-Curce met dans la bouche des Scythes devant Alexandre : « Sire, lui dit-il, » je sais et je vois bien que sans aucune raison, » mais uniquement par les malignes suggestions » du fier Mentschikow, vous voulez perdre ma » patrie; vous prétendez anéantir les priviléges » que vos prédécesseurs et vous, avez solennel- » lement confirmés, soumettre à des impositions » arbitraires une nation dont vous avez reconnu » la liberté; vous forcez les Kosaques aux tra- » vaux les plus pénibles et les plus humilians, » comme s'ils étaient vos esclaves; vous les con- » damnez à creuser des canaux à l'extrémité de » vos états, et, ce qu'il y a de plus affligeant pour » nous, vous voulez nous priver du plus pré- » cieux de nos droits, celui d'élire librement notre » hettman et nos chefs. Au lieu de laisser aux » magistrats de notre nation le pouvoir de ren- » dre la justice à leurs compatriotes, vous nous

» donnez pour juges, des sujets de la grande
» Russie qui, méconnaissant ou feignant de mé-
» connaître nos droits et nos priviléges, ne ces-
» sent de les violer en toute occasion. Est-ce
» donc en nous refusant toute justice, que votre
» majesté peut témoigner à Dieu sa reconnaissance
» de tous les succès qu'il lui a accordés? Vous
» n'êtes frappé que de l'éclat de sa grandeur et
» de sa libéralité, sans penser à sa justice. Qu'il
» me soit permis, Sire, de vous le déclarer pour
» la dernière fois, vous ne tirerez aucun avan-
» tage de la perte d'une nation entière; et il vous
» sera infiniment moins glorieux de commander
» par la force et les supplices à de vils esclaves,
» que d'être le chef et le père de tout un peuple
» qui, pénétré de vos bontés, sera toujours prêt
» à verser son sang, pour vos intérêts et pour
» votre gloire. Je sais que les fers m'attendent,
» et qu'enfermé dans les horreurs d'un cachot
» ténébreux, on m'y laissera mourir de faim, se-
» lon l'usage des Russes; mais peu m'importe :
» je parle pour ma patrie, et je préfère la mort
» la plus cruelle à la douleur de voir la ruine
» totale de ma nation. Réfléchissez-y, grand
» prince, et soyez certain que vous rendrez
» compte un jour au souverain de tous les rois,
» des injustices que vous exercez envers un peu-

» ple que vous avez pris sous votre protec-
» tion (1). »

Dans la bouche d'un Kosaque, ce discours pouvait passer pour le signal d'une rébellion. Pierre, que son premier mouvement portait à des mesures extrêmes, fit conduire les députés à la forteresse de Pétersbourg, et saisir leurs biens en Ukraine. En même temps, Romantzow, qui commandait dans cette province, reçut de nouvelles troupes (2); il eut ordre de placer, à la tête des régimens des Kosaques, des sujets affidés: plusieurs des anciens furent mis aux arrêts dans Gloukhoff; et la nation attendit dans l'effroi ce qu'il plairait au tzar de décider, tandis que ses députés, jetés dans un cachot, y mouraient de froid, de faim et de misère.

A la mort de Pierre-le-Grand, ceux qui purent échapper à ces rigueurs, furent relâchés. L'impératrice Catherine Ire. annonça que telle était la dernière volonté de son époux: ils furent rétablis dans leurs biens et dans leurs emplois; ils obtinrent une ordonnance qui déchargeait les Kosaques de tout impôt sur leurs terres, moyennant une capitation que le sénat, auquel ils s'en rap-

(1) Schérer, tom. II, pag. 206-211.

(2) Lévêque, tom. V, pag. 115. Il porte le nombre de ces troupes à 60,000 hommes: c'est une exagération.

portèrent, fixa à un rouble par tête, et dont la levée devait être faite par le collége de la petite Russie. Jusqu'ici, les impôts mis sur l'Ukraine n'avaient servi qu'au paiement des dépenses générales de la nation, à l'entretien de l'hettman, des colonels et des soldats; mais le produit de cette capitation entra dans la caisse générale de l'Empire. Cependant les Kosaques, sortis de l'oppression, ne firent entendre aucun murmure. On avait d'ailleurs satisfait à leurs griefs avec une complaisance d'autant moins attendue, que leur ennemi Mentschikow régnait plus despotiquement que jamais, sous le nom de Catherine Ire.

7 mai 1727. La mort de cette impératrice apporta encore, dans leur situation, des changemens plus favorables. Le nouvel empereur, Pierre II, cédant aux premières remontrances de Weljaminow, président du collége de la petite Russie, signala son avénement au trône par l'abolition de tout ce qui avait été fait contre les droits, franchises et immunités des Kosaques. Il leur donna la liberté de se choisir un hettman, conformément à leurs anciennes constitutions. En conséquence, le 1.er octobre, les colonels, les anciens et principaux habitans de la petite Russie, assemblés à Gloukhoff, sous les auspices des pontifes de la religion grecque, en présence d'un député de

l'empereur, élurent, d'une voix unanime, Daniel-Paulowitch Apostol, colonel de Mirgorod. C'était un officier distingué depuis long-temps, et l'un de ceux qui, sous le règne de Pierre-le-Grand, avaient expié, par une longue captivité, l'honneur d'avoir osé défendre les droits de leur pays. Il reçut, aux acclamations du peuple, et des mains du ministre impérial, le bâton de commandement et les ornemens attachés, de temps immémorial, à la dignité d'hettman (1).

Après cette élection, le collége établi sous le règne précédent fut aboli : les Kosaques nommèrent leurs colonels ; et ils eurent encore la satisfaction de voir, dans cette même année, disgracier et reléguer en Sibérie celui qui passait pour leur persécuteur (2).

Daniel Apostol ne laissa point passer des instans favorables à la cause de ses compatriotes. L'empereur Pierre II, non content de confirmer son élection, le combla de bienfaits, donna des terres à ses principaux officiers, diminua les impôts de la petite Russie, fit renvoyer des colonels oppresseurs, et lui accorda des lettres-patentes qui, réglant les droits, les priviléges et l'admi-

---

(1) Schérer, tom. II, p. 215. — Büsching, *Géogr.* t. II, p. 236.

(2) Mentschikow.

nistration du pays, doivent le faire regarder comme le vrai législateur des Kosaques (1). Son règne dura peu; mais ils jouirent encore quelque temps de ses bienfaits.

Dès que le bruit de sa mort prématurée parvint en Ukraine, l'hettman se rendit à Moskow; il fut témoin de la consternation que causait à tout un peuple la perte du prince en qui s'éteignait la branche masculine des Romanow. Il vit la duchesse de Courlande, Anne Iwanowa, élevée sur le trône de Pierre-le-Grand; il obtint un édit qui abolissait pour toujours le droit du dixième établi sur le sel et le tabac, celui du passage des chaussées, des ponts et des rivières. Dans un second voyage, il reçut d'autres marques de faveur, et le cordon de Saint-Alexandre Newski (2).

An 1731. Cette époque est l'âge d'or des Kosaques de l'Ukraine : leur sort fit envie même à ces Zaporogues que la rébellion de Mazeppa avait jetés sous la protection des Tartares, et dont il faut un peu considérer la fortune.

---

(1) *Voyez* cette pièce à l'Appendice, n°. 1.

(2) *Vie du comte de Munnich*, traduit de l'allemand, Paris, 1807, pag. 39-40.

CHAPITRE IV.

Retour des Zaporogues sous la protection de la Russie.

Le khan de Krimée avait donné aux Zaporogues une espèce de solde et des vivres; mais, après le traité de Falksen, ces frais devenant trop considérables, on leur assigna le territoire qu'ils avaient jadis occupé sur les rives du Borysthène, depuis Kudak jusqu'auprès d'Oczhakow, et depuis l'embouchure de la Samara jusqu'aux lignes des Tartares de Perekop : on leur abandonna la recette des droits de péage, au passage du Borysthène et du Boug; ils eurent encore la permission de prendre du sel dans les lacs du pays, en le payant moitié moins que les habitans de la petite Russie, et celle de lever des droits sur les voitures, les animaux et toutes les espèces de denrées qui entraient à Oczhakow. Mais bientôt, leur avidité ne connaissant point de bornes, ils portèrent ces droits à un taux exorbitant : le khan des Tartares les soumit à un tribut considérable pour entrer en partage de leurs bénéfices; il restreignit leur permission de chasse

et de pêche du côté de la Krimée; il les assujettit à fournir, en temps de paix, treize cents hommes pour construire ou réparer les lignes de Perekop, et à lui envoyer, toutes les fois qu'il ferait la guerre aux Circassiens, au moins deux mille hommes commandés par leurs atamans.

Quoique le traité de Falksen eût semblé garantir la paix entre les Kosaques russes et tartares, leur jalousie et leur cupidité les armaient souvent les uns contre les autres. Les droits exorbitans imposés par les derniers au commerce de l'Ukraine rallumèrent bientôt leurs inimitiés : il ne leur fallait qu'une occasion pour éclater. Ceux qui habitaient sur les rives de la Samara profitèrent donc de l'absence du koschowoy et d'une grande partie de ses guerriers, qui étaient allés avec le khan contre les Circassiens, pour détruire la setsche : mais le koschowoy, de retour avec ses Zaporogues, ayant réuni les débris de la nation, traversa la Samara, tomba inopinément sur les Kosaques russes, détruisit leurs cabanes, en égorgea les habitans, et laissa partout les traces d'une vengeance féroce.

Ces troubles interrompirent les relations d'un commerce qui commençait à devenir florissant. Les Zaporogues, ne pouvant se résoudre à vivre uniquement de la culture de leurs terres, des

produits de leur pêche et de leur chasse, et voyant le bénéfice de leurs péages diminué, mais trouvant chez leurs compatriotes plus de vigilance et d'énergie, dirigèrent leurs incursions jusque sur les terres de leurs protecteurs et sur celles de la Pologne, allèrent enlever les chevaux et les bestiaux, et firent expirer sous les coups les malheureux dont les dépouilles ne pouvaient satisfaire à leur avidité.

A cette nouvelle, il s'éleva de toutes parts un cri d'indignation; la diète de Pologne fit porter au khan les plaintes les plus amères. Celui-ci ordonna des recherches, d'après lesquelles plusieurs Kosaques furent condamnés à donner une somme d'argent supérieure à celle qu'ils avaient volée, et de rendre autant d'hommes vivans qu'ils avaient tué de Tartares : ceux qui ne purent payer furent faits esclaves. On les força encore, pour mettre fin aux plaintes continuelles qu'ils excitaient, de céder aux Polonais cette ancienne place de Kudak dont la construction avait été la première cause de leur révolte contre la Pologne (1).

C'en était assez pour indisposer des hommes déjà aigris par d'autres sujets de mécontente-

(1) Schérer, tom. II, pag. 238-240. — *Voyez* ci-dessus, tom. I, pag. 305.

ment. Leur hettman Orlik, resté à Bender, devenu musulman, regardé comme un vil apostat, indigne de les commander désormais, semblait conspirer à leur humiliation et à leur ruine : on leur avait enlevé leur artillerie; il leur était défendu de fortifier leur setsche; on leur envoyait souvent, pour surveiller leurs mouvemens et passer leurs troupes en revue, des mourzas ou princes tartares qu'ils étaient obligés de défrayer ainsi qu'une suite nombreuse, et dont le départ leur coûtait encore de magnifiques présens. Irrités de tant d'extorsions, comparant, malgré eux, l'oppression sous laquelle ils gémissaient, avec la liberté qu'on accordait à leurs frères en Russie, ils commencèrent alors à regretter le passé. Toujours attachés à la religion grecque, ils n'avaient pas cessé de demander dans leurs prières la conservation de la santé des tzars, qu'ils regardaient comme les protecteurs de leur foi : ils espérèrent qu'on y verrait un motif de rapprochement; et, quoique la mort semblât les attendre au-delà des rives de la Samara, quand ils osaient les franchir, ils se décidèrent enfin à rentrer sous la domination qu'ils avaient détestée.

Telles étaient leurs dispositions, lorsqu'un d'entre eux, préparant un jour ses filets pour la pêche, au bord du Dnieper, sur les frontières

de la Krimée, aperçut une pièce de canon enfoncée dans cette terre marécageuse. Sur le rapport qu'il fit au koschowoy de cette découverte, des Kosaques furent envoyés pour la déterrer, et en trouvèrent cinquante autres, qui avaient sans doute été cachées ou perdues, lors de leurs guerres avec la Pologne. Comme c'était une acquisition précieuse dans les circonstances où la setsche allait se trouver, on travailla secrètement à tirer ces canons des entrailles de la terre; on les cacha soigneusement dans les cabanes d'hiver, pour les dérober à la connaissance des Tartares et de l'hettman Orlik : on attendit pour les distribuer dans les kourènes, le moment où la setsche devait déclarer qu'elle rentrait sous la domination de la Russie.

Dès que cette résolution eut été prise, les Kosaques firent parvenir à Pétersbourg des lettres dans lesquelles ils reconnaissaient leur crime, imploraient leur pardon, et demandaient qu'on les reçut au nombre des fidèles sujets de la petite Russie. D'abord, le ministre impérieux qui gouvernait l'impératrice Anne et l'Empire, le fier et soupçonneux Biren, crut voir dans cette démarche quelque dessein perfide; ensuite il voulut leur faire attendre cette grâce : mais enfin ils la demandèrent avec tant d'instances, qu'il les

crut sincères; il consentit donc à recevoir une députation, qu'ils envoyèrent à Pétersbourg; et un événement plus important pour les intérêts de l'Europe, accéléra la conclusion de cette affaire.

1733. Auguste II, à qui Pierre-le-Grand avait donné deux fois la couronne de Pologne, venait de mourir; l'élection de son successeur avait fait naître différentes factions, qui toutes appelaient des puissances étrangères au secours de la Pologne (1) : mais l'électeur de Saxe, Auguste III, candidat de la Russie, soutenu par une armée russe (2), l'avait emporté sur ses rivaux; et les Polonais mécontens, n'espérant pas assez de l'énergie des cabinets de l'Europe, étaient réduits à demander au khan, le secours des Tartares et des Kosaques (3).

Cette circonstance, dont la nouvelle arriva à Pétersbourg dans le même temps que la députation des Zaporogues, rendit la cour plus accessible à leurs prières. On leur promit d'oublier

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 544. — *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 108-112.

(2) *Voyez* les détails de cette guerre dans les *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 112-147, et dans la *Vie du comte de Munnich*, chap. III, pag. 46-57, trad. de l'allemand; Paris, 1807.

(3) Schérer, *ubi suprà*.

leur infidélité, de leur rendre leurs anciennes constitutions, s'ils voulaient faire par écrit l'aveu de leur faute et le serment d'être à jamais sujets de la Russie. Ils s'y soumirent avec empressement : l'impératrice Anne leur tint parole; elle renvoya avec les députés un officier russe, pour recevoir leur serment. Il portait avec lui plusieurs milliers de roubles pour faire bâtir une nouvelle setsche. Il fut reçu avec distinction : le koschowoy et les atamans de la kourène allèrent à sa rencontre. Il entra dans leur résidence, au milieu de deux haies de Kosaques rangés sur son chemin, dans la longueur de deux werstes, au bruit de leur artillerie nouvellement découverte. Ensuite il se rendit à l'église, où le clergé vint le recevoir, à la porte. Après des prières adressées au ciel pour la santé de l'impératrice, on fit lecture des lettres-patentes par lesquelles elle accordait aux Kosaques le pardon de leur rébellion, ainsi que la confirmation de leurs anciennes constitutions; et plusieurs salves d'artillerie annoncèrent à la confédération générale, la conclusion de cette imposante solennité (1).

Aussitôt que le grand-seigneur fut informé de cette révolution, il fit quelques démarches pour

(1) Schérer, tom. I, pag. 248.

ramener les Kosaques dans son parti; il leur envoya de grosses sommes d'argent et de magnifiques présens. L'hettman Orlik, qui restait toujours à Bender, y joignit des lettres par lesquelles il essayait de rappeler ses compatriotes à leurs engagemens. L'envoyé turc fut admis dans leur assemblée, en présence de l'officier russe. Les Kosaques refusèrent les offres du sultan, se répandirent en reproches sur le mauvais traitement qu'ils avaient reçu des Tartares, aussi-bien qu'en protestations d'attachement à la Russie, et ne répondirent, aux lettres de l'hettman, que par des imprécations, sur son apostasie. Ensuite ils renvoyèrent l'ambassadeur, avec les présens qu'il avait apportés à la setsche. Mais par réflexion, afin de ne pas laisser échapper une si belle proie, ils lui fixèrent, pour se retirer de leur territoire, un espace de temps qui ne pouvait lui suffire; et avant qu'il fût arrivé sur leurs frontières, quelques-uns d'entre eux le devancèrent, se jetèrent sur ses bagages, enlevèrent les présens qu'ils n'avaient pas voulu accepter, et rapportèrent à la setsche tout ce butin, qui fut partagé comme de bonne prise, suivant l'antique usage (1).

Cette cérémonie terminée, l'officier russe reçut

---

(1) Schérer, *ubi suprà.*

le serment des Zaporogues; et, en quittant la setsche, il obtint les mêmes honneurs qu'on lui avait rendus à son arrivée (1).

Immédiatement après son départ, les Kosaques, voulant donner à la Russie un témoignage de leur affection, levèrent un corps de troupes, et tombèrent sur la Pologne, où les ravages qu'ils commirent leur méritèrent de nouvelles récompenses de la part de l'impératrice (2).

La démarche de l'officier russe était une violation manifeste de la paix du Pruth. La Porte-Ottomane en fut offensée, et apprit avec indignation les outrages faits à son envoyé. Mais elle se contenta d'abord d'ordonner aux Tartares de faire des incursions, dont les Zaporogues se vengèrent par le massacre de tous les Turcs et Tartares qu'ils purent trouver sur le territoire de la setsche. Ensuite le visir leur fit dire que, puisqu'ils persistaient à rester soumis à la Russie, il était juste qu'ils abandonnassent des terres que le grand-seigneur ne leur avaient cédées, qu'à condition qu'ils vivraient sous ses lois. Les Kosaques répondirent qu'ils avaient des cartes qui prouvaient le contraire, et que le terrain qu'on leur

(1) Schérer, tom. I, pag. 249; tom. II, pag. 223-224.
(2) *Ibid.* pag. 250.

disputait, avait été conquis par leurs ancêtres.

C'était à Pétersbourg, ou sur le champ de bataille, qu'il fallait discuter de pareils intérêts. Mais tandis que la Porte-Ottomane donnait une si faible idée de sa politique, et qu'elle s'abaissait à disputer, des cartes à la main, quelques lieues de déserts, les Kosaques et les Tartares poursuivaient avec acharnement les incursions, les dégâts, les ravages affreux dont les frontières, de l'Ukraine furent pendant deux ans le théâtre (1).

(1) Schérer, tom. I, pag. 251-252. — *Mémoires de Manstein*, tom. I, pag. 150.

CHAPITRE V.

Suite des affaires de l'Ukraine.

TOUT annnonçait une rupture prochaine entre la Porte-Ottomane et la Russie, lorsque l'hettman Daniel Apostol vint à mourir. Ses obsèques furent célébrées avec magnificence à Sorotschinez, dans une église qu'il avait fait construire. Sa veuve obtint de la générosité de l'impératrice une pension de trois mille roubles, et la propriété perpétuelle, pour elle et pour ses enfans, de toutes les terres dont il avait eu la jouissance en Ukraine. 17 janv. 1734.

De nouvelles lettres-patentes confirmèrent à cette occasion aux Kosaques leurs priviléges et le droit de se choisir un hettman ; mais, dans le même temps, l'impératrice envoya le prince Schakowskoi pour prendre la direction des affaires, et ordonna l'établissement d'un conseil de régence composé de six personnes, trois Russes et trois Kosaques, entre lesquels, en cas de partage d'opinion, la voix du prince président était

décisive (1). Cette administration provisoire devait durer jusqu'à ce qu'on pût trouver, pour être élevé à la dignité d'hettman, un homme qui fût capable d'en remplir honorablement les devoirs; et il ne tenait qu'à la cour de Pétersbourg de le faire long-temps attendre.

Le cabinet russe était alors dirigé par Osterman, Munnich et Biren. Les projets les plus vastes pouvaient à peine suffire à l'insatiable ambition, à l'infatigable activité de leur génie. Comme ils reprenaient pied à pied tous ceux que Pierre-le-Grand n'avait pu réaliser, l'Ukraine attira bientôt leur attention. Les lignes que ce monarque avait commencées pour la garantir de l'invasion des Tartares, venaient d'être achevées, du Borysthène au Donetz, dans une longueur de cent lieues, en suivant la direction du cours de la Samara (2). Ces lignes, couronnées par quinze forteresses, n'étaient pas moins utiles pour assurer la tranquillité du pays; et quoique les Kosaques donnassent alors tant d'assurances de leur fidélité, on s'était bien gardé de leur en confier la défense. La prévoyance du feld-maréchal Munnich en avait chargé une nouvelle

(1) Schérer, tom. II, pag. 226.

(2) *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 154. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 256.

milice de vingt mille dragons ou cuirassiers (1), tirée des provinces de Rilsk et de Koursk, composée de cette classe de petits propriétaires appelés *onodwortzis*, bourgeois ou paysans, dont la condition ressemblait assez à celle de la plupart des Kosaques de l'Ukraîne. Ces troupes, vues avec jalousie, et déjà les plus belles de la Russie, ne pouvaient pas toujours préserver l'Ukraine des invasions des Tartares, à raison de l'extrême étendue des lignes qu'elles avaient à défendre; mais elles soutenaient le courage et la fidélité de leurs turbulens voisins.

Jamais, pour me servir des expressions d'un général bien instruit des affaires de la Russie, « jamais Pierre-le-Grand n'avait pu digérer la » paix du Pruth : lui-même avait fait les prépa- » ratifs d'une guerre que la mort seule l'empê- » cha d'entreprendre (2). » La politique du cabinet russe était toujours la même à cet égard;

---

(1) *Vie du comte de Munnich*, pag. 41. — *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 154-155. Ce général fait monter à 200,000 le nombre des familles d'où cette milice était tirée : cette évaluation est exagérée, puisque, d'après des évaluations beaucoup plus récentes, on ne compte que 7 à 800,000 onodwortzis dans toute la Russie. (Storch, *Tableau de la Russie*, part. 1.) Büsching dit qu'on forma, pour garder les lignes, seize régimens de cavalerie et quatre d'infanterie (tom. II, pag. 256).

(2) *Mémoires du général Manstein*, tom. I, pag. 247.

cette guerre avait commencé par les incursions et les brigandages dont l'Ukraine offrait depuis long-temps le sanglant tableau. On n'attendait, pour la faire ouvertement, que la fin des troubles de Pologne : mais dès qu'Auguste III parut affermi sur le trône où la Russie l'avait placé, cette puissance épargna au divan l'embarras de se déclarer.

Le théâtre sur lequel le célèbre Munnich déploya bientôt ses talens, embrassait tout le pays renfermé entre le Don, le Danube et la mer Noire. Son projet était de chasser les Tartares des steppes qui séparent la Krimée de l'Ukraine, vastes déserts où leurs hordes offraient encore le même aspect, les mêmes mœurs, la même vie pastorale, nomade et guerrière que leurs premiers ancêtres (1). Ensuite il se flattait de franchir les lignes de Perekop, de pénétrer dans la péninsule, de planter les aigles russes sur les minarets de la Tauride, de venger l'affront fait sur le Pruth à la gloire de Pierre-le-Grand, de relever les remparts d'Azow, de faire de l'antique Dacie une principauté dont il aurait l'in-

(1) *Voyage de la Motraye*, tom. II, pag. 64-65. — *Vie du comte de Munnich*, pag. 64-130. — *Mémoires de Manstein*, t. I, pag. 150 et suiv.; tom. II, pag. 1-60. — Leclerc, *Hist. moderne*, tom. II, pag. 81-86.

vestiture (1), et de porter la terreur de son nom jusqu'à la capitale de l'Empire ottoman.

Dans les quatre campagnes qui firent la renommée de ce grand capitaine, les Russes firent des pertes énormes. Engagés dans des déserts, sans eau, sans vivres, sans abris, exposés tour à tour aux rigueurs d'un froid piquant et aux ardeurs d'un soleil brûlant, ils périrent par milliers; mais Munnich eut la satisfaction de réaliser une partie des rêves brillans qu'il avait faits : il entra en vainqueur dans le palais des enfans de Tschinguis-khan. Il reçut les hommages de ces Moldaves dont la défection avait arrêté la carrière de Pierre-le-Grand ; il eut l'honneur de ramener à sa suite, dans leur capitale, le fils du prince qui avait payé son dévouement aux Russes de la perte de sa principauté. S'il ne put accomplir alors qu'une partie de ses grands desseins, il prépara du moins l'exécution des autres; et enfin, le passage de Perekop, la prise d'Oczhakow, la victoire de Stawatschana (2), sont peut-être des trophées plus glorieux à sa mémoire que n'eût été la petite monarchie enviée par son orgueil.

---

(1) *Vie du comte de Munnich*, pag. 126-127. — *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 96.

(2) *Mémoires de Manstein* et *Vie du comte de Munnich*, ubi suprà.

Je ne fais qu'indiquer ces événemens où les Kosaques jouèrent un rôle accessoire. S'il faut en croire Schérer (1), les Zaporogues, alors au nombre de huit mille, y rendirent de grands services. La connaissance qu'ils avaient de la langue de l'ennemi, les mit en état de pénétrer dans son camp, et de donner aux généraux russes les avis les plus importans et les plus sûrs. Au siége d'Oczhakow, ils furent embarqués sur une flotille, qui prit plusieurs vaisseaux aux Turcs: aussi reçurent-ils pour récompense, des lettres-patentes de satisfaction, un grand étendard aux armes de Russie, une queue de cheval garnie de drap d'or, un bâton de commandement en vermeil pour leur koschowoy, et plusieurs milliers de roubles qui furent partagés à la setsche. L'impératrice Anne voulut être inscrite sur leur liste militaire ; et ses successeurs ont suivi cet exemple (2).

Les Kosaques de l'Ukraine pouvaient alors mettre en campagne vingt-deux mille hommes. On eût dit que leur ancienne valeur était éteinte: ils ne servirent, dit un compagnon de Mun-

(1) *Annales de la petite Russie*, tom. I, pag. 250-253.

(2) *Hist. de l'anarchie de Pologne*, par Rulhières, tom. III, pag. 79.

nich (1), qu'à augmenter le nombre des troupes et qu'à mener les chariots de vivres pour l'armée. Ils se distinguèrent seulement par les brigandages, que, comme leurs frères du Don et les Zaporogues, ils exercèrent indifféremment sur les amis et les ennemis. Ils étaient tous à cheval. Déjà le perfectionnement de l'art militaire avait rendu leur infanterie tout-à-fait inutile; et c'est alors qu'ils prirent l'usage des longues lances, parce qu'ils ne pouvaient résister de près au cimeterre des spahis ottomans (1).

Malgré leurs succès, les Russes épuisés parurent faire quelques sacrifices pour avoir la paix; ils renoncèrent à la possession de la Moldavie et de la Valachie, et au dessein de fortifier Azow: mais ils obtinrent que, comme eux, la Turquie ne pourrait avoir de place fortifiée qu'à trente werstes au-delà de cette ville; ils s'assurèrent la possession de Samara, et ils étendirent les frontières de leur empire à vingt milles d'Allemagne dans le désert, jusqu'à l'entrée de la Tauride. Enfin il ne fut plus question dans ce traité, ni de la Pologne, ni des Kosaques (3), à qui la Russie

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. I, pag. 308, 318, 319.

(2) *Ibidem.*

(3) Traité du 7 septembre 1739. — *Corps universel diplomatique* de Dumont.

pût faire désormais sentir librement le joug de son protectorat.

Dans toute la durée de cette guerre, la fertile Ukraine avait nourri l'armée russe et recruté ses bataillons : elle avait été en proie aux vexations les plus criantes (1). En même temps, le fléau, trop souvent compagnon de la guerre dans les pays peu civilisés, la peste, venue par la Moldavie et la Valachie, y avait fait des ravages que la prudence de Munnich arrêta (2).

A peine cette province était-elle délivrée de ces deux fléaux, qu'un troisième auquel elle était accoutumée, la rébellion, la menaça de ses horreurs. Un Kosaque imagina de se faire passer pour le tzarewitch Alexis, mort en 1718. L'espace de temps qui s'était écoulé depuis ce tragique événement, l'invraisemblance du roman que cet aventurier débitait, semblaient devoir lui ôter tout crédit; mais l'imposture la plus grossière est presque toujours celle qui séduit le mieux une populace ignorante. Quelques soldats rendirent hommage à ce faux Alexis. Le pope d'un village fit sonner les cloches, et célébra une messe solennelle, pour la prospérité de son règne.

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 80.
(2) *Ibid.* tom. I, pag. 364.

Heureusement un officier kosaque, plus fidèle et plus éclairé que ses frères, dénonça l'imposteur au général Romantzow, et la révolte fut arrêtée dans sa naissance. Le prétendu tzarewitch fut saisi sans résistance, envoyé à Pétersbourg, jugé et reconduit en Ukraine pour y être empalé vif (1). Le pope et les soldats qui l'avaient reconnu furent mis à mort, le village démoli, les habitans exilés et dispersés; et les provinces apprirent en même temps le crime et le châtiment qui l'avait immédiatement suivi.

Après avoir donné cet exemple, la cour voulut faire cesser les vexations qui avaient peut-être provoqué la révolte. Un gouverneur sage, officier anglais au service de la Russie, le général Keith, envoyé dans l'Ukraine, y rétablit l'ordre; et la douceur de son administration fit chérir la discipline à ces Kosaques toujours impatiens du joug qu'on voulait leur imposer. Mais il ne resta qu'un an à Gloukhoff; et la guerre qui venait d'éclater entre la Suède et la Russie, ne lui laissa pas le temps d'achever son ouvrage (2). 1741.

Sous le règne d'Élisabeth, qu'un régiment des gardes mit à la place d'une régence troublée par

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie moderne*, tom. II, p. 88-89.

(2) Pufendorff, *Introduction à l'Hist. universelle*, tom. III, liv. IV, chap. 1, pag. 226.

mille intrigues (1), les Kosaques surent enfin jouir de quelque tranquillité. A l'exemple d'Anne, elle marqua quelque déférence pour leurs chefs; elle crut devoir les ménager. Pendant la guerre qu'elle faisait alors à la Suède, elle assembla ses généraux : l'ataman des Kosaques du Don fut appelé à ce conseil, comme les autres officiers généraux de l'Empire. C'était un vieillard féroce, qui avait fait les campagnes de Pierre-le-Grand : « Madame, dit-il à l'impératrice, en l'abordant, » si l'empereur votre père eût suivi mes con- » seils, les Suédois ne vous feraient pas la guerre » aujourd'hui. » — « Et que fallait-il donc faire, » demanda l'impératrice ! » — « Quand les Russes » ont pénétré dans la Suède, répondit-il, il fallait » amener ici une bonne partie de la populace » suédoise, et égorger le reste. » La clémente Élisabeth sourit d'abord du propos du barbare; elle voulut ensuite lui faire sentir la cruauté qu'il y aurait eu à sacrifier tant de milliers d'hommes : « Eh, madame, répliqua le vieux Kosaque, ils » sont bien morts sans cela (2) ! »

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 80-81 et suiv.
(2) Lévêque, *Hist de Russie*, tom. V, pag. 252.

CHAPITRE VII.

Origine des troubles de la nouvelle Servie.

C'EST au commencement du règne d'Élisabeth que l'on peut rapporter l'origine des troubles qui ont amené la destruction de la setsche. Il faut donner quelques développemens sur ce sujet, qui n'a guère été connu jusqu'ici que par un ukase où Catherine II traite les Zaporogues en rebelles (1).

Il avait été dans l'esprit du traité de Belgrade, en reculant les frontières des Tartares, de mettre le territoire ottoman à l'abri des incursions des Kosaques, et de laisser un vaste désert entre deux nations pauvres et avides, qui ne connoissaient d'autre occupation que la guerre, d'autres ressources, d'autre revenus que le pillage. Cependant la cour de Pétersbourg jetait un œil d'envie sur ces plaines abandonnées qu'enfermaient le Borysthène au levant, le Bourg au midi, et la

(1) Ukase du 3 (14) août 1775. *Voyez* cette pièce intéressante, à la fin de ce Volume.

rivière de Semka au couchant. Elle voulait en faire une colonie jetée entre les Kosaques, les Tartares et les Turcs, pour empêcher leur communication. Cette conception d'une sage politique ne s'annonça d'abord que comme une entreprise particulière (1).

1750. Un colonel transylvain, qui avait passé au service russe, en fut chargé. En lui cédant ce territoire, on lui donna deux cent mille roubles, pour fournir aux premiers frais du défrichement des terres et de la construction des habitations. Il devait distribuer à chacun des transfuges qu'il pourrait attirer, une somme de vingt roubles, remboursable sept ans après leur établissement, pour être employée en achat de bestiaux ou d'instrumens aratoires. Ces nouveaux colons étaient exemps d'impôts pendant sept ans, mais obligés de faire leurs achats sur les terres de Russie, afin que l'argent qui leur était avancé ne sortît point de l'Empire.

En peu de temps, on vit s'augmenter le nombre des transfuges que le Transylvain avait attirés avec lui. Cette terre, désolée depuis vingt siècles par les Scythes, les Gètes, les Huns, les Patzinaces, les Tartares et les Kosaques, n'atten-

---

(1) *Mémoire manuscrit de M. de Peyssonnel.*

dait qu'un faible effort de la part de l'homme, pour lui prodiguer ses trésors. Le soc laborieux l'ouvrit sans peine, et d'immenses récoltes payèrent les premiers travaux du cultivateur. Bientôt il s'éleva des manufactures où l'industrie mit en œuvre les productions d'un territoire fertile. Le salpêtre, les grains, les toiles de chanvre, furent les premières richesses d'un établissement dont le divan ignorant et faible était bien éloigné de soupçonner l'importance (1).

On n'admit d'abord dans la nouvelle colonie que des étrangers. Des commissaires envoyés dans la Valachie et la Moldavie, y débauchèrent sans peine les chrétiens grecs charmés de se tirer de l'oppression et de la misère. Il s'y joignit bientôt des aventuriers attirés de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne, auxquels on associa des femmes de mauvaise vie, enlevées des frontières de Pologne; et quatre ans après, cette colonie, déjà connue sous le nom de nouvelle Servie, offrait cinquante villages et soixante mille habitans (2). Une ligne de redoutes et de forts fut élevée, comme par enchantement, depuis Kisikermen jusqu'au confluent de la Semka et du

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*

Boug. C'était une violation ouverte des stipulations du traité de Belgrade; mais le divan ne s'avisa d'y trouver à redire que lorsqu'il fallut entreprendre une guerre, pour détruire ces ouvrages (1). Il usa de représailles en attirant à Oczhakow des vagabonds russes qui s'y établirent en foule (2). Il ne prévoyait pas qu'en travaillant à la prospérité de cette ville, il préparait une acquisition nouvelle à la fortune de ses ennemis.

Plus éclairés sur leurs intérêts, les Zaporogues avaient porté des plaintes vives à la cour de Pétersbourg. Ils réclamaient la possession d'un territoire que leur nonchalance ne voulait pas fertiliser. Ils voulaient obliger leurs nouveaux voisins à se rabattre vers la Podolie, et souffraient impatiemment la barrière qui s'élevait entre eux et les Tartares (3). Ils réclamaient surtout la possession d'une très-grande forêt appelée *Tschernoï-Less* [la forêt Noire], qui faisait une partie considérable de la nouvelle colonie. Ils prouvaient que leurs plus anciens atamans et koschowoys s'étaient servis de cette forêt, pour y entretenir leurs ruches; que les possessions de

(1) *Histoire de l'anarchie de Pologne*, tom. III, pag. 79-80.

(2) *Mémoire manuscrit de M. Peyssonnel.*

(3) *Ibid.*

leur setsche s'étendaient jadis depuis l'embouchure de l'Ingoulet jusqu'à sa source, et que de tout temps ils avaient eu droit de pêche dans le Borysthène et les petites rivières, depuis l'île de Chortiza jusqu'au fleuve du Boug. Ces réclamations étaient justes; mais on y répondit en couvrant le pays de petits forts, en y établissant une milice composée de dragons pour cultiver les terres et veiller sur la conduite des anciens Kosaques. On emprisonna leurs députés; et l'on érigea dans la suite, par un acte solennel, la nouvelle Servie en gouvernement (1). 1754.

Il ne restait plus en Ukraine, aux régimens slobodes, qu'un territoire circonscrit, enclavé dans des possessions de nobles russes. Les anciens habitans, appelés *Malo-Russes*, perdaient peu à peu le souvenir de leur origine. La régence établie à Gloukhoff par l'impératrice Anne, y exerçait tranquillement ses fonctions; et les Kosaques eux-mêmes ne pensaient peut-être plus à demander un hettman général, lorsque l'amant d'Élisabeth fit tomber cette dignité sur la tête de son frère, Kyrille Rasowmouski (2).

La fortune de ces deux frères est un exemple

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 47, 49, 50. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 250-251.

(2) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 236.

frappant de ce que l'amour pouvait opérer, à la cour de Pétersbourg. Ils étaient nés en Ukraine, près de la ville d'Isioum, de simples paysans. L'un d'eux, Alexis, s'étant fait distinguer, en allant à l'école, par la beauté de sa voix, passa du lutrin d'une église grecque au service du colonel Wischeuwski, et du service de cet officier à celui de la chapelle impériale. C'est là qu'Élisabeth, encore princesse, le remarqua entre les chantres, à d'autres agrémens que celui de la voix : elle lui fit donner sa démission, le chargea de la surintendance de ses terres. Quand elle monta sur le trône, elle n'avait déjà plus de faveurs à lui refuser : elle le fit grand-veneur; et dans un moment de scrupule, par l'insinuation du clergé que son amant avait gagné, elle finit, dit-on, par l'épouser (1).

A la nouvelle du crédit de son frère, Kyrille Rasowmouski se rendit à Pétersbourg; son humble extraction, son éducation négligée, son caractère rude et grossier, ne l'empêchèrent point de parvenir. Sa taille avantageuse, et la grâce qu'il avait à jouer de la balalaïka (2), plurent

---

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 205-206.

(2) Espèce de guitare à trois cordes. (*Voyage de Clarke*, tom. I.)

à l'impératrice. Il passa même pour avoir remplacé son frère auprès d'elle (1); et cette faveur lui tint lieu de service et de talens militaires. Il se trouva tout à coup un des plus riches seigneurs de la cour (2); il fut fait commandant des gardes d'Ismaïlow, hettman de l'Ukraine, où l'on vit rentrer avec le faste d'un souverain, celui que l'on venait d'en voir partir, en habit de paysan; et par un contraste encore plus étonnant, cet ignorant chef des Kosaques fut mis peu de temps après, en vertu d'un ukase, à la tête de l'académie de Pétersbourg (3).

Tant que les Kosaques de l'Ukraine n'eurent point d'hettman de leur choix, ils purent croire que leur droit d'élection n'était que suspendu; mais ils virent qu'ils l'avaient perdu lorsqu'Élisabeth leur donna son favori pour chef.

Jusqu'alors les Kosaques avaient été retenus sur leurs frontières; on ne les croyait propres qu'à les défendre contre les Turcs et les Tartares. On pensait qu'employés au loin, dans un pays policé, ils embarrasseraient l'armée russe, plus qu'ils ne lui seraient utiles; qu'ils mettraient bientôt la disette dans les camps, par la grande

(1) *Vie de Catherine II*, par M. Castera, tom. II, pag. 255.
(2) *Ibid.*
(3) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 346.

consommation de fourrages, et surtout par les ravages qu'ils feraient plusieurs lieues à l'entour (1). Cependant la cour de Russie s'en servait déjà comme d'un épouvantail; on y disait avec orgueil qu'elle pouvait en lever soixante mille (2). Dans la guerre de la succession d'Autriche, on parla d'en envoyer trente mille sur les bords du Rhin. La France répondit à cette menace par un procédé dont peu de gouvernemens ont donné l'exemple. Un officier picard, nommé Dorigni, colonel de dragons au service de Russie, proposa au chargé d'affaires de France à Saint-Pétersbourg, de faire insurger trois cent mille Tscheremisses, Kalmouks ou Kosaques, et d'arrêter par ce moyen les secours promis à l'Autriche. Dorigni garantissait le succès de cette entreprise; mais le cabinet de Versailles refusa d'en favoriser l'exécution (3).

Bientôt la guerre de sept ans fit mieux connaître les Kosaques à l'Europe occidentale. Le feld-maréchal Apraxin en amena douze mille à sa suite. Ils firent sur l'Oder ce qu'ils avaient accoutumé de faire dans les plaines de la Tarta-

(1) *Mémoires de Manstein*, tom. II, pag. 364.

(2) *Ibid.* pag. 369.

(3) *Vie de Catherine II*, par M. Castera, tom. II, pag. 164-168.

rie (1). Qu'on me pardonne d'omettre des détails qui reproduisent toujours les mêmes tableaux. On sait avec quel gloire le grand Frédéric sortit d'une guerre où l'Europe entière avait cru voir sa ruine.

A peine Élisabeth avait-elle rendu le dernier soupir, que déjà se tramait à la cour de Pétersbourg cette conspiration qui coûta au malheureux Pierre III l'Empire et la vie. Des écrivains distingués ont soulevé le voile qui couvrit cette catastrophe durant tout le règne de Catherine; elle appartient à mon sujet seulement par le rôle qu'y joua l'hettman des Kosaques : c'est à cette circonstance que je dois me borner. 1762.

Kyrille Rasowmouski, créé comte, colonel du régiment des gardes d'Ismaïlow, hettman, président de l'académie, chevalier des ordres de Russie et de Pologne, n'avait point cherché

(1) *Hist. de la guerre de sept ans*, Œuvres posthumes de Frédéric, roi de Prusse, tom. I, pag. 249. — *Voyez* surtout le tableau de l'affaire de Quartschen, pag. 310, et comme ce guerrier-poëte peint l'arrivée des Kosaques, dans une épître au marquis d'Argens :

Comme un vaste et sombre nuage
Renferme en ses flancs ténébreux,
La grêle, la flamme et l'orage,
. . . .

Poësies, tom. VII, pag. 319-320.

à justifier, par ses services, les faveurs accumulées sur sa tête. Sa rudesse naturelle avait l'air de la franchise militaire : mais il n'était ni général, ni soldat (1); il le sentait lui-même : quoique élevé au grade de feld-maréchal, il refusa toujours de faire la guerre. Un jour que Pierre III, à peine sur le trône, lui offrait de le mettre à la tête de l'armée qu'il voulait envoyer contre le Danemarck, Kyrille lui répondit : « Il faudrait » que votre majesté eût une seconde armée, » pour faire avancer celle que je commande» rais. » Cependant, il tenait à des honneurs si peu mérités; il regardait surtout, comme une espèce de souveraineté, sa dignité d'hettman et les possessions immenses qu'il avait en Ukraine (2). Cette vanité fut ce qui l'engagea dans le parti de Catherine, dont il n'approuvait pas la conduite et dont il appréciait mal le génie (3). Un aide-de-camp de Pierre III, le seul qui resta fidèle à ce malheureux monarque, Godowitch, né dans l'Ukraine, d'une famille d'onodwortzis, souhaitait ardemment d'en devenir l'hettman. Pierre III, n'étant encore que grand-duc, favorisait cette prétention; il croyait que Rasowmouski,

(1) *Vie de Catherine II*, tom. I, pag. 255-256.

(2) Il avait plus de 40,000 paysans dans cette province.

(3) *Vie de Catherine II*, ubi suprà.

comblé de tant d'autres faveurs, lui ferait volontiers le sacrifice d'une dignité dont il ne restait guère que le revenu : mais le fier Kyrille lui jura, dès ce moment, une haine implacable. Sur la fin du règne d'Èlisabeth, il était parvenu à le perdre dans l'esprit de cette souveraine, par ses conseils artificieux ; à peine ce prince était-il assis sur le trône que, par un sentiment de crainte ou de vengeance, l'hettman prêta l'un des premiers l'oreille aux insinuations de la princesse d'Aschkow : il ouvrit sa maison de campagne aux conciliabules des conspirateurs; il prépara son régiment à la révolte; il fut un des agens les plus actifs de cette affaire. D'ailleurs, poussé par sa haine contre Pierre III, plus que par son dévouement à la cause de Catherine, il voulait d'abord, comme le comte Panin, qu'elle se contentât du titre de régente, et qu'elle cédât le titre d'empereur au grand-duc Paul Petrowitch (1). Ensuite, entraîné par la force des événemens et le grand caractère de cette princesse, il lui conseilla d'aller elle-même à l'église de Kasan, où l'archevêque de Nowogorod lui mit la couronne impériale sur la tête. Enfin, soit par l'effet d'un singulier hasard, soit pour qu'il ne man-

(1) *Ibid.* pag. 115.

quât rien à sa vengeance, ce fut encore dans sa maison de campagne, où l'on avait tracé le premier plan de la conspiration, que l'assassinat de Pierre III dénoua ce drame épouvantable (1).

Tant de preuves de zèle semblaient devoir assurer à Kyrille Rasowmouski la faveur intime d'une souveraine qui n'oublia jamais les services de cette journée si fameuse : mais elle gardait aussi dans sa mémoire l'opinion qu'il avait manifestée relativement à l'élévation du grand-duc, et d'autres circonstances vinrent envenimer ce souvenir.

A l'époque même de la plus grande faveur de Grégoire Orloff, l'hettman semblait prendre plaisir à le braver. Quand cette princesse si fière délibéra si elle ne mettrait pas le bandeau des tzars sur la tête d'un officier des gardes, Rasowmouski presque seul osa lui représenter, avec toute la rudesse de son caractère, le scandale de cette alliance, et le mécontentement qu'elle allait augmenter, dans toutes les classes du peuple russe. Catherine eut le courage de l'entendre : les illusions de l'amour ne pouvaient tenir longtemps dans son esprit, contre la puissance de la raison et de l'orgueil. Orloff ne monta point sur

(1) *Ibid.* pag. 324.

le trône ; mais il jura de se venger, et jouit encore assez long-temps de sa faveur, pour en trouver l'occasion. Il attribua le conseil de l'hettman à la prévention et aux desseins qu'il entretenait toujours en faveur du grand-duc ; il jeta des soupçons sur le crédit que ses possessions et sa dignité lui donnaient en Ukraine, en sorte que l'impératrice résolut de se délivrer de cette inquiétude, avec tous les ménagemens dus à celui qui l'excitait. « Votre charge d'hettman » doit être assez lucrative, lui dit-elle un jour ; » combien vous rapporte-t-elle par an ! — De » soixante à cent mille roubles, répondit le » comte. — Eh bien ! seriez-vous fâché, reprit » l'impératrice, que je voulusse être hettman » moi-même, et que, sans diminuer le revenu » de la charge, je vous délivrasse des soins » qu'elle entraîne ? » Cette plaisanterie familière était un ordre auquel Rasowmouski ne put répondre que par une prompte déférence : il accepta donc les cent mille roubles de dédommagement (1), et Catherine joignit à la liste déjà si longue de ses titres, celui d'hettman, jusqu'à

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 258-259. — Büsching dit que Rasowmouski ne reçut que 50,000 roubles ; ce qui ne faisait pas le quart des péages qu'il perdait avec sa place. (*Géogr.* t. II, p. 236.)

l'époque où elle voulut bien s'en défaire en faveur de Potemkin.

Le ressentiment du fier Orloff ne se borna point là. Bientôt Rasowmouski fut soupçonné d'être entré dans une autre conspiration qui tendait à mettre sur le trône le grand-duc Paul ou le malheureux Iwan. Sa vanité, si chatouilleuse envers Pierre III, pouvait bien, en effet, le porter à une seconde perfidie : mais Catherine eut l'air de n'en rien croire, elle lui conserva ses bienfaits ; et lorsque, dans la suite, son fils, non moins audacieux, porta des regards criminels jusque sur la grande-duchesse, l'impératrice ne put se résoudre à le perdre : elle se contenta de l'exiler dans l'ambassade de Venise (1).

L'honneur que cette princesse semblait faire aux Kosaques, venait en effet de leur enlever le plus beau de leurs priviléges : il les rendit plus attentifs aux démarches de la cour de Russie ; il leur fit voir avec plus de peine qu'auparavant les établissemens de la nouvelle Servie, où de nombreux régimens de dragons cultivateurs défrichaient la terre et repoussaient les invasions des Tartares (1). Jamais cette contrée n'avait offert

(1) *Vie de Catherine II*, tom. I, pag. 399-401, et tom. II, pag. 221.

(2) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 250-251.

tant de repos et de sécurité ; mais les orages de la licence convenaient mieux aux Kosaques que la paix de la servitude. D'ailleurs Catherine, poursuivant toujours ses desseins, plaçait autour de la setsche des forces capables de l'anéantir quand il lui plairait. Elle n'avait demandé la démission de l'hettman que pour ne pas trouver d'opposition dans l'orgueil d'un chef riche et puissant (1).

Dans le même temps, elle venait d'élever sur 1768.
le trône de Pologne un roi sans autorité : mais elle voulait achever son ouvrage, étendre les droits de son protectorat militaire, dicter des lois aux Polonais, épouvanter les confédérés de Bar, et détourner à jamais la noblesse de l'idée de la résistance à ses volontés, en faisant ravager leurs provinces. Les Zaporogues lui parurent encore utiles à de pareils projets.

A la première espérance d'une si belle proie, ils oublièrent un moment leurs propres intérêts et l'usurpation de leur territoire. Avertis par les édits de l'impératrice, qui traitaient la confédération de révolte excitée contre les dissidens, en haine de la religion grecque, ils sortirent, sous le commandement de Zelesniak, alors leur kos-

(1) Schérer, tom. I, pag. 260.

ne peut les sauver du pillage et du massacre : il y périt seize mille personnes.

Il est difficile d'estimer le nombre des victimes de cette excursion, plus affreuse peut-être qu'aucune de celles qu'aient jamais faites les sanguinaires enfans de Magog (1). Ceux que la terreur du péril auquel ils venaient d'échapper peut avoir portés à exagérer, en évaluèrent le nombre à deux cent mille; ceux dont l'intérêt était d'en diminuer l'horreur, les magistrats qui furent chargés par le parti russe de recueillir des informations à cet égard, l'ont réduit à cinquante mille : c'est peut-être entre ces deux appréciations qu'il faut chercher la vérité. Quelques semaines après cette scène de désolation, les infortunés habitans d'un pays jadis si florissant, échappés au désastre, n'y retrouvèrent qu'un vaste désert, du sang et des cendres (2).

Telle fut alors l'indignation générale excitée par cet horrible débordement de barbares et de séditieux, que la cour de Pétersbourg elle-même désavoua le mouvement qu'elle avait ordonné. Dès qu'elle crut la confédération de Bar dissipée, des troupes russes enveloppèrent les

(1) Ezéchiel, XXXVIII, 4.

(2) Rulhières, *Hist. de l'anarchie de Pologne*, t. III, p. 95-96.

Zaporogues, les dépouillèrent de leur butin, qui montait à plus de cent mille ducats en espèces, enrôlèrent les uns dans les régimens slobodiens, forcèrent les autres de s'établir dans l'Ukraine polonaise, et ne permirent qu'au plus petit nombre d'entre eux de regagner leur setsche.

Ainsi la politique russe trouva tout à la fois dans cette expédition deux avantages : la soumission de la Pologne, et l'affaiblissement d'un corps qu'on voulait détruire. Mais, comme la Providence laisse rarement les grandes iniquités impunies, les fureurs des Zaporogues seront bientôt surpassées, et les malheurs des Polonais seront vengés par les calamités qui vont tomber par torrens, sur les provinces méridionales de la Russie.

Cependant la violation du territoire ottoman, l'incendie de Balta par les Russes, venaient de réveiller l'énergie du divan. Au premier signal qu'il donna, soixante mille Tartares envahirent la nouvelle Servie, brûlèrent tous les villages bâtis sur la frontière, emmenèrent en esclavage quarante mille Européens, déserteurs ou paysans arrachés à leur sol natal par la séduction, et ruinèrent en quelques jours l'ouvrage de vingt années.

Cette guerre, si redoutée des deux partis, surprenait la nation russe sans défense. Catherine n'était encore parvenue ni à se faire aimer du plus grand nombre de ses sujets, ni à leur inspirer quelque intérêt pour ses grands desseins. Les conspirations se multipliaient avec une fureur que sa clémence, sa politique ou sa fermeté, ses premiers succès, les exploits de ses généraux, la sagesse de son administration, ne pouvaient désarmer. Elle s'était vue *réduite* à fuir de Moskow, pour échapper au danger d'une révolution. Les uns feignaient de craindre que, comme elle avait sacrifié son époux à l'ambition de régner, elle ne poignardât son fils, entre les bras du comte Panin, son gouverneur (1). Les autres répandaient sourdement que Pierre III, échappé à la révolution de 1762 et à la cruauté des favoris de Catherine, pouvait être caché dans quelque coin de l'Empire, si vaste en solitudes. Un cordonnier de Woronetz, un déserteur du régiment d'Orloff, un paysan des terres de Woronzow, un prisonnier d'Irkoutsk, s'étaient déjà présentés, sous le nom de ce malheureux empereur, à la crédulité grossière des paysans et des Kosaques. Après quelques tenta-

(1) *Vie de Catherine II*, tom. I.

tives heureuses, tous avaient expié leur crime sur l'échafaud (1); mais le germe de la rébellion n'était pas étouffé. Pugatschew parut, et fit chanceler le trône de toutes les Russies.

---

(1) *Ibid.* — Coxe's *Travels into Poland, Russia,* etc. London 1785, 2 vol. in-4°.; vol. II, pag. 57-58.

CHAPITRE VII.

Révolte de Pugatschew.

Si l'audace du caractère, la grandeur des entreprises, l'énormité des crimes, l'excès de toutes les passions brutales et féroces, peuvent rendre un brigand digne de figurer dans l'histoire, nul n'a mieux mérité ce déplorable honneur que celui dont j'ai maintenant à raconter les attentats.

Yemelka ou plutôt Yemeljan (1) Pugatschew naquit vers 1726 dans la stanitza de Zinvilskaïa, sur le Don : son père était un simple Kosaque, que des écrivains ont nommé *Iwan*, d'autres *Ismaïlow* (2). Pugatschew lui-même fit, en cette

(1) *Yemelka* est le diminutif d'*Yemeljan*. Les Russes aiment beaucoup ces diminutifs, qui ont une grâce particulière dans leur langue.

(2) Relation officielle publiée avec le manifeste du 19 décembre 1774. — *Le faux Pierre III*, ou *la Vie et les Aventures du rebelle Yemeljan Pugatschew*, traduct. franç. publiée à Londres chez Seyffert, *in Angel's Court, Westminster*, 1775, 1 vol. in-8°. Ce dernier ouvrage, qui parut en Russie peu de temps après l'exécution de Pugatschew, est une espèce de roman historique, où les aventures singulières, les amours féroces et les

qualité, les campagnes de la guerre de sept ans, dans l'armée du maréchal Apraxin, et celle de 1769 contre les Turcs (1). Après le siége de Bender, où il s'était distingué, soit qu'il eût éprouvé quelque injustice, soit que, témoin du mécontentement des Russes, il méditât dès-lors sa rébellion, ou plutôt que, par l'inconstance naturelle à sa race, il fût dégoûté du service, il demanda son congé (2); et sur le refus qu'il éprouva, il s'enfuit en Pologne, où des hermites du rit grec lui donnèrent l'hospitalité.

Caché dans cet asile, il y adopta ou feignit d'adopter les dogmes des Raskolnikis, secte ancienne de l'église grecque, établie dès le XIIe. siècle par des fanatiques qui avaient quelque connaissance du nouveau Testament, et surtout la prétention de le suivre à la lettre. Ainsi ils

---

exploits merveilleux du héros offrent quelquefois un intérêt qui ferait la fortune d'un mélodrame fort supérieur en horreurs de toute espèce aux monstruosités dramatiques de nos boulevarts. Quelques pages de ce livre ont peut-être donné l'idée d'une des plus abominables productions qui aient jamais souillé la presse.

(1) *Travels into Poland, Sweden, Russia, etc.* by William Coxe, in two vol. in-4°.; London, 1785.

(2) *Voyage philosophique, politique et littéraire fait en Russie pendant les années* 1788 *et* 1789, traduit du hollandais par Chantreau; Paris, 1794.

accusaient les autres chrétiens de relâchement dans le dogme; ils soutenaient qu'il n'y avait ni premier, ni dernier, entre les serviteurs de Jésus-Christ, et qu'un fidèle pouvait se tuer pour l'amour de Dieu. Dans leurs cérémonies, c'était à leurs prêtres une énorme impiété que de dire *alleluïa* trois fois, de donner la bénédiction autrement qu'avec trois doigts, et de conférer le baptême, après avoir bu de l'eau-de-vie (1). D'ailleurs, ces hérétiques, qui s'appelaient entre eux *Starowerski* ou *Vieux Croyans*, étaient les jansénistes de l'église grecque. Sévères dans leur discipline et rigides dans leurs mœurs, ils n'admettaient point les autres chrétiens dans leurs assemblées. De cette séparation absolue, viennent quelques imputations ridicules d'abominations dont l'intolérance religieuse a chargé de tout temps des sectes ennemies.

On avait persécuté les Raskolnikis long-temps avant Pierre-le-Grand : ce prince avait continué à les tourmenter, moins par esprit d'intolérance que par des ressentimens personnels; il les avait condamnés à payer des taxes doubles, à porter des vêtemens particuliers. La persécution avait

(1) *Mémoires de Stralhemberg*, tom. II, pag. 9-10. — Voltaire, *Hist. de Pierre-le-Grand*, pag. 71.

eu en Russie l'effet qu'elle produit partout ailleurs; elle avait accru leur zèle et leur nombre, surtout dans les contrées où le gouvernement russe avait plus d'ennemis et moins de moyens de faire respecter sa puissance, comme en Ukraine, sur les bords du Don, du côté d'Orembourg et jusqu'en Sibérie (1). Pugatschew sut bientôt en tirer avantage.

Forcé de quitter les hermites qui l'avaient accueilli, il vint à Dobrinka et y vécut d'aumônes; il erra quelque temps dans la petite Russie, où des sectaires zélés et nombreux fournirent abondamment à sa subsistance : mais, craignant d'y être découvert, il traversa rapidement son ancienne patrie, pour se rendre chez les Kosaques du Jaïk. Là fermentaient sourdement les germes de la rébellion qui éclata, quatre ans après, avec la fureur que peut inspirer le fanatisme des préjugés moraux, politiques et religieux.

Aussitôt que Pugatschew se vit des partisans, il leur persuada qu'il allait entreprendre une expédition glorieuse et lucrative, et se mit en route pour le Kuban, vers les défilés du Caucase, où le commerce des Persans, des Turcs

---

(1) Stralhemberg, *ubi suprà.* —Coxe's *Travels*, vol. I, p. 288; vol. II, pag. 60.

et des Russes lui promettait une proie riche et facile. Il n'est pas aisé de concevoir l'existence d'une pareille troupe, au sein de nos états policés ; mais, dans les solitudes de la Russie, rien n'était moins extraordinaire que de voir des Kosaques errer en petites bandes, au hasard et suivant leur caprice. Dans ces courses, Pugatschew s'échappait fréquemment en invectives sur le gouvernement russe. Il n'avait pas encore pris le nom de Pierre III (1) ; il préludait à la révolte par des propos séditieux, qui le firent arrêter dans la petite ville de Malefolka, d'où il fut envoyé pour être jugé à Kasan. Là, sa carrière semblait devoir se terminer ; mais il eut l'adresse de tromper l'indolence du gouverneur, par les marques d'une démence affectée, dans ses interrogatoires. Enfin les délais mis à son jugement lui donnèrent le temps et l'occasion de se sauver avec un prêtre de sa secte, qui lui fit secrètement passer de l'argent, pour enivrer ou corrompre ses gardes.

Échappé à ce danger, il descendit le Volga, puis la rivière d'Irghis qui coule dans le désert, et reparut sur les bords du Jaïk, dans des circonstances plus favorables à ses desseins.

---

(1) Coxe's *Travels*, ubi suprà. — *Relation officielle.*

Les Kosaques qui tiraient leur nom de ce fleuve, restes des anciens habitans du Kaptschak, race mélangée de Russes, de Tartares, de Kalmouks et de Kirghis (1), étaient plus barbares que leurs frères : moins chrétiens qu'idolâtres, superstitieux, ignorans, ennemis de l'agriculture, ils s'occupaient exclusivement de la pêche, de l'éducation des bestiaux, de l'extraction du sel dont leurs marais abondent. On les avait successivement privés d'une grande partie du territoire fertile qui restait toujours inculte entre leurs mains (2). La cour de Pétersbourg essayait de faire dans ce climat sauvage ce qu'elle avait opéré dans l'Ukraine. Les habitans, chassés des plaines où ils faisaient paître leurs troupeaux, se voyaient souvent forcés de les vendre. D'un autre côté, on réduisait de jour en jour la solde qu'on leur avait jadis accordée, et l'on finit par la supprimer tout-à-fait. Leurs députés, envoyés à Pétersbourg pour faire des remontrances, y

---

(1) De Guignes, *Hist. générale des Huns et des Tartares*, tom. III, pag. 540-541.

(2) On ne peut avoir une idée nette de ce pays, où sont des terres fertiles et des paysages délicieux à côté de déserts affreux, sans lire le *Voyage de Pallas*, tom. I, pag. 249 et suiv.; tom. II, pag. 97-141. Ce savant naturaliste voyagea dans ces contrées cinq ou six ans avant la révolte de Pugatschew, jusqu'en 1774.

avaient été reçus comme des séditieux (1). Enfin, imbus des erreurs de la secte des Raskolnikis, opiniâtrément attachés à leur antique simplicité, à leurs usages grossiers, à leurs lois militaires qui ressemblaient à celles des Zaporogues (2), ils n'avaient pu se prêter aux réformes de Pierre-le-Grand; ils tenaient à leurs barbes autant qu'à la vie. Dans la guerre qu'on faisait alors à la Turquie, on entreprit de les enrégimenter en hussards, suivant le système adopté; mais, quand il s'agit de couper la barbe aux recrues, ils se refusèrent à cette double infraction de leur loi et de leurs priviléges. On envoya, pour les réduire, le major-général Traudemberg avec quelques troupes. Cet officier ignorait avec quelle précaution il faut heurter les préjugés d'une populace barbare; il eut l'imprudence d'ordonner que les recrues seraient rasés publiquement sur la place de Jaïtskoï, leur capitale (3) : mais les Kosaques, plus irrités de cet outrage, se soulevèrent et massacrèrent le général qui l'avait ordonné, ainsi que leur propre ataman qui l'avait souffert.

(1) *Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 165.

(2) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 100-101.

(3) *Jaïtskoï* s'appelle maintenant *Ouralskaïa* : elle est située sur le Jaïk ou l'Ouralsk. Long. 49 degrés, latitude 51 degrés.

L'hiver, dont on commençait à sentir les rigueurs, empêcha de porter un prompt remède à cette révolte; mais, dès le commencement du printemps, le général Freyman partit avec un gros corps de troupes, traversa rapidement des pays inconnus à ses soldats, emporta Jaïtskoï par un seul assaut, prit les chefs de la sédition, fit exécuter les uns, enfermer les autres, cantonna une partie de ses troupes dans la ville, et la laissa sous le commandement d'un lieutenant-colonel russe (1). 1771.

Malgré ces précautions, plusieurs des rebelles et même des starschines, abandonnant leurs possessions, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans les marais qui environnent le lac de Kamish-Samarskie; ils y vivaient de la pêche abondante qu'il fournit, et de la chasse d'animaux errans sur ses bords inhabités, ou bien encore de quelques provisions que leurs familles leur faisaient secrètement parvenir (2). C'est là qu'ils se soutinrent avec le courage du désespoir, jusqu'à ce qu'après deux ans de persévérance et de misère, ils re-

(1) *Voyage de Pallas*, tom. VII, pag. 104-105.

(2) Pallas les y a vus en 1773. Il croyait l'ordre parfaitement rétabli : Pugatschew y parut quelques mois après. (Tom. VII, pag. 105.)

trouvèrent enfin le chef qui devait les conduire à la vengeance.

Il est difficile d'assigner l'époque à laquelle Pugatschew conçut l'idée de jouer le rôle de l'empereur défunt. L'auteur du roman historique que j'ai cité, dit que, Pugatschew dînant, en 1762, avec le général Tottleben, celui-ci avait été frappé de la ressemblance de ce Kosaque avec Pierre III. Une autorité plus respectable attribue cette remarque à un officier russe, au siége de Bender (1). Il importe peu de discuter la vérité de ces anecdotes. Cette ressemblance, contestée par des écrivains d'un grand poids (2), n'était pas rigoureusement nécessaire pour séduire, à une grande distance de la capitale, la crédulité d'un peuple ignorant et porté par ses ressentimens à adopter aveuglement tout ce qui semblait favorable à ses dispositions séditieuses : la Russie même en avait offert mille exemples.

En conséquence, dès son arrivée à Jaïtskoï, au milieu du mois d'avril 1773, Pugatschew avait vu en secret quelques Kosaques, plus irrités que jamais contre la garnison qui les contenait ; il avait fait circuler sourdement le bruit que l'empe-

(1) *Vie de Catherine II*, pag. 161-162.

(2) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 62. — Lévêque, *Hist. de Russie*, tom. V, pag. 381, etc., etc.

reur, supposé mort, allait se montrer au milieu d'eux. Puis, ayant obtenu quelques renseignemens sur la retraite des rebelles, il se met sur leurs traces; il s'enfonce dans leurs marais, et, rencontrant enfin une grande troupe de ces misérables, rassemblés pour la pêche, il leur déclare qu'il est Pierre III; qu'il s'est échappé de la prison où des assassins étaient payés pour l'égorger; que le bruit de sa mort n'est qu'un conte inventé par la cour, et qu'il vient se mettre sous leur protection.

Ces barbares n'avaient jamais vu Pierre III. L'imposteur venait s'associer à leur cause, légitimer leur révolte, et leur promettait de les venger; il flattait leurs préjugés religieux et leur barbarie : ils le reconnurent, ils le saluèrent empereur d'une voix unanime; ils jurèrent de sacrifier leurs vies à la défense de sa cause, et plusieurs troupes de leurs frères accoururent en foule sous ses étendards (1).

En entrant dans cette carrière, Pugatschew tourna d'abord ses armes contre de nouvelles colonies établies sur la rivière de l'Irghis. C'étaient des bannis que les troubles de leur pays ou la séduction avaient attirés dans ces déserts. Mal ar-

---

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 61-62. — *Relation officielle de la révolte de Pugatschew.*

més, et dénués du courage qu'inspire l'amour du pays, ils cédèrent sans résistance à la première menace. Pugatschew se contenta de leur prendre leurs armes, leurs chevaux et les provisions dont il avait besoin. Il ne leur fit aucun mal; il contraignit le caractère féroce qu'il va bientôt développer.

Après cet exploit facile, il tourna ses armes vers Jaïtskoï. Il semblait imprudent d'attaquer avec une troupe de bandits encore sans expérience, sans moyens, sans artillerie, une place où s'étaient renfermés des soldats exercés, éclairés sur les motifs de la sédition, intéressés à poursuivre des rebelles; mais les fortifications ne consistaient qu'en un rempart de bois et de terre, environné d'un fossé. Plus d'une fois l'audace des Kosaques avait franchi de pareils obstacles; d'ailleurs il était important de leur inspirer de la confiance en commençant la guerre par un coup d'éclat et par les faire rentrer dans leur capitale. Pugatschew tenta l'entreprise (1).

Arrivé sous ses remparts, il somma le gouverneur de se rendre, au nom de l'empereur Pierre III; et sur le refus qu'on lui fit, il ordonna sur-le-champ un assaut général. Repoussé de toutes parts, il convertit le siége en blocus. Mais l'espérance qu'il

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 62.

avait de prendre cette-ville par la famine, fut encore déconcertée par l'incroyable persévérance de ses braves défenseurs : réduits, par la disette d'autres vivres, à manger d'abord leurs chevaux, ensuite du cuir bouilli, et les objets les plus dégoûtans, les moins substantiels, ils soutinrent ce blocus pénible, jusqu'à ce qu'un corps de troupes russes força Pugatschew à s'éloigner (1).

Quoique surpris de ce revers, il n'en fut pas effrayé : il espérait être plus heureux, quand il aurait des troupes plus aguerries. En conséquence, il conduisit ses compagnons contre des Kosaques de l'Iletz, et attira la plupart d'entre eux dans son parti. En courant le désert, il enleva, le sabre à la main, presque sans opposition, les deux forts de Basyrnaya et d'Osernaya; ensuite il se présenta devant Tatischewa, place plus importante : mais les remparts n'étaient que de bois; il y mit le feu, et s'en rendit maître.

Dès que le gouverneur d'Orembourg fut informé de la rébellion et de ses progrès, il se hâta de faire partir, du siége de sa résidence, un corps de troupes qui devait être joint par un autre dirigé de Simbirsk sur la Samara (2). Mais les opé-

---

(1) *Ibid.*

(2) Il ne faut pas confondre cette Samara, qui a son embouchure dans le Volga, avec celle qui tombe dans le Borysthène,

rations étaient mal concertées : le premier corps, surpris isolément, en désordre, fut écrasé, faute d'expérience et d'énergie de la part de son commandant : le second, que conduisait le général Tschernichew, arriva trop tard ; trompé par de faux avis des rebelles, il fut attiré dans des défilés, et si soudainement enveloppé, qu'il lui fut impossible de faire aucune résistance. Dans ces deux occasions, les soldats faits prisonniers s'enrôlèrent parmi ceux qu'ils venaient combattre, ou furent indistinctement massacrés avec leurs officiers.

La renommée de ces avantages ayant considérablement accru les forces de Pugatschew, il osa se présenter devant Orembourg, dont la garnison, affaiblie par l'expédition dont j'ai parlé, suffisait à peine à la défense de ses fortifications. Cette ville, située aux bords du Jaïk, dans une vaste plaine, sur les confins d'un affreux désert, remarquable par plusieurs beaux bâtimens, célèbre par ses ateliers et le commerce immense qui s'y faisait avec tous les peuples de l'Asie, était, par son éloignement du centre de l'Empire, et la bonté de ses fortifications, un lieu propre à ser-

---

ni la ville du même nom avec celle que nous avons vue dans l'Ukraine.

vir d'exil aux sujets réputés dangereux (1). Pugatschew comptait y trouver des trésors et des partisans; et il s'en serait rendu maître, si, par une résolution désespérée, la garnison de Krasnoyark ne se fut jetée dans la place, en se frayant un passage, les armes à la main, au travers de l'armée rebelle.

Cependant les Baskhirs et les Kirghis, peuples chasseurs, restes des hordes mongoliques que Batou-khan avait traînées avec lui, mal assujétis aux Russes (2), toujours impatiens du joug et avides de pillage, se déclaraient pour l'imposteur et se rendaient sous ses drapeaux (3). Des Tartares Nogais, qui, répandus plus depuis de cinq siècles dans le désert du Budgiak, antiques solitudes des Gètes, et naguère voisins des Zaporogues, venaient d'être transportés sur les rives du Volga, et ne pouvaient pardonner leur exil à l'impératrice Catherine, accouraient en foule vers celui qui leur promettait de les ramener

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. I, pag. 411-413. — *Voyage de Georgi*, tom. II, pag. 766. — Suivant la dernière carte générale de Russie, Orembourg est à 1990 werstes de Pétersbourg et à 1256 de Moskow, par 51 degrés 46 minutes 5 secondes latitude, et 72 degrés 50 minutes longitude.

(2) De Guignes, tom. III. — Pallas, *Premier Voyage*, t. II, pag. 284, 308, 380, 388.

(3) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 63.

dans leurs vastes pâturages. Cet exemple fut suivi par les nouveaux habitans des colonies que la séduction ou la violence avait fondées dans ces tristes climats, et surtout par les paysans condamnés aux travaux des mines de cuivre et des fonderies des monts Ouralls. Quelque temps après, cette armée, déjà si nombreuse, fut renforcée par un corps de onze mille Kalmouks, qui venaient de Stauropol, après avoir massacré le général que la Russie leur avait donné (1). On y vit même arriver des Polonais que, dans les derniers troubles de leur patrie, Catherine II avait fait enlever et reléguer dans les déserts de la Sibérie : le désir de la vengeance leur fit oublier qu'ils s'attachaient à la cause d'un brigand (2).

---

(1) M. Castera dit que c'était un Français réfugié, et qu'il se nommait *Vegnezac* : Coxe l'appelle *Vegetak*.

(2) Dans une lettre que Catherine II écrivait à Voltaire, au sujet de la révolte de Pugatschew, le 8 (19) janvier 1774, elle appelle ces Polonais *des vauriens dont la Russie a jugé à propos de se défaire depuis quarante ans, ainsi que l'on fait à peu près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes, etc., etc.* (*Œuvres de Voltaire*, tom. LXVII, pag. 188, édit. de Kell).

M. Castera dit, dans la Vie de Catherine II, que les rebelles avaient parmi eux un frère du fameux Pulawski, général de la confédération de Bar.

Rien ne semblait alors arrêter l'essor des vœux de Pugatschew. Sa domination s'étendait du pied des monts Ouralls jusqu'aux rives du Volga ; elle embrassait six cents lieues de pays. Les Russes, renfermés dans quelques places, attendaient avec effroi le moment où ils seraient écrasés par des forces toujours croissantes. En effet, les troupes envoyées jusqu'ici de l'intérieur de l'Empire suffisaient à peine à la garde des positions les plus importantes entre Kasan et Orembourg, et l'on ne songeait pas même à secourir cette dernière ville, dont le siége était poussé avec une vigueur inattendue de la part d'un rebelle sans expérience et encore dénué des moyens pratiqués dans nos armées. Sur ces entrefaites, et tandis qu'il tenait une partie de ses forces employée à ces opérations durant l'hiver, il courut lui-même, avec un corps considérable, dans les montagnes voisines, enlever l'argent des mines, et le cuivre, plus précieux alors pour lui, dont il fit fondre les canons et les boulets destinés à battre les remparts d'Orembourg. Dans ces excursions, il fit un butin énorme ; mais il ne put forcer la ville d'Oufa : peu de jours après, le faux bruit de la marche d'un corps russe, supérieur à sa troupe, rallentit sa marche, et donna le temps aux régimens répandus sur les frontières

de la Sibérie, d'arriver au secours d'Ekarinendstat qu'il comptait surprendre et où il aurait trouvé un million de roubles en monnaie de cuivre.

Jusqu'ici Pugatschew, fidèle au plan qu'il s'était formé, avait affecté les mœurs sévères et la piété scrupuleuse des Raskolnikis. On le voyait souvent, en habits épiscopaux, donner, avec un extérieur dévot, la bénédiction aux bandits fanatiques qu'il avait rassemblés, à la populace grossière qui se rendait en foule autour de lui (1). On lisait écrits en caractères d'or, sur ses drapeaux, les mots, *Redivivus et ultor* (2); devise qui, soigneusement interprétée, entendue et répétée de bouche en bouche, en faisait une espèce de *palladium* impérial, sous lequel ces brigands marchaient à la destruction de l'Empire. Mais, en annonçant sa *résurrection* et sa *vengeance*, le prétendu Pierre III (3) déclarait qu'abjurant toutes vues ambitieuses pour lui-même, il avait résolu de placer sur le trône le grand-duc son fils, et d'aller finir ses jours dans le monastère où il avait trouvé un asile, en échappant à ses

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 64.

(2) *Ressuscité et vengeur.*

(3) *Vie d'Yemeljan Pugatschew*, pag. 268.

assassins. Ce désintéressement, cette résignation religieuse, cette odieuse hypocrisie, enflammaient de plus en plus le zèle de ses crédules partisans. En même temps actif, entreprenant, toujours prêt à tirer avantage des occasions favorables que la connaissance du pays et l'imprudence ou la faiblesse des Russes offraient à son audace (1), il était venu à bout d'inspirer à son armée cette confiance aveugle que le fondateur de l'islamisme commandait aux Arabes.

Parvenu à ce point, Pugatschew se lassa d'un rôle hypocrite dont il s'imagina n'avoir plus besoin. Ébloui par des succès inespérés, regardant avec orgueil la foule innombrable qui se dévouait à sa cause, il se crut le souverain dont il venait d'usurper le nom; il oublia ses engagemens; il prit les ornemens impériaux, se nomma des ministres, institua des ordres, et distribua entre ses bandits les dignités de sa cour (2).

Dans l'ivresse de sa folle présomption, il ne vit plus d'obstacle qu'il ne dût aisément surmonter; il perdit des momens précieux que la fortune accorde quelquefois dans la guerre, et

(1) *Ibid.* — *Relation officielle* publiée à Pétersbourg. — Coxe's *Travels*, ubi suprà.

(2) Coxe, *ubi suprà*, pag. 64. — Voyage traduit par Chantreau. — *Vie de Pugatschew*, ibid.

qu'elle ne ramène plus pour ceux qui n'en ont pas su profiter; il négligea les moyens qui l'avaient si bien servi, jeta le masque, se montra tel qu'il était, et, sous ces murs d'Orembourg, dont la résistance opiniâtre devait encore le contenir, il s'abandonna sans réserve aux excès de la plus dégoûtante débauche et de la plus atroce barbarie.

Il s'offrait, pendant la durée de ce siége, une occasion bien favorable à l'accomplissement de ses desseins. La guerre de Turquie ne permettait pas au maréchal Romantzow d'affaiblir son armée sur le Danube : Moskow n'était alors défendue que par six cents hommes de troupes régulières. Cette capitale était remplie d'esclaves ennemis de leurs maîtres, et d'une populace qui faisait des vœux secrets pour les succès des rebelles. Pugatschew n'avait qu'à paraître; il avait plus de moyens que n'en avait eu Otrepiew pour s'asseoir sur le trône des tzars : mais il perdit ce temps précieux au pied des remparts d'une ville éloignée du centre de l'Empire, qu'il pouvait renverser d'un seul coup (1).

C'est là que, par un opiniâtre aveuglement et par une politique féroce, il annonça hautement

(1) *Ibid.*

l'intention d'exterminer toute la noblesse russe, et que, pour accorder ses actions avec ses paroles, il fit égorger sans pitié les nobles qu'il put saisir, avec les femmes et les enfans de ceux qui avaient porté les armes contre lui. Il se trouvait plusieurs officiers allemands entre ceux que le hasard des combats avait fait tomber en son pouvoir : il craignit qu'on ne s'aperçût par eux de son ignorance complète de la langue allemande, que Pierre III savait parfaitement. Pour se délivrer de cette inquiétude, il les fit amener devant lui, s'assura de leur nombre; et sur un signe qu'il fit à sa garde, les malheureux furent tous massacrés sous ses yeux.

Aussi imprudent que barbare, foulant aux pieds toute espèce de décence, il donna bientôt, à son armée, un scandale dont elle fut plus choquée qu'elle ne l'avait été de ses cruautés. Quoique déjà marié à la fille d'un Kosaque dont il avait eu trois enfans, il épousa solennellement une vile courtisane de Jaïtskoï, et célébra ses noces par des débauches dignes de la femme qu'il associait à ses destinées.

Au milieu des orgies de cette fête, il reçut la nouvelle de l'arrivée d'une armée de trente à quarante mille russes, commandée par le général Bibikow, et le manifeste que l'impératrice Ca-

therine venait de faire publier contre lui, dans les principales villes de l'Empire.

On n'avait long-temps regardé, à Pétersbourg, cette révolte que comme une de ces émeutes si fréquentes chez les Kosaques, et Pugatschew, que comme un voleur de grand chemin, suivi par quelques Tartares, *pillards depuis la création du monde* (1). La politique de Catherine était intéressée à ne pas lui donner plus d'importance, dans le moment où la valeur des Ottomans balançait le génie de Romantzow; mais on faisait courir à ce sujet les bruits les plus absurdes. Quelques courtisans, ennemis des Orloff, répandaient que Grégoire Orloff avait excité et qu'il favorisait en secret la rébellion de Pugatschew, qui avait demeuré long-temps auprès de lui et s'était fait remarquer aux bals publics que donnait la cour, par la grâce avec laquelle il dansait la danse des Kosaques (2). D'autres assuraient que le baron de Tott, cet habile officier si fameux par les services qu'il rendait alors aux Turcs (3), avait suscité et

---

(1) C'est l'expression de Catherine II. Lettre citée, *Œuvres de Voltaire*, tom. LXVII, pag. 288.

(2) *Vie de Catherine II,* par M. Castera, tom. II, pag. 162.

(3) *Lettre de Voltaire à l'impératrice Catherine II,* t. LXVII, pag. 289.

soutenait de tous ses moyens un ennemi si dangereux à la Russie; mais Catherine ne croyait rien de ces bruits (1), ou feignait de les mépriser. « M. de Pugatschew et M. de Tott ont cela » de commun, disait-elle, que le premier file » tous les jours sa corde de chanvre, et que » l'autre s'expose tous les jours au cordon de » soie (2). » Cependant le danger parut bientôt à ses yeux tel qu'il était. Il absorba toute son attention. Pendant six semaines, elle ne parut occupée que du soin d'y apporter un prompt remède (3). Non contente de chercher des moyens de répression, elle voulut éclairer ses peuples sur l'horreur de cette révolte et sur l'absurdité de l'imposteur qui prétendait être le feu empereur Pierre III. Quoi qu'il pût en coûter à son orgueil, elle osa rappeler ce nom dans le premier manifeste, où elle annonçait l'envoi d'une armée, sous les ordres du général-major Alexandre Bibikow. Par deux autres ukases, elle avertissait les peuples de n'obéir qu'aux lois signées de sa propre main, et elle invitait les Kosaques

(1) *Lettre de l'impératrice Catherine II à Voltaire*, tom. LXVII, pag. 299.

(2) *Lettre de l'impératrice Catherine II à Voltaire*, 4 (15) mars 1774, *ubi suprà*, pag. 291.

(3) *Ibid.* ubi suprà, pag. 293-294.

du Don et du Jaïk à revenir sous les drapeaux de l'autorité légitime (1).

A ces exhortations paternelles, on ajouta un moyen plus puissant sur l'esprit des Kosaques et plus dangereux à la sûreté de Pugatschew; c'est-à-dire, une récompense de cent mille roubles à celui qui le livrerait mort ou vif (2).

De son côté, Pugatschew, qui ne savait ni lire ni écrire (3), répliquait par d'autres manifestes, toujours publiés au nom du souverain dont il jouait le rôle : il faisait frapper des médailles et des roubles avec son effigie et l'inscription, *Pierre III, empereur de toutes les Russies.* Enfin, par un ukase solennel et répandu avec profusion dans les provinces, il déclara la servitude abolie et les paysans affranchis; mesure capable d'opérer une grande révolution, si l'excès de ses fureurs et de ses débauches n'eût déjà bien affaibli la confiance et l'ardeur de son parti.

En arrivant à Kasan, le général Bibikow trouva tous les nobles et les bourgeois disposés à s'armer contre un scélérat résolu de les exterminer : tous demandèrent à s'enrôler et formè-

(1) *Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 175-179.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

rent plusieurs régimens (1). Catherine II leur en témoigna sa reconnaissance en souveraine qui savait estimer les belles actions et gouverner les hommes : elle fit inscrire son nom sur les registres de la noblesse de cette province, et mit au nombre de ses titres impériaux, celui de bourgeoise de la ville de Kasan (2).

Des succès éclatans justifièrent le choix qu'elle avait fait du général Bibikow. En se portant de Kasan sur Orembourg, il reprit Samara, qu'un parti de rebelles avait surprise (3). Ses lieutenans obtinrent d'autres avantages près d'Alexiew. Le bruit de sa marche rapide et victorieuse surprit Pugatschew, encore au pied des remparts d'Orembourg, et au moment où la famine commençait à s'y faire sentir. Celui-ci ne renonça qu'en frémissant à la vengeance qu'il espérait tirer d'une généreuse résistance : il leva le siége et se retira. Le major-général Galitzin, détaché contre lui, l'atteignit auprès de Tatischewa ; et dans un premier combat, dont l'avantage n'était pas décisif, il remarqua que la fière intrépidité des rebelles était dirigée par des officiers qui

---

(1) *Lettre de l'impératrice à Voltaire*, tom. LXVII, p. 88.

(2) *Vie de Pugatschew*, pag. 269. — *Vie de Catherine II*, t. II, pag. 181.

(3) *Ibid.*

n'avaient pas puisé toutes leurs connaissances dans les déserts de la Baskhirie ou sous les tentes des Kalmouks (1). Pugatschew, poursuivant sa retraite, et changeant chaque jour de marche, dans un pays coupé de forêts, de déserts sablonneux et de marais salés dont il connaissait la situation, se retrouva, quelques jours après sa défaite, en face du général Bibikow, qui n'avait avec lui qu'une faible partie de son armée. Quoique surpris de cette rencontre, le prince ne refusa point le combat. L'action fut sanglante; les Russes ne cédèrent, en se retirant, qu'à la supériorité du nombre : on répandit faussement que leur chef y avait perdu la vie (2) : il mourut, peu de temps après, d'une maladie dont le poison ou le chagrin abrégea la durée (3).

De son côté, Galitzin brûlait du désir de compléter sa victoire et de venger la mort de son général : la fortune lui fit cette seconde faveur. Pugatschew, qu'il n'avait cessé de pour-

---

(1) *Vie de Catherine II*, pag. 182. L'auteur veut parler des Polonais exilés en Sibérie, que le désir de la vengeance avait amenés à l'armée de Pugatschew.

(2) *Voyage philosophique, politique et littéraire en Russie*, traduit du hollandais par Chantreau, tom. II, pag. 184.

(3) *Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 183. — *Vie de Pugatschew*, pag. 270, etc.

suivre au milieu de déserts inconnus, atteint enfin à douze milles d'Orembourg, près de Kargula, sur les rives de la Samara, fut attaqué avec vigueur, et vit enfoncer, détruire ou disperser la multitude qu'il avait avec lui. Après six heures de combat, il prit la fuite, il gagna précipitamment les monts Ouralls, et l'on crut la révolte étouffée (1).

On n'avait coupé qu'une tête de l'hydre. Ces retraites inaccessibles aux troupes russes, recelaient d'innombrables essaims de ces Kalmouks, Kirghis ou Kosaques errans dans le désert, dissipés par Galitzin, de ces paysans ensevelis dans les mines, et de ces réfugiés ou proscrits, vivant à regret sur un sol condamné à la barbarie.

A la voix de Pugatschew, ils reprirent l'espérance. Avec une nouvelle armée, il reparut sur le champ de bataille. Il s'empara de plusieurs petits forts élevés par les Russes, pour contenir les exilés et les ouvriers des mines. Il brûla Troïtska; mais, arrêté près de cette place, et battu par le général de Koln, il se vit encore obligé de se retirer dans les montagnes.

Devenu plus furieux par ses revers, décidé

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 65-66.

à relever son parti par quelques exploits éclatans, il descend tout à coup des sommets de l'Ourall, dirige sa marche vers Kasan, laissant partout des traces de sa fureur, comme s'il n'eût fait la guerre que pour détruire. Arrivé devant cette ville, il en brûle les faubourgs et menace la citadelle. Paul Potemkin, cousin du célèbre prince de ce nom, et major-général de la province, s'y était renfermé. Il n'avait osé tenir la campagne contre Pugatschew; il vit, sans s'y opposer, l'incendie de Kasan. Il aurait été pris dans la citadelle, si le colonel Michelson n'était venu le délivrer. La lâcheté du général, mal excusée par le favori de Catherine, fit ressortir la gloire du colonel, dont Pugatschew n'osa attendre l'approche.

Michelson, actif, infatigable, digne élève de Romantzow, ne laissa point de repos aux brigands. Pendant trois jours il les poursuivit; pendant trois jours ils résistèrent avec la férocité la plus opiniâtre. Enfin leur déroute fut telle, que leur chef, échappé d'une destruction presque totale, ne put repasser le Volga qu'avec trois cents Kosaques du Jaïk, ses satellites de confiance (1).

(1) Coxe's *Travels*, vol. I, pag. 66.

Pour cette fois, les affaires de ce rebelle semblaient tout-à-fait désespérées : mais, comme l'Antée de la fable, il semblait qu'il n'eût qu'à frapper de son pied les monts Ouralls, pour en faire sortir de nouvelles légions. Ses manifestes avaient pénétré dans les parties les plus reculées de l'Empire; d'autres hordes de Baskhirs et de Kalmouks, des troupes de Kosaques et de bannis, des nuées de paysans armés de faux et d'instrumens aratoires, accouraient de toutes parts vers lui, comme vers leur libérateur. A l'aspect de ces forces, qui semblaient s'accroître même par ses désastres, il espérait encore pénétrer jusqu'à Moskow, où ses émissaires continuaient à souffler sourdement le feu de la rébellion dans la populace (1). Dans ce dessein, il se proposait d'éviter les villes fortifiées, de diriger sa marche par les déserts, de descendre le Volga, de longer le Caucase, de ramasser sur sa route les débris des colonies nouvelles, les hordes de Tartares mécontens, les Kosaques du Don affectionnés à sa cause, ceux de l'Ukraine, et surtout les Zaporogues dépouillés de leur ancien territoire; de proclamer la liberté des paysaus, l'extermination de la noblesse, l'abolition des lois fonda-

(1) *Ibid.* pag. 68.

mentales de l'Empire; de refuser le combat, de porter partout la terreur, la dévastation, l'incendie, et de renverser le trône, s'il n'y pouvait pas monter.

Mais il n'était plus temps de concevoir des projets si vastes; les peuples commençaient à se désabuser, et la paix qui venait de se conclure aux bords du Danube (1), fit presque aussitôt changer le plan de Pugatschew. Dans la crainte qu'on ne détachât contre lui quelques corps de l'armée employée jusque-là contre les Turcs, il résolut de rester sur le théâtre qu'il avait choisi, au centre de sa puisssance, près des déserts, où la fortune pouvait encore le forcer de chercher un asile; de fatiguer les Russes par des marches difficiles, d'aguerrir ses partisans par des actions partielles, de les encourager par des excursions heureuses, jusqu'à ce qu'il pût affronter ou séduire les armées de l'Empire.

Un corps russe campait alors sur les bords du Volga, près de la petite ville de Dubofska, sous les ordres du baron de Diez. Pugatschew descend le fleuve, surprend ce général, extermine sa troupe, et prend d'assaut Pensa et Saratow,

(1) Traité conclu à Kondschouk-Kainardgy, le 10 (21) juillet 1774. (*Recueil de Martens*, tom. IV, pag. 607-638.)

dont le gouverneur s'estima trop heureux de pouvoir se sauver avec cinquante hommes. Peu de jours après, une trahison procura encore aux rebelles la possession de Demitrewsk, dont le commandant, abandonné de sa garnison, fut puni, par le supplice du pal, de la fidélité qu'il gardait à son souverain.

Non loin de cette place, le savant Lowitz, membre de l'académie des sciences, était occupé à prendre des niveaux pour un canal tant de fois projeté, entrepris et abandonné, entre le Don et le Volga (1). Pugatschew, apprenant qu'il était astronome, et joignant l'insulte à la cruauté, commanda qu'on l'élevât sur des piques, *afin*, disait-il, *qu'il fût plus près des étoiles;* et l'infortuné fut massacré, après quelques momens passés dans cette horrible agonie.

Cependant le monstre approchait de jour en jour du terme assigné par la Providence à ses affreuses prospérités. La cour de Pétersbourg, désormais sans inquiétude du côté des Turcs, put enfin réunir tous ses efforts pour étouffer la rébellion; et le comte Pierre Panin, qui s'était acquis quelque gloire au siége de Bender, fut envoyé, à la têted'un corps de troupes considérable,

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 67.

avec l'ordre de poursuivre les brigands à toute outrance.

La première opération du comte Panin fut de détacher plusieurs régimens qui allèrent à marches forcées, du côté de Kasan, au secours du colonel Michelson : avec ce renfort, celui-ci, se trouvant en état de reprendre l'offensive, marche droit à Pugatschew, le force à lever le siége de Tzaritzin (1), le pousse vers Tschernoïar, lui coupe ses convois, et le surprend enfin dans une position difficile, entre des rochers escarpés qui se prolongent sur les rives du Volga, dans des gorges étroites, où son armée défilait avec peine, embarrassée de bagages, de femmes et d'une multitude sans discipline et sans ordre (2).

Alors, réduits à combattre pour leur salut, ces misérables firent quelque temps une résistance furieuse ; mais enfin, accablés par la supériorité du nombre et des moyens du vainqueur, non moins que par le désavantage de leur position, ils cédèrent de toutes parts. Les uns furent taillés en pièces ; d'autres, essayant de s'enfuir, furent précipités avec leurs chevaux et leurs chariots, du haut des rochers où ils cherchaient vainement un asile : le reste se rendit à discrétion.

---

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. VII, pag. 346-347.

(2) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 67.

Après les efforts miraculeux d'un courage désespéré, sauvé presque seul avec quelques compagnons de sa mauvaise fortune, Pugatschew traverse à la nage le Volga, s'enfuit dans le désert et se retrouve, sur les rives sauvages de l'Ouzem, à l'endroit d'où il était parti quinze mois auparavant pour sa première expédition; comme si la justice céleste eût voulu marquer le terme de sa sanglante carrière, là même où la révolte avait commencé (1).

De tous ses partisans dispersés par la terreur, la fatigue, la misère et la faim, il ne restait plus auprès de Pugatschew que trois Kosaques, Twogoroff de l'Iletz, Tschumakeff et Fiduleff du Jaïk. Tous trois avaient cent fois risqué leur vie pour sa cause; tous trois avaient conservé sa confiance: mais enfin l'aspect de sa situation et de leur danger ébranla leur constance; ils se rappelèrent entre eux la grâce et la récompense promise à quiconque livrerait leur chef, et ils résolurent la perte de celui dont ils avaient partagé les crimes. L'un d'eux feignit d'abord de lui représenter qu'environné, de tous côtés, par ses ennemis, sans moyens et sans espoir de salut, il n'avait d'autre ressource que de se mettre lui-même à la discré-

(1) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 68.

tion des Russes, en implorant son pardon. Tout accablé qu'il était de ses revers, Pugatschew, se réveillant furieux, tire son poignard, et, pour toute réponse, il allait le plonger dans le cœur de celui qui venait de lui donner un conseil si timide; mais les deux autres kosaques, sautant sur lui, le désarment, le garrottent et le conduisent immédiatement au camp du major général Samaroff, posté dans ce moment sur le Jaïk (1). De là il fut mené dans la ville de Jaïtskoï, puis à Simbirsk, d'où le général Panin le fit conduire, au travers des pays qu'il avait désolés, jusqu'à Moskow, enfermé dans une cage de fer.

Dès que Pugatschew fut arrivé dans cette capitale, on instruisit son procès avec la plus grande solennité, devant une commission spéciale, assistée du sénat. Là, il avoua qu'il était Kosaque du Don; il nomma l'endroit de sa naissance; il fut reconnu par ses anciens compagnons d'armes: mais on ne vit pas qu'il eût été l'instrument de quelque puissance, qu'il eût suivi une impulsion étrangère (2), encore moins qu'il eût entretenu

---

(1) *Ibid.* — *Lettre de Catherine II à Voltaire*, Œuvres complètes, tom. LXVII, pag. 298. — Castera, *Vie de Catherine II*, pag. 189-190, etc.

(2) *Lettre de Catherine II à Voltaire*, Œuvres complètes de Voltaire, tom. LXVII, pag. 299.

des relations ou conclu les traités absurdes dont il est question, dans le roman qui porte son nom (1). Catherine II voulut qu'on se contentât de l'aveu de son crime, et défendit qu'on lui fît subir la question, soit par clémence, soit par crainte de lui trouver plus de complices, de livrer l'Empire à de nouveaux troubles et de s'exposer elle-même à des vengeances.

L'arrêt qui le condamnait à mort, portait qu'il serait écartelé vif ; que sa tête, ses mains et ses pieds seraient coupés, exposés sur l'échafaud ; que ses membres seraient brûlés, et ses cendres jetées au vent. Jusqu'au dernier moment, il espéra qu'on lui ferait grâce, en considération du courage qu'il avait montré (2). Mais cette énergie féroce qui l'a rendu si fameux, l'abandonna tout-à-fait dans sa prison : il y parut si timide et si faible, qu'on fut obligé de le disposer à entendre sa sentence, de peur qu'il ne mourût sur le champ (3). D'ailleurs, il ne subit point le supplice barbare auquel il était condamné. Par l'effet d'un ordre secret de l'impératrice, ou par un senti-

---

(1) *Le faux Pierre III*, ou *la Vie et les Aventures de Pugatschew*, pag. 288-289.

(2) *Lettre de Catherine II*, ubi suprà.

(3) *Ibid.* pag. 303.

ment de pitié du bourreau (1), il fut d'abord décapité; ensuite son corps, mis en quartiers, fut exposé dans plusieurs endroits de la ville. Cinq de ses complices eurent la tête tranchée, quelques autres furent envoyés en Sibérie. Ceux qu'on avait arrachés précédemment à son parti, furent employés à pacifier la nation : on les chargea d'assurer leurs compatriotes que l'usage de leur donner des gratifications pour la garde des frontières, suspendu par les frais qu'occasionnait la guerre de Turquie, allait être incessamment rétabli; et tout rentra dans l'ordre (2).

Ainsi se termina une révolte qui, dans l'espace de seize mois, avait causé des pertes immenses; l'incendie de plusieurs villes, la ruine de deux cent cinquante bourgs, dont il ne resta plus de traces, le saccagement de vastes provinces, le massacre de deux à trois cent mille hommes, l'extinction de plusieurs familles nobles, et qui faillit ravir à Catherine II le trône et la vie. Arrivé

(1) « Ce qui semble confirmer cette opinion, dit M. Castera, » c'est qu'après l'exécution de Pugatschew, le bourreau reçut » le knout, eut la langue coupée et fut envoyé en Sibérie. » (*Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 190.)

(2) *Voyage politique, philosophique et littéraire en Russie*, traduit du hollandais par Chantreau, tom. II, pag. 191-192. — *Vie de Catherine II*, tom. II, pag. 190-191.

à son but, le brigand n'aurait pu soutenir le poids d'une couronne ; il n'eût jamais joué qu'un rôle absurde, impie, exécrable : mais il eût plongé l'Empire dans une anarchie dont quelques familles ambitieuses auraient profité (1).

Un ukase spécial ordonna que la ville de Jaïtskoï, où la révolte avait éclaté, et le fleuve du Jaïk, sur les rives duquel les Kosaques avaient d'abord signalé leur fureur, seraient à l'avenir appelés, la ville, *Ouralskaïa,* et le fleuve, *Ouralsk,* du nom des montagnes au pied desquelles il prend sa source. Les Kosaques de cette contrée ne devaient plus être connus eux-mêmes que sous celui de *Kosaques de l'Ouralsk.* Mais ce changement, fait pour effacer, des fastes du règne de Catherine, le souvenir de tant d'atrocités, semble en avoir perpétué la mémoire.

(1) *Ibid.*

CHAPITRE VIII.

Suite des troubles de la nouvelle Servie. — Destruction de la Setsche. — Fuite des Zaporogues et leur nouvel établissement.

Quoique l'impératrice Catherine II eût affecté tant de clémence à l'égard des Kosaques, il n'est pas douteux que leur dernière révolte n'eut affermi, dans son esprit, le dessein de les assujétir tous à la discipline militaire et aux lois générales de l'Empire. Pendant la dernière guerre de Turquie, elle avait laissé le gouvernement de l'Ukraine au feld-maréchal Romantzow, avec des instructions propres à réaliser ce projet, mais aussi à faire des mécontens.

Pour aller attaquer l'ennemi sur le Danube ou vers la Krimée, l'armée russe était obligée de traverser un pays où il n'y avait ni étapes, ni magasins; il fallait conduire avec elle les vivres, les fourrages et les munitions. Dans cette extrémité, on mettait toujours à contribution les Kosaques du Borysthène et du Don. Un ataman de ceux-ci, nommé Jefrimoff, possédait, dit-on, cent mille chevaux de race tartare et deux mil-

lions de roubles (1). Cette fortune immense avait excité la cupidité des Russes; mais elle ne le rendait pas plus généreux à leur égard. Il leur avait refusé ses chevaux et son argent : ce refus le rendit suspect au gouvernement. Bientôt il fut arrêté, accusé d'avoir des intelligences avec les Tartares du Kuban et les rebelles du Jaïk : on l'enferma dans la forteresse de Narwa, où son opulence fut sans doute cause qu'il resta, même après l'amnistie accordée aux complices de Pugatschew.

Moins endurans que les Kosaques du Don, les Zaporogues continuaient à s'opposer, dans la nouvelle Servie, aux défrichemens, qu'ils regardaient comme une violation de leur propriété. Plus d'une fois, ils chassèrent à main armée les colons que le gouvernement russe y envoyait; ils attentèrent même à la vie des officiers chargés d'y maintenir l'ordre. Ils y bâtirent des habitations particulières, et réduisirent à la condition de serfs huit mille individus attachés aux régimens cantonnés dans la province (2). La cour affecta long-temps de ne regarder cette résistance à son système, que comme des querelles particulières; mais elle allait toujours à son but.

(1) Leclerc, *Hist. de la Russie ancienne*, tom. II, pag. 433.
(2) Ukase du 3 (14) août 1775, §. 11.

Lorsque des députés de toutes les parties de l'empire russe furent convoqués dans Pétersbourg, pour rédiger ou plutôt recevoir un code uniforme de lois générales, ceux des peuples les plus barbares furent appelés, et l'on n'oublia pas les Kosaques (1). Ceux-ci ne regardaient point cet appel comme une faveur. Ils tenaient à leurs coutumes, à leurs anciennes lois de Magdebourg. Ils représentèrent qu'on leur avait permis de les suivre; mais le gouverneur Romantzow n'écouta point leurs représentations. Le congrès de ces nouveaux législateurs allait s'ouvrir : les députés des Kosaques y furent conduits enchaînés, et moururent presque tous dans les fers (2).

A cette même époque, par un contraste singulier d'idées et de conduite, la cour de Pétersbourg faisait discuter solennellement, dans la société d'agriculture et de commerce, établie dans cette ville, la question de savoir s'il était avantageux à la Russie d'abolir ou de confirmer l'esclavage des paysans. En attendant la solution du problème, on s'efforçait de détruire le peu de liberté qu'avaient eue jusque-là ceux de la

(1) Schérer, *Annales de la petite Russie*, tom. I, p. 261.
(2) *Ibid.* pag. 262.

petite Russie : on leur ôtait le droit de quitter un seigneur chez lequel ils se trouvaient mal pour aller s'établir chez un autre, en leur accordant la faculté de porter devant des juges les plaintes qu'ils auraient à faire contre lui ; procès toujours interminables, quand ils ne finissaient point par des coups de bâton administrés au plaignant, quelque bon droit qu'il eût (1).

Peu de temps après, une ordonnance fiscale taxa les plus pauvres habitations à un rouble par an, et assujettit les paysans de l'Ukraine à payer la capitation, comme ceux de la grande Russie dont les nobles purent désormais acheter des domaines dans le territoire affecté jusqu'ici aux seuls Kosaques. Ensuite on rétablit à Gloukhoff, dans la résidence du dernier hettman, un collége de justice, sur le modèle de celui qu'avait créé l'impératrice Anne, et dont le président était le gouverneur général de la province. Il fut ordonné qu'on pourrait appeler du nouveau tribunal, pour les causes majeures, au troisième département du sénat. Les Kosaques perdirent ainsi le dernier privilége qui leur restait d'être jugés suivant les lois de Magdebourg, inconnues aux nouveaux juges qu'on leur donnait ; et

---

(1) *Ibid.* pag. 265-266.

l'effet de ces établissemens fut de faire émigrer, de la petite Russie en Pologne, plus de six mille paysans.

On renouvelait en même temps, et toujours sans succès, les anciennes tentatives faites auprès des Zaporogues, pour adoucir leurs mœurs et les engager à se marier. Ils répondaient que le joug du mariage changerait leur existence guerrière, et que l'embarras d'un ménage amollirait leur courage. Aux efforts tentés pour les enrégimenter comme les Russes, ils objectaient que leur organisation, leur discipline, leur manière de combattre, étaient assez bien justifiées par leurs exploits et leurs services ; et qu'enfin leur constitution militaire était un de leurs priviléges confirmés par plusieurs tzars, dont la parole devait être sacrée.

De ce conflit d'innovations et de remontrances, d'empiétemens et d'oppositions entre des sujets et leur souverain, il résultait des défiances, des jalousies, des querelles et un mécontentement général, qui tendaient à rompre le lien qui les unissait. Les Kosaques menaçaient hautement de se remettre sous la protection de la Porte-Ottomane. Lorsque le khan de Krimée fit un invasion dans l'Ukraine, ils ne lui opposèrent aucune résistance : ils n'informèrent même pas le maréchal Ro-

mantzow de l'approche des Tartares (1). Plus d'une fois des partis de mécontens passèrent du camp russe sous les drapeaux du grand-visir; d'autres pillaient, suivant leur antique usage, les marchands qui se hasardaient à descendre le Borysthène, ou à traverser le territoire de la setsche (2).

Tant que dura cette guerre, l'impératrice Catherine souffrit des désertions et des brigandages particuliers, pour éviter une défection générale qui pouvait mettre les Turcs en possession d'un territoire précieux à la défense de son empire, ou son armée du Danube entre deux feux : mais, quand le traité de Kainardgy lui permit d'achever l'organisation des gouvernemens qu'elle avait créés entre le Niester et le Don, elle résolut d'accomplir le dessein qu'elle avait formé et préparé depuis si long-temps, c'est-à-dire, l'anéantissement des Zaporogues. En conséquence, des corps de troupes considérables, sous les ordres du comte Tekeli, mis en mouvement sur plusieurs points, enveloppèrent tout à coup la setsche, alors placée sur la pe-

(1) Ukase précité, §. VI.

(2) Coxe's *Travels*, vol. II, pag. 254-256.

tite rivière de Polpodna, à sept werstes de l'ancienne (1).

Les Kosaques, surpris sans avoir le temps de fuir ou de se mettre en défense, furent forcés de se rendre aux conditions qu'on leur imposa; et sans opposition, sans combat, sans effusion de sang, la setsche fut déclarée détruite (2), le nom des Zaporogues éteint à jamais; et leur territoire, réuni à la petite Russie, forme aujourd'hui une partie des gouvernemens d'Ekaterinoslaw, de Kherson et de la Tauride. Ceux qui déclarèrent vouloir se marier et se conformer aux lois qu'on leur dictait, conservèrent leurs terres, ou en reçurent de nouvelles; les autres s'enfuirent en Krimée ou sur les terres de la Turquie; et leur antique patrimoine, donné à des favoris russes avec quelques milliers de paysans enlevés par la ruse ou la violence en Pologne, en Volhynie, en Podolie (3), n'offre encore aujourd'hui, sur les rives du Borysthène, que l'aspect de la proscription et de la solitude.

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 266-281.

(2) Ukase du 3 (14) août 1775. *Voy.* cette pièce à l'Appendice.

(3) *Mémoires secrets sur la Russie*; Paris, 1804; tom. III, pag. 125-127.

Ainsi cet état singulier, cette association étrange aux confins des états civilisés, ce peuple qui fut la terreur des Turcs lorsqu'ils faisaient trembler l'Europe, qui mit l'existence de la Pologne en péril et fatigua si long-temps la puissance même qui la tenait sous son joug, disparut, sans qu'on prît plus d'attention à cette catastrophe qu'à la destruction d'une bande de brigands.

Après ce grand exemple, les autres Kosaques reçurent toutes les lois que la cour de Pétersbourg voulut leur imposer. On croit que ce fut Potemkin, dont la faveur date à peu près de cette époque, qui inspira cette énergique résolution à l'impératrice (1). Elle lui donna pour récompense le titre d'hettman général, qu'elle aimait à porter; elle y ajouta des faveurs plus solides, des terres considérables en Ukraine et dans les nouveaux gouvernemens créés sur le Borysthène et le Boug. C'est là que, portant des paysans que la libéralité impériale lui donnait par milliers, et fondant des villes florissantes (2), il se fit une espèce de souveraineté : aussi, lors du voyage triomphal de la Tauride, quand,

(1) *Vie de Potemkin*, 2ᵉ. édit.; Paris, 1808, pag. 297.
(2) Kherson, Nikolaïeff, etc. — *Ibid.*

par un excès de flatterie qu'aucun satrape de l'ancienne Asie, aucun prince des temps modernes, n'avaient égalé, il transplanta, comme par enchantement, une population immense dans un désert, il parut aux yeux de son auguste maîtresse, bien moins en courtisan qui lui rendait hommage, qu'en roi qui la recevait dans ses états (1).

Sous l'hettmanat de Potemkin, l'organisation militaire des Kosaques subit des changemens avantageux à la Russie. Les régimens slobodiens furent assujettis à une discipline plus sévère ; les stanitzas du Don fournirent des régimens réguliers, recommandables par leur bravoure, dont l'hettman se fit une belle garde (2). Les autres Kosaques conservèrent leur constitution militaire et l'habitude de faire la guerre en partisans. Potemkin les affectionna par orgueil, Souworow par instinct de ressemblance et par les services qu'il sut tirer de la rapidité de leurs excursions et de leur habileté à dévaster le pays, dans lequel ils étaient appelés à combattre. C'est, pour ainsi

(1) *Ibid.* pag. 136-161. — *Tableau politique de l'Europe*, par M. de Ségur, tom. I, pag. 80 et suiv. — *Vie de Catherine II*, tom. III, pag. 1-19. — *Progrès de la puissance russe*, p. 281-282.

(2) *Mémoires secrets sur la Russie*; Paris, 1804; tom. III, pag. 131.

dire, sous les yeux de ces deux généraux qu'ils ont complétement dépeuplé la Bessarabie et le Budgiak. On y comptait avant 1768, au delà de deux cent mille habitans mâles; en 1791, il n'en restait pas dix mille, et d'Ismaïl à Bender on remarquait à peine la trace des habitations. Aussi, l'armée russe paya par des fatigues accablantes, par des pertes énormes et une horrible famine, les dévastations exercées par les Kosaques (1).

Ils ne faisaient depuis long-tems que le service de la cavalerie légère. Potemkin et Souworow, qui se plaisaient à éprouver leur courage, voulurent, en 1789, aux siéges d'Oczhakow et d'Ismaïl, les exposer, en bataillons, aux dangers de l'escalade : ils s'y présentèrent bravement, mais sans ordre; cinq mille d'entre eux tombèrent sous le cimeterre ottoman; et depuis cette journée, nul général russe n'a été tenté de les former en colonnes (2).

Quant aux Zaporogues, deux ans après leur expulsion des bords du Borysthène, les uns avaient fui en Krimée, où Catherine II les retrouva lorsqu'elle réunit cette presqu'île à son empire; les autres, admis au service des Turcs,

(1) *Ibid*, pag. 341-344.
(2) *Ibid*, pag. 154-155.

restèrent dans la Valachie et la Moldavie, sur les frontières russes, où ils ne conservèrent guère, de leur ancienne institution, que leur vie errante et leur humeur dévastatrice (1).

Pendant la guerre qui suivit le fastueux voyage de la Tauride, ils furent encore tentés de rentrer sous le joug qu'ils avaient brisé. Ils tournèrent leurs armes contre ceux qui leur donnaient un asile : mais cette trahison obscure fut presque ignorée; et l'on soupçonnait à peine leur existence, lorsqu'un ukase du 30 juin 1792 apprit à l'Europe qu'en considération des services qu'ils avaient rendus à la Russie dans la dernière guerre contre les Turs, l'impératrice leur donnait en propriété l'île de Taman, et tout le pays situé à l'est de la mer Noire, entre le Kuban, la mer d'Azow et la rivière de Jeï ou Yéa, jusqu'à Ust-Labinskoï-Kreport, dernière forteresse de la ligne du Caucase, espace d'environ dix-sept cents milles carrés géographiques (1).

Toutefois, en payant ainsi leurs services, on

---

(1) W. Tooke, *View of the Russian empire*, tom. I, pag. 294. — Storch, tom. I, liv. 1, chap. 1.

(2) *Deuxième Voyage de Pallas dans les provinces méridionales de l'Empire russe*, trad. franç., tom. II, pag. 183 et suiv.; tom. IV, pag. 45-46. — Storch et W. Tooke, *ubi suprà*. — Clarke's *Travels*, part. 1, chap. XII.

ne voulut point les reconnaître sous leur ancien nom : ils reparurent sous celui de Kosaques de l'Euxin ou de la mer Noire [*Tscherno-Morskoï*]. On leur laissa, dans une constitution nouvelle, la faculté de se nommer un ataman et des starschines, et de vivre suivant leurs lois, sous la surveillance et l'autorité immédiate du gouverneur général de la Tauride. On y ajouta les droits plus réels de la pêche des lacs salés, de la chasse, et la permission, si précieuse pour eux, de distiller et de vendre de l'eau-de-vie, avec une solde de vingt mille roubles pour la garde des frontières, et trente mille roubles de gratification, pour ceux qui s'établirent dans l'île de Taman (1).

Il ne se trouva d'abord pour occuper le nouvel établissement, qu'environ quinze cents Kosaques en activité de service : ils y furent bientôt suivis de douze mille autres que la terreur avait dispersés dans l'Ukraine et dans la Krimée (2), et de tous ceux qu'on obligea de quitter les rives chéries du Don et les tombeaux de leurs pères. Le terriroire qui leur était assigné, était alors occupé par des hordes de Circassiens, de Nogais et d'anciens Abasges. Un trait de plume

---

(1) *Ibid.*

(2) Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. IV, pag. 46-47.

de l'impératrice les chassa des côtes et des pâturages qu'elles occupaient depuis plusieurs siècles: elles furent refoulées dans les rochers du Caucase, et les Kosaques, destinés à défendre cette barrière contre des montagnards plus féroces qu'eux, se retrouvèrent ainsi dans la patrie que Constantin Porphyrogénète assigne à leurs aïeux (1).

Sous le règne de Paul Ier., qui prit plaisir à renverser tant de monumens de la politique de sa mère, les Kosaques du Don semblaient appelés à jouir pleinement de leur antique indépendance. Ce prince avait ordonné à l'hettman Orloff, de rétablir leur ancienne organisation, et de détruire les réglemens que Potemkin leur avait donnés (2). Mais cet ukase ne fut exécuté qu'en partie : Paul Ier. n'a fait que passer, et le gouvernement russe a repris le systême de Catherine II.

---

(1) *Voyez* tom. Ier. de cet ouvrage, pag. 114.

(2) Ukase du mois de novembre 1797.

LIVRE V.

CHAPITRE Ier.

État des Kosaques au commencement du XIXe. siècle. — Description de l'Ukraine.

Arrivés à cette époque, les Kosaques n'ont plus d'histoire particulière : mais il manquerait quelque chose à cet ouvrage, si nous ne jetions, en le terminant, un dernier coup-d'œil sur leur pays, leurs mœurs et leur constitution civile, militaire et politique.

Que l'on tire une ligne irrégulière du Dnieper ou Borysthène jusqu'au delà de l'Ouralsk, du 28e. au 51e. degré de longitude, dans une largeur inégale de trois à cinq degrés, elle comprendra le vaste espace où la race des Kosaques est encore aujourd'hui répandue (1).

Une partie de ce territoire porte l'empreinte du séjour des eaux, effet d'un déluge, ou de

(1) Storch, *Tableau de l'Empire russe*, part. I, liv. I, ch. I.

l'ancienne communication de la mer Caspienne avec la mer Noire. La lenteur du cours des fleuves, la division de leurs branches, la multitude des lacs salés, l'immense quantité de coquillages trouvés à de grandes profondeurs, attestent la vérité de cette conjecture (1).

Le reste du pays présente encore à peu près le même aspect qu'il offrit aux voyageurs qui vinrent, des contrées civilisées de l'Europe, le visiter, au milieu du XIIIe. siècle (2).

Pour suivre les Kosaques dans toutes leurs branches, il faut aller de l'occident à l'orient, en partant du point où leur existence a jeté le plus d'éclat. Nous les trouvons d'abord sur les rives du Borysthène, dans cette contrée dont la fécondité a passé en proverbe, où la nature semble en effet avoir prodigué tout aux besoins de l'homme, dont l'industrie n'y fait presque rien pour la seconder (3).

Si l'Ukraine n'était souvent désolée par des

---

(1) *Œuvres de Buffon*, Epoques de la nature, tom. I, pag. 412, édit. in-4°. de l'imprimerie royale. — Pallas, *Premier Voyage*, tom. VII, pag. 212-226; *Deuxième Voyage*, tom. II, page 356 et suiv. — *The present state of Russia*, by capt. John Perry, pag. 109; London, 1716, etc.

(2) *Relation des Voyages de Rubruquis, Plan-Carpin, Ascelin*, édit. de Bergeron. — Clarke's *Travels*, vol. I, ch. XIV.

(3) Büsching, *Géograph.* tom. II, pag. 237.

myriades de sauterelles, de mouches et d'insectes qui tourmentent les hommes et dévorent quelquefois les plus riches moissons (1), elle serait certainement un des pays les plus heureux de la terre. Située entre le 50°. et le 53°. degré de latitude, elle s'étend en longueur dans un espace de cinq cents werstes (2) : elle est bornée, du côté de la Tauride, par des déserts où campaient jadis les Tartares, depuis les Palus-Méotides jusqu'au Danube; au nord, par les plus riches provinces de la Russie. Le climat est tempéré. Le sol, presque partout imprégné de salpêtre, abonde en bois, en grains, en herbes potagères, en fleurs odoriférantes; il ne manque aux habitans que le sel et le vin : mais les bestiaux nombreux répandus sur leurs gras pâturages, les poissons que nourrissent leurs fleuves, le miel et la cire que leur procure l'entretien des abeilles, leurs huiles, leurs cuirs, leur salpêtre, leurs tabacs et une foule de productions non moins utiles, leur offrent des branches d'exportation avantageuses, bien supérieures aux besoins d'une population trop peu nombreuse (3).

---

(1) *Id. ibid.*

(2) En comptant les werstes à 104 au degré.

(3) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 33-35. — Sché-

Les salines de Wielicza, près de Cracovie, celles de la Tauride et des lacs situés à l'embouchure du Dnieper, fournissent le sel à bon compte; et l'eau-de-vie de grains, que les Kosaques ont appris à distiller depuis plusieurs siècles, peut les consoler de n'avoir point de vin. Enfin, si le cours du Dnieper n'était pas interrompu par ses cataractes, le commerce de l'Ukraine serait peut-être plus florissant qu'aucun autre, en Europe.

Partout où la proximité des forêts le permet, on construit les maisons en bois, et les murailles des villes ne sont que des terrasses soutenues par une charpente liée comme les batardeaux : où le bois manque, les édifices publics sont bâtis en pierres transportées à grands frais, ou bien en briques cuites au soleil. La cabane du pauvre est faite d'une argile mêlée de paille et enduite de glaise; c'est la demeure des neuf dixièmes de la population.

On a vu comment toute l'Ukraine fut jadis habitée, après l'invasion des Tartares. Les premiers Kosaques qui se hasardèrent à rentrer dans leur patrimoine, s'emparèrent des terres à

---

rer, tom. I, pag. 7-10. — Büsching, *ubi suprà*. — Storch, tom. II.

leur convenance, qui n'étaient plus à personne; ils les défendirent, et ce fut le plus beau titre de propriété.

Mais ils n'étaient pas assez nombreux, ou bien ils étaient trop occupés de discordes, de guerres, de brigandages, et trop attachés à leur vie demi-nomade, pour faire valoir les richesses de leur territoire, dont la plus grande partie restait toujours en friche. Aussi, dès que la Pologne et la Russie se relevèrent de leurs désastres, elles laissèrent à leur tour de petites colonies sur des terres incultes, à proximité de leurs provinces; elles en firent des donations à des officiers dont elles voulaient récompenser les services, et dont la postérité compose encore aujourd'hui la noblesse de l'Ukraine (1). De là vinrent les démêlés dont nous avons rendu compte, et qu'il fallait rappeler ici, pour expliquer le mélange de la population de cette contrée.

Outre la noblesse polonaise et russe, établie dès long-temps au milieu des Kosaques, plusieurs familles de ceux-ci, lasses de leur vie vagabonde et de leurs mœurs farouches, se retirèrent de leur association et formèrent cette classe de petits propriétaires qu'on appelle *onod-*

(1) Schérer, tom. I, pag. 87-88.

wortzis, plus nombreuse en Ukraine que dans toute autre contrée de l'Empire russe.

De là vient que, quoique les Kosaques soient réellement la race primitive et dominante de cette province, on ne compte pourtant comme tels que ceux qui fournissent et composent les régimens ou *polks* réguliers et slobodiens. Le nombre de ceux-ci n'a pas varié, depuis leur création (1). Les premiers, maintenant au nombre de dix, sont cantonnés dans la ville principale, dont ils portent le nom, ou répartis par compagnies (*sotnikas*), dans des bourgs ou villages circonvoisins. Leur organisation a quelque chose de celle de nos anciennes milices provinciales (2). Leur force, qui varie suivant la population des cantons, peut être évaluée communément à trente mille, armés en cavalerie légère. Les officiers prennent rang dans l'armée russe, et ont une solde proportionnée à leur grade; ils s'arment et s'équipent à leurs frais. Les simples cavaliers reçoivent en temps de guerre une paie

(1) *Voyez* tom. I de cet ouvrage, pag. 389; — et tom. II, pag. 14. — Büsching, *Géograph.* tom. II, pag. 255-257. — Storch, tom. I, liv. 1, chap. 1.

(2) Ce sont maintenant ceux de Kiow, Starodoub, Tschernigow, Nestchin, Prilouki, Gaditch ou Hadiatsch, Poltawa, Loubni, Pereïaslaw et Mirgorod.

qui varie de quinze à vingt roubles. Les uns et les autres conservent, pendant la durée de leur service, leurs terres qu'ils afferment communément à des paysans. D'ailleurs, quoique guerriers par état, égaux entre eux, ils ne forment réellement qu'un seul peuple avec les Malo-Russes, dont il est difficile de les distinguer, dans le tableau général de leurs lois, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Les Malo-Russes (ou petits Russes, habitans de la petite Russie) sont sujets de l'Empire, soit qu'ils demeurent dans les villes habitées par les régimens réguliers, ou qu'ils aient une autre résidence : mais ils sont libres; ils ont des magistrats, des voïevodes de leur choix, et peuvent entreprendre toute espèce de commerce civil. Ils sont sous l'inspection du gouverneur de la province, et ressortissent, pour leurs affaires, à la chancellerie de Gloukhoff (1).

L'agriculture et l'éducation des bestiaux sont leur principale occupation. Quelques-uns ont de nombreux essaims d'abeilles, qu'ils soignent à la manière polonaise; leurs enfans sont employés, sur quelques terrains sablonneux, à re-

---

(1) Schérer, tom. I, pag. 52-62. — W. Tooke, vol. I, pag. 119.

cueillir une espèce de cochenille. En général, ils sont moins agriculteurs que pasteurs ; ils envoient aux marchés étrangers moins de grains que de bestiaux (1). Leurs maisons sont petites, mais plus propres que celles des Russes. A la vue de leurs chambres régulièrement lavées, blanchies ou frottées depuis le pavé jusqu'au comble, et de leurs meubles éclatans de propreté, le voyageur se croit transporté dans une chaumière norvégienne ou dans une maison hollandaise. Au dehors, leurs jardins remplis d'arbres fruitiers donnent à leurs habitations l'aspect des maisons du pays de Galles (2).

Plus généreux, plus francs, plus polis, plus hospitaliers, plus industrieux que les Russes, ils offrent une preuve vivante de la supériorité que la liberté civile donne aux hommes sur ceux qui sont nés dans la servitude. Plus recherchés dans leur nourriture que les Russes, ils mangent moins de viande que de végétaux, dont leurs jardins abondent ; ils boivent de la bière, de l'hydromel, et surtout de l'eau-de-vie. Dans leurs fêtes, dans leurs repas de noces, il n'est pas rare de voir les dames Malo-Russes s'enivrer, en buvant des l-

(1) Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 237-238.

(2) Clarke's *Travels*, vol. I, chap. XI.

queurs fortes, avec aussi peu de modération que les Russes ou les Kosaques (1).

Les habitans des villes s'habillent indifféremment comme les Allemands et les Russes; les femmes de condition se rapprochent de jour en jour des modes françaises. Les hommes portent l'habit polonais; et sans quelque différence, dans la coiffure des paysans de l'Ukraine, on ne pourrait guère les distinguer de ceux des provinces voisines de Pologne ou de Russie.

Un voyageur anglais trouvait, dans l'habillement de ce peuple, des rapports très-remarquables avec celui des montagnards écossais, tels que la jupe à deux pièces ou le *kelt*, l'habitude de porter au cou, sur le front et sur le derrière de la tête, des rangs de médailles, de monnaies, de grains rouges de verroterie, ou de pierres précieuses (2). Mais que conclure de cette coutume, qu'on retrouve en Amérique et dans l'Inde, comme dans les montagnes d'Écosse?

De temps immémorial, la célébration du mariage offre dans la petite Russie des usages particuliers. Lorsqu'une fille aime un jeune homme, elle va trouver ses parens; elle s'assied auprès

---

(1) W. Tooke's *View of the Russian empire*, vol. I, pag. 120-130.

(2) Clarke's *Travels*, vol. I, chap. XI.

du foyer ; elle lui dit, en leur présence, que « la
» bonté qu'elle voit peinte sur sa physionomie,
» et les qualités de son cœur, lui font espérer
» qu'il saura bien aimer et gouverner sa femme ;
» qu'en cette considération elle s'est déterminée
» à venir le prier très-humblement de l'accepter
» pour sa femme (1). » Le jeune homme a beau vouloir s'en défendre ; les parens repoussent en vain la première demande : si la fille persiste, si elle a la patience de renouveler pendant quelques jours ses poursuites, le jeune homme, touché de son amour, cède à sa persévérance ; et les parens croiraient s'exposer au courroux du ciel que de résister à la volonté de leur fils (2). Après ce consentement, viennent les cérémonies des fiançailles et de l'hymen, plus longues, plus coûteuses et plus bruyantes que dans toute autre province. A l'instant de la célébration du sacrement, le père de la nouvelle épouse lui donne quelques coups, en lui disant : « Si tu n'o-
» béis pas demain, ce sera ton époux qui te
» châtiera. » Le lendemain du mariage, on produit en public les marques de la virginité de la

(1) Beauplan, *Description de l'Ukranie*, pag. 65-68. — Schérer, tom. I, pag. 95 et suiv.

(2) Beauplan, Schérer, *ubi suprà*.

nouvelle épouse; et cette preuve, qui ne manque guère d'être solennellement donnée, est célébrée par des réjouissances plus gaies que celles de la veille (1).

Jadis un garçon, un simple paysan, pouvait enlever la fille d'un noble et l'épouser, si, dans un certain nombre de jours, il parvenait à se dérober avec elle à toutes les recherches : mais, s'il était découvert, il était immédiatement mis à mort (1); ce qui dut empêcher qu'on n'usât souvent d'un privilége digne des Saturnales romaines.

Là, comme chez tous les peuples peu avancés dans la civilisation, la loi, ou plutôt l'antique usage, punissait sévèrement les fautes qui résultent de la communication des deux sexes. La fille qui mettait au monde un enfant, était jadis liée par les cheveux à la porte de l'église, où tous les passans pouvaient lui cracher au visage et lui dire des injures. La femme infidèle à son mari était enterrée jusqu'au cou, et condamnée à mourir, dans cet état, de faim et de soif. Cette ancienne loi, abrogée chez les Russes, subsiste encore en Ukraine, mais n'y est pas plus observée qu'en Russie.

(1) Beauplan, pag. 72-73.

(2) *Ibid.*

Le langage des Malo-Russes, mêlé de mots russes, polonais, esclavons et tartares, est rempli de diminutifs qui le rendent très-gracieux (1). Ceux qui sont aisés, ne sont pas dénués de toute instruction : il n'est pas rare de trouver, chez eux, une Bible à côté d'un roman, et la harpe des Juifs avec la cornemuse des Savoyards.

Anciennement, on ne connaissait dans ce pays ni médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires : de vieilles femmes, instruites dans la connaissance de quelques plantes, en composaient des spécifiques qu'elles administraient indistinctement dans toutes les maladies, en y joignant des paroles supposées magiques ; elles guérissaient au hasard, servaient quelquefois la haine, et faisaient presque toujours leur fortune.

Aujourd'hui des charlatans leur ont succédé, et la population ne s'en trouve guère mieux. D'ailleurs les Malo-Russes et les Kosaques ont quelques remèdes favoris dont ils ne veulent guère se départir dans les maladies les plus communes parmi eux ; ils traitent les fièvres avec une demi-charge de poudre à canon délayée

(1) Le voyageur Clarke dit que le langage des Malo-Russes ne diffère du russe que comme l'idiome des provinces méridionales de France diffère du dialecte que l'on parle aux environs de Paris.

dans de l'eau-de-vie, leurs affections vénériennes avec une drachme de mercure sublimé, dans trois livres d'eau-de-vie, à la dose d'une cuillerée par jour (1); et dans toutes les indispositions qui viennent de leurs excès d'intempérance, ils montent à cheval et galopent à perte d'haleine, autant qu'ils peuvent soutenir cet exercice violent et salutaire (2).

On a quelque peine à concilier l'humeur sauvage et indépendante d'un Kosaque, avec la soumission qu'il témoigne envers les magistrats, chargés de juger ses différends; la barbarie qu'il montre à la guerre, avec l'accueil généreux qu'il fait aux étrangers; et son amour pour le pillage, avec la rareté des vols dans ses campagnes les plus désertes. Dans toute l'Ukraine, un voyageur peut confier en sûreté ses trésors aux soins de son hôte, et la plupart des paysans n'y connaissent pas même encore l'usage des clefs et des serrures (3).

Peut-être ces contradictions morales ne sont-elles qu'apparentes. Les Scythes et les Tartares du moyen âge étaient aussi les peuples du monde

(1) W. Tooke, vol. I, *ubi suprà.*

(2) Reuilly, *Voyage en Krimée.*

(3) Schérer, tom. I, pag. 100-105. — Clarke's *Travels*, vol. I, chap. XI.

les plus dévastateurs et les plus hospitaliers. L'étranger reçu sous leur tente, était l'objet de leurs soins et de leurs attentions. Ainsi les ancêtres des Kosaques leur ont transmis ce respect inviolable pour des vertus que le petit nombre des voyageurs qui vont les visiter, et le bas prix des denrées, ne leur rendent point trop onéreuses; et, quoiqu'il soit fâcheux de le dire pour l'honneur de l'humanité, ces vertus ne tiennent qu'à un état de mœurs encore voisin de la barbarie.

CHAPITRE II.

Kosaques du Don.

Au sortir des slobodes de l'Ukraine, on entre immédiatement sur le territoire arrosé par le Donetz et le Don. Là, de nombreux troupeaux paissent dans une campagne plus riante, sur une vaste pelouse, émaillée d'une variété singulière de plantes, de fleurs et d'herbes odoriférantes. Le chant des alouettes, les cris des oiseaux sauvages qui couvrent le bord des lacs poissonneux, le murmure des nuées d'insectes parés de leurs ailes colorées et transparentes, les roucoulemens amoureux des tourterelles apprivoisées comme des pigeons domestiques, et le fidèle aboiement du vigilant gardien des troupeaux, troublent seuls le silence de cette solitude. Des brises rafraîchissantes viennent, pendant la chaleur du jour, embaumer l'air de mille odeurs délicieuses. L'égalité du sol n'est interrompu que par ces kourgans ou *tumuli*, antiques sépultures de nations qui ont passé. On retrouve de ces tristes monumens de notre orgueil et de notre fragilité, partout où s'arrêta la postérité de Noé, depuis les

rocs dépouillés du Kamtschatka, jusqu'aux montagnes boisées de l'Ecosse. Soit qu'ils s'élèvent en monticules, soit qu'ils s'élancent en pyramides, leur simplicité durable parle à l'homme un langage plus éloquent qu'une vaine épitaphe gravée sur le marbre de Paros. Le soir, lorsque ces tombeaux, enfoncés dans le dernier plan de l'horison, sont frappés par les rayons du soleil couchant, le voyageur croit voir leur sommet se perdre dans les nues, et son imagination se représente les anciens guerriers qui y sont ensevelis, sortant radieux de leurs tombes héroïques. La vénérable antiquité n'a pas de vestiges plus intéressans que ces trophées de la mort élevés par une génération, sur la cendre de ses pères (1).

Quelques parties de cette pelouse immense ont été converties en champs de blé. De loin en loin, des caravanes de marchands russes ou tartares, des Kosaques chargés du service des postes ou de l'escorte des voyageurs, armés de leurs longues lances, changent la paisible uniformité du paysage. Souvent la chaleur du jour force les caravanes à s'arrêter sur les gazons : alors on dispose les chariots en cercle ; on étend une

(1) Ce paragraphe est imité du *Voyage de Clarke* (chap. XI). Je n'ai pu résister au plaisir de donner à mes lecteurs, un tableau si pittoresque de la belle plaine de Woronetz.

toile au-dessus des voyageurs, et on lâche les bêtes de somme dans les pâturages. Après quelques heures de repos, la caravane reprend sa route. Enfin la vue d'un fleuve, des barques, des bois au travers desquels on aperçoit des cabanes, annonce que ce pays est habité par des hommes : ce sont les stanitzas des Kosaques du Don (1).

On évalue à trois mille six cents milles carrés leur territoire qui s'étend sur les rives de ce fleuve, entre les gouvernemens de Saratow, du Caucase, de Woronetz et d'Ekaterinoslaw, jusqu'à la mer d'Azow. Il s'y trouve des pâturages abondans, des terres bien cultivées, des jardins délicieux, quelques vignes récemment plantées, mais aussi des marais infects, dont l'aspect est noir et lugubre en hiver, l'influence pestilentielle en été, et dans le voisinage desquels on a peine à se garantir des morsures d'insectes, de mouches, de moustiques que l'humidité du sol semble enfanter par myriades. Le docteur Clarke, dont nous suivons le récit (2), comparant le Don avec le Nil, a remarqué dans leurs lits les mêmes plantes aquatiques, et sur leurs bords,

(1) Clarke's *Travels*, vol. I, chap. XI.
(2) *Ibid.*

des forêts de joncs et de glaïeuls qui s'élèvent à la hauteur de vingt pieds. Il observe que l'un et l'autre fleuve se perdent dans la mer par plusieurs embouchures; qu'ils forment, en finissant leur cours, plusieurs petites îles, que tous deux portent la fécondité sur la terre qu'ils couvrent de leurs inondations régulières (1), et qu'enfin ils servent également de limites à deux des grandes divisions du globe (2) : il ne manquait à l'ingénieux voyageur, pour achever son parallèle, que de rappeler l'origine peut-être commune des milices guerrières riveraines des deux fleuves (3).

Les Kosaques du Don, ou, comme ils s'appellent entre eux, les *Donskoï-Kosaks*, sont aujourd'hui la branche principale de la nation. Ils ont conservé une espèce de démocratie militaire, dont le luxe et l'orgueil sapent de jour en jour les fondemens (4). Leur hettman Pla-

(1) Les inondations du Don s'élèvent quelquefois, au printemps, à la hauteur de soixante à quatre-vingts pieds. (*Premier Voyage de Pallas*, vol. II.)

(2) Il faut observer à cet égard que les géographes modernes reculent les bornes de l'Europe, jusqu'aux monts Ouralls.

(3) *Voyez* ci-dessus, pag. 149, liv. 1, chap. 1, sur l'origine des Kosaques et des Mameluces.

(4) Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. II, pag. 216-218.

tow a été nommé par la cour. On a levé chez eux des régimens réguliers, uniformément vêtus et équipés, et dont les officiers prennent rang dans l'armée russe. L'empereur Paul a voulu anoblir les enfans de tous ceux qui avaient été atamans ou colonels d'un polk. Cette innovation, que les vieux Kosaques regardent comme inconstitutionnelle, et qui semblait contredire le dessein que ce prince avait annoncé de rétablir leur antique organisation, établit déjà entre eux une espèce d'aristocratie (1). A ces changemens près, ils semblent jouir de leurs priviléges, de leurs droits et de leurs institutions : ils ont leurs assemblées, et s'imposent entre eux de légères contributions destinées à payer les dépenses intérieures.

Leur territoire, composé presque tout entier de terres à pâture, est divisé en stanitzas ou cantons, au milieu desquels est une bourgade mal fortifiée. Leur nombre varie, ainsi que l'étendue du territoire qui leur est assigné suivant leur population. Il était, au commencement de ce siècle, de cent douze, dont chacune avait son administration particulière, un ataman et ses offi-

---

(1) W. Tooke, *ubi suprà*. — Clarke's *Travels*, ibid.

ciers, une église, une salle d'assemblée, un étendard, et quelques pièces de canon (1).

Comme on ne fait jamais le dénombrement des Kosaques, on ne peut apprécier leur population que d'après les distributions annuelles de grains que le gouvernement russe leur fait faire, et l'on juge bien que l'intérêt les porte à exagérer cette population. Dans ces dernières années, elle était vaguement estimée à cinq cent mille individus mâles (2); cependant il n'y en a jamais eu plus de cinquante mille en campagne. Ils ne formaient ordinairement qu'un corps de vingt-cinq mille hommes organisés régulièrement et toujours prêts à marcher (3). Enfin, en jugeant de la population générale des cent douze stanitzas par celle des onze que comprend la ville de Tscherkaskoï, et qui ne présentent ensemble que quinze mille individus (4), on ne serait pas mal fondé à croire que l'estimation générale est fort exagérée (5).

(1) *Second Voyage de Pallas*, tom. II, pag. 221.— W. Tooke ne compte que cent onze Stanitzas. (*View of the Russian empire.*)

(2) Clarke's *Travels*, chap. XVI (d'après un manuscrit d'Héber).

(3) *Tableau de l'Empire russe*, par Storch, tom. I, pag. 69, traduction française.

(4) Pallas, *ubi suprà*.

(5) *Le Tableau de la Russie*, publié en 1812, par M. Da-

D'après leur constitution actuelle, les Kosaques ne peuvent être appelés à servir en pays étranger que pendant trois ans; ensuite ils sont envoyés pour faire partie du cordon tracé le long du Caucase, ou bien ils sont destinés au service des escortes, des relais et des postes; quand ils y ont passé une vingtaine d'années, on ne les emploie qu'au maintien de la police et à la protection du passage des barques de blé qui descendent le Don. La vingt-cinquième année de leur service révolue, ils doivent être rayés du registre et cesser de faire partie de l'état militaire (1). Mais quoique ce règlement ait été confirmé par plusieurs ukases, on peut douter de son exécution rigoureuse, d'après la grande quantité de vieillards qu'on voit encore tous les jours dans leurs polks.

Au milieu de cent bourgades d'un aspect sauvage, riant ou romantique, s'élève au-dessus des eaux calcaires et fangeuses du Don (2), la ville de Tscherkaskoï, remarquable par ses maisons bâties sur pilotis, et par les canaux qui la coupent en tout sens : c'est la Venise des Kosaques.

---

maze de Raymond, estimait la population du pays des Kosaques du Don, à 318,829 individus (tom. I, pag. 272).

(1) Clarke, *ubi suprà*.

(2) Büsching, *Géograph.* pag. 79.

Le nom qu'elle porte, semblable à celui de la première capitale de leurs frères du Borysthène, prouve leur origine commune et leur mélange primitif avec les Tscherkesses ou Circassiens. Nous avons dit l'époque et l'histoire de sa fondation (1). C'est là qu'ils ont déployé tout ce qu'ils ont d'industrie et de magnificence. Là sont déposés, dans l'église principale, ce qu'ils appellent leurs *regalia*, des présens de divers souverains, des étendards brodés aux armes impériales, des bâtons de commandement de leurs hettmans, l'un desquels, donné par Pierre-le-Grand, d'un bois commun, sans ornemens, mais couvert de nœuds, est si pesant, qu'il semble avoir été fait pour armer la main d'un Hercule. On y voit encore des cuirasses de toute espèce, des lances asiatiques, de vieux manuscrits où sont racontés, dit-on, les exploits des anciens Kosaques, et une carte de leur territoire, tracée de la main de l'impératrice Catherine II ; monumens qu'ils montrent avec orgueil, et dont plusieurs sont des titres de leur dépendance (2).

De tous les édifices publics de Tscherkaskoï, quatre églises seulement sont bâties en pierres ; le reste est en bois. On y compte quinze mille ha-

(1) *Voyez* ci-dessus, tom. I, liv. II, chap. I.

(2) Clarke's *Travels*, ubi suprà.

bitans, et trois mille maisons (1), dont quelques-unes sont en briques cuites au soleil, et toutes sont en général plus propres que celles des Russes. Souvent on y voit des tentures de tapisserie ou de papier, avec des meubles qu'on ne s'imaginerait devoir trouver que dans des pays policés, et qui ne sont aussi le plus souvent que le fruit du brigandage de la guerre.

Dans le temps des inondations du fleuve, ces maisons paraissent toutes flotter sur l'eau; on ne distingue plus dans toute la ville un pouce de terre sèche. Les habitans ne communiquent alors entre eux qu'au moyen de bateaux ou de planches étroites posées dans les rues, en forme de ponts ou de quais. Ils semblent ne vivre que dans l'air et dans l'eau, comme une race amphibie. Leur singulière capitale est digne de fixer l'attention d'un voyageur éclairé; mais, malgré les efforts déjà faits par l'industrie, l'emplacement trop resserré des maisons, l'irrégularité de ses rues étroites, et les inondations du printemps, en rendent toujours le séjour malsain et l'embellissement difficile (2).

(1) *Ibid.* — Büsching dit qu'il y en avait environ huit mille vers le commencement du règne de Catherine II. (*Géogr.* tom. II, pag. 263.)

(2) Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. II, pag. 217, traduction française, édit. in-8°.

Les Kosaques du Don portent l'empreinte de leur origine plus que ceux de l'Ukraine. Ils ont les traits plus réguliers, la taille mieux proportionnée, et les manières plus franches. Quoiqu'ils aient, à Tscherkaskoï, une espèce de collége, ils n'aiment ni les sciences, ni les arts, ni les lettres; ils n'en laissent aucun monument; et s'il en est qui s'occupent d'études sérieuses, ils font exception à la règle générale.

Ennemis des travaux sédentaires, ils ne savent point mettre en valeur leur territoire fertile et propre à toute espèce de culture. Quelques riches ont des jardins délicieux, parce qu'ils vont y jouir de leur oisiveté. D'autres ont amélioré, depuis trente ans, la culture de la vigne, parce qu'elle flatte leur sensualité. Leur vin blanc de Rasdorof, et celui de Zimslœnsk, semblable au vin rouge d'Italie, se vendent fort cher, même à Moskow. Les raisins noirs communs du Don donnent un vin plein de feu, fort supérieur à ceux d'Astrakhan et du Terek. L'exposition des vignobles, la qualité d'un sol marno-calcaire, la prompte maturité des raisins et le mélange d'un sirop de mûres sauvages et de miel, qu'on fait cuire secrètement avec le moût, sont autant de causes qui contribuent à l'amélioration de ces vins. Mais le produit des vignobles est encore si

modique, qu'en y joignant celui de toutes les provinces méridionales de la Russie, il n'est pas probable que cet empire puisse jamais se passer des vins étrangers (1).

Quant aux autres branches de l'agriculture chez les Kosaques du Don, le gouvernement russe semble lui-même vouloir les décourager par les distributions annuelles qu'il leur fait de grains de Woronetz : aussi la pêche des rivières et l'éducation des bestiaux font leur occupation et leur richesse principale. Ils ont des troupeaux nombreux, répandus les trois-quarts de l'année dans leurs gras pâturages. A la campagne, ils fabriquent eux-mêmes les meubles grossiers dont ils se servent. Dans la capitale, des ouvriers étrangers, la plupart bohémiens, race connue par ses fourberies, son industrie et sa vie errante, exercent sous leurs yeux toutes les professions mécaniques, et leur emportent chaque année des sommes considérables. Pour eux, ils se contentent d'échanger avec les Russes, les Turcs et les Persans, leurs bestiaux, leurs cuirs, leur miel et leur vin contre du fer, des étoffes et d'autres marchandises; commerce encore dans l'enfance, tel que celui que faisaient autrefois les Scythes

(1) *Ibid.* pag. 219.

avec les Grecs, mais que l'industrie et la richesse du territoire pourraient rendre bien plus profitable.

On aperçoit à peine un changement de mœurs et de coutumes en passant du pays des Malo-Russes dans les stanitzas de la campagne du Don; mais Tscherkaskoï offre un tableau tout différent. Là fermente, comme dans toutes les capitales, le levain qui corrompt peu à peu la masse du peuple. L'oisiveté, le goût de la table et de la débauche dans les deux sexes, le luxe, l'orgueil des distinctions, y ont fait disparaître l'antique simplicité (1).

Il n'est pas rare d'y voir les principaux Kosaques que la cour a parés des décorations de ses ordres, et ceux qui sont enrichis de ses bienfaits, vêtus d'une tunique brodée d'or ou de soie, serrée sur la poitrine par une agrafe d'or ou d'argent, et assujettie par une riche ceinture; un large pantalon d'une étoffe pareille retombe sur leurs bottines; leur bonnet en feutre, couvert ou bordé d'une laine noire, douce et brillante, donne du relief à leur figure ornée de deux moustaches (2). En temps de paix, on les voit presque toujours accroupis devant leurs maisons, ou se promener

(1) *Ibid.* pag. 217.

(2) Clarke's *Travels*, chap. XI.

négligemment une canne à pomme d'ivoire à la main. Quelquefois des exercices militaires, des courses à cheval, des danses lascives, viennent les distraire de l'ennui qu'ils paraissent toujours éprouver (1) : car, au milieu de cette molle oisiveté, leur caractère antique n'est point effacé tout-à-fait; on dirait que le repos fatigue leur turbulente activité (2).

Les dames kosaques ne le cèdent aux dames russes, ni en amour de la parure, ni en coquetterie; leur robe fermée avec des agrafes, leur pantalon de basin blanc, leur bonnet qui tient de la mître d'un évêque et de la coiffure d'une Cauchoise, orné de fleurs, de chaînes d'or, de perles ou de pierreries, suivant leur fortune, composent un costume dont l'ensemble n'est pas dénué de grâce et d'élégance (3). Mais, avec ces brillans atours, elles vont presque toujours nus-pieds, si ce n'est dans les jours de gala qu'elles portent des bottines ou des pantoufles de maroquin jaune, comme les odalisques de l'Orient (4). Elles s'occupent des soins du ménage, ou de

(1) W. Tooke, vol. I.

(2) Clarke, *ubi suprà.*

(3) *Ibid.*

(4) On peut voir dans Pallas, *Atlas du Deuxième Voyage*, planc. 23, la représentation d'une dame kosaque.

avec les Grecs, mais que l'industrie et la richesse du territoire pourraient rendre bien plus profitable.

On aperçoit à peine un changement de mœurs et de coutumes en passant du pays des Malo-Russes dans les stanitzas de la campagne du Don; mais Tscherkaskoï offre un tableau tout différent. Là fermente, comme dans toutes les capitales, le levain qui corrompt peu à peu la masse du peuple. L'oisiveté, le goût de la table et de la débauche dans les deux sexes, le luxe, l'orgueil des distinctions, y ont fait disparaître l'antique simplicité (1).

Il n'est pas rare d'y voir les principaux Kosaques que la cour a parés des décorations de ses ordres, et ceux qui sont enrichis de ses bienfaits, vêtus d'une tunique brodée d'or ou de soie, serrée sur la poitrine par une agrafe d'or ou d'argent, et assujettie par une riche ceinture; un large pantalon d'une étoffe pareille retombe sur leurs bottines; leur bonnet en feutre, couvert ou bordé d'une laine noire, douce et brillante, donne du relief à leur figure ornée de deux moustaches (2). En temps de paix, on les voit presque toujours accroupis devant leurs maisons, ou se promener

(1) *Ibid.* pag. 217.
(2) Clarke's *Travels*, chap. XI.

négligemment une canne à pomme d'ivoire à la main. Quelquefois des exercices militaires, des courses à cheval, des danses lascives, viennent les distraire de l'ennui qu'ils paraissent toujours éprouver (1) : car, au milieu de cette molle oisiveté, leur caractère antique n'est point effacé tout-à-fait; on dirait que le repos fatigue leur turbulente activité (2).

Les dames kosaques ne le cèdent aux dames russes, ni en amour de la parure, ni en coquetterie; leur robe fermée avec des agrafes, leur pantalon de basin blanc, leur bonnet qui tient de la mître d'un évêque et de la coiffure d'une Cauchoise, orné de fleurs, de chaînes d'or, de perles ou de pierreries, suivant leur fortune, composent un costume dont l'ensemble n'est pas dénué de grâce et d'élégance (3). Mais, avec ces brillans atours, elles vont presque toujours nus-pieds, si ce n'est dans les jours de gala qu'elles portent des bottines ou des pantoufles de maroquin jaune, comme les odalisques de l'Orient (4). Elles s'occupent des soins du ménage, ou de

(1) W. Tooke, vol. I.

(2) Clarke, *ubi suprà.*

(3) *Ibid.*

(4) On peut voir dans Pallas, *Atlas du Deuxième Voyage*, planc. 23, la représentation d'une dame kosaque.

CHAPITRE III.

Kosaques de la mer Noire.

Un seul fleuve sert de limites communes entre les Kosaques du Don et ceux de la mer Noire; il semble, à leurs mœurs, qu'un océan les sépare. Aussitôt qu'on a passé le Don, le pays prend un aspect nouveau : de là jusqu'au Kuban et au pied du Caucase, dans une étendue de deux cent quarante werstes, ce sont des steppes couvertes d'une terre végétale, tapissées de la plus riche verdure, des collines calcaires formées d'un amas de coquillages, des vallons arrosés par une multitude de ruisseaux et de rivières qui descendent dans la mer Noire; sol fertile, abondant en plantes salines, parsemé de quelques bouquets de bois, mais humide, marécageux, malsain, empoisonné par des nuées d'insectes, et couvert des animaux les plus dégoûtans (1). Telles sont maintenant les rives de ce Bosphore Cimmérien dont les souvenirs fabuleux enchantent l'imagination. On y distingue encore quelques traces du séjour que les

(1) *Ibid.* pag. 180-200.

Grecs y firent (1). Les débris de leurs édifices ont servi à la construction des monumens barbares dont cette terre classique est couverte. Il ne se trouve dans aucun pays autant de kourgans ou *tumuli* que sur les rives sauvages du Jegoïlsk, du Kalauss et du Jeï. Mais là, soit par l'effet d'un luxe particulier, soit qu'ils aient été mieux conservés, on voit, au-dessus de ces nombreux tombeaux, des statues grossièrement sculptées, dont le costume et les figures uniformes semblent caractériser la race hunnique ou mongole (2). Le moine Rubruquis ou Ruysbroek, qui les a visitées avec un esprit d'observation fort supérieur à celui de son siècle, les attribue aux Komans (3), quoique, par l'ancienneté qu'il leur suppose, ils pussent être l'ouvrage d'un peuple, habitant du pays avant eux. En allant vers Astrakhan, ces figures, toujours tournées vers l'est, n'offrent souvent qu'un simple masque grossièrement taillé : mais, du côté d'Azow, elles sont sculptées avec assez d'art pour qu'on y aperçoive le caractère du visage, la proportion des membres et les ornemens des deux sexes; en sorte que, malgré quelques différences de vêtemens, on ne peut s'empêcher

(1) Clarke's *Travels*, chap. XV.

(2) Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. II, pag. 201-205.

(3) *Voyage de Rubruquis*, édit. de Bergeron, chap. X.

d'y reconnaître distinctement la race vomie, à diverses époques, des déserts de l'Asie orientale (1).

Soit haine, soit préjugé ou connaissance réelle des choses, les Russes regardent le projet de visiter le pays des Kosaques du Don comme une entreprise très-courageuse: ils recommandent soigneusement à quiconque veut la tenter, de prendre une escorte. Mais, si quelque étranger se hasarde à traverser le fleuve et dirige ses pas vers le Caucase, il passe à leurs yeux pour un extravagant dont la témérité a tout-à-fait égaré la raison: car ils traitent les Kosaques de la mer Noire de bandits effrénés; et les Kosaques du Don eux-mêmes, si haïs par les Russes, regardent leurs frères comme une troupe de pillards subalternes. Ceux-ci s'en consolent en méprisant les uns et les autres. Il est passé en proverbe aux rives du Kuban, « qu'un Kosaque de la mer Noire vaut trois Ko- » saques du Don (2). » Quoi qu'il en soit de la vérité de ces accusations, qui sont un fâcheux préjugé contre les vertus hospitalières attribuées à la nation, il est certain que le voyageur le plus intrépide ne s'aventure pas sans effroi dans un pays inconnu, peuplé par des hommes dont les

(1) Ammien-Marcellin fait déjà mention de ces statues, et compare la forme de leur visage à celle du visage des Huns.

(2) Clarke, chap. XV-XVI. — Pallas, tom. II.

mœurs sont si différentes de celles de l'Europe, et dont les souvenirs historiques laissent une affreuse impression.

Si l'on veut trouver l'empreinte fidèle de la race primitive des Kosaques, il faut se transporter au pied du Caucase (1). Dans l'Ukraine et sur le Don, l'habitude de vivre en société leur a donné une sorte de politesse et d'affabilité; mais le Kosaque de la mer Noire est encore tel qu'il était dans les roches du Borysthène. Fier, grossier, féroce, indépendant par essence, il s'habille et se loge comme il lui plaît. S'il est pauvre, on le voit vêtu d'une simple peau de mouton, dont il retourne la laine en hiver, comme les sauvages du nord de l'Amérique; il choisit pour sa demeure une caverne ou une hutte pareille à celle des premiers enfans d'Adam. S'il est riche, il a une chaumière plus propre, des chevaux et des armes d'un plus grand prix; il porte des vêtemens d'étoffes précieuses, de velours brodé d'or et d'argent : mais il n'en est pas plus considéré de ses frères. Tous ont les cheveux courts, à l'exception d'une longue touffe de cheveux, qui, tressée au sommet de la tête, se relève derrière l'oreille droite. Quelques

(1) Clarke's *Travels*, chap. XVI.

jeunes gens plus recherchés (car ils ont aussi leurs élégans) s'efforcent de la cacher sous leurs cheveux noirs : mais ils n'en ont pas moins pour elle une vénération religieuse ; et on leur arracherait plutôt la vie que ce signe caractéristique de leur tribu.

A mesure qu'on approche du Kuban, l'imagination fatiguée de la triste uniformité des steppes, s'élève et s'exalte à la vue des cimes âpres du Caucase qui s'élancent au-dessus des vapeurs de l'horizon en pyramides irrégulières, ou comme un mur immense couronné de tours et de flèches gothiques. Souvent un rideau de nuages obscurs les dérobe à la vue : alors des tempêtes se forment dans leur sein ; et la foudre qui sort des remparts d'une forteresse assiégée ne donne qu'une faible idée des éclats du tonnerre répétés par l'écho des montagnes, et des torrens lumineux qui s'échappent, au travers de leurs vastes créneaux (1).

Dignes habitans de ce pays, les Kosaques semblent y respirer plus à leur aise les délices de leur farouche indépendance. La pêche, la chasse, l'éducation des bestiaux, font leurs plus chères

(1) Reineggs. — Guldenstaëdt, *Description du Caucase*. — Storch. — W. Tooke, vol. I, pag. 109-110.

occupations. Nouvellement arrivés dans ces contrées, ils n'y sont encore que campés comme les colonies nouvelles des déserts de l'Amérique. Leur sol vierge, imprégné de sel, couvert, à plusieurs pieds de profondeur, d'un terreau noir, ne semble attendre que la main du cultivateur pour en faire sortir les trésors d'une végétation vigoureuse. Les plus belles plantes de l'Europe y viennent spontanément avec l'éclat de leurs couleurs et le parfum de leurs fruits; le chêne, étranger aux steppes du Don, commence à montrer ici sa tête vénérable. Mais la proximité des montagnes, l'abondance des bois, des marais et le voisinage de la mer rendent le climat froid, sombre et humide : des vents violens et des pluies orageuses viennent souvent dévaster les propriétés, emporter la hutte du Kosaque, et déconcerter les premiers efforts d'une industrie grossière (1).

Le voyageur qui vient de voir les stanitzas rustiques du Don, enfermées dans leurs bouquets d'arbres, trouve encore quelque chose de plus extraordinaire à l'aspect d'Ekaterine-Dara ou *Don de Catherine*. Il ne distingue, en approchant de cette capitale des Kosaques de la mer

(1) Clarke's *Travels*, chap. XVI.

jeunes gens plus recherchés (car ils ont aussi leurs élégans) s'efforcent de la cacher sous leurs cheveux noirs : mais ils n'en ont pas moins pour elle une vénération religieuse ; et on leur arracherait plutôt la vie que ce signe caractéristique de leur tribu.

A mesure qu'on approche du Kuban, l'imagination fatiguée de la triste uniformité des steppes, s'élève et s'exalte à la vue des cimes âpres du Caucase qui s'élancent au-dessus des vapeurs de l'horizon en pyramides irrégulières, ou comme un mur immense couronné de tours et de flèches gothiques. Souvent un rideau de nuages obscurs les dérobe à la vue : alors des tempêtes se forment dans leur sein ; et la foudre qui sort des remparts d'une forteresse assiégée ne donne qu'une faible idée des éclats du tonnerre répétés par l'écho des montagnes, et des torrens lumineux qui s'échappent, au travers de leurs vastes créneaux (1).

Dignes habitans de ce pays, les Kosaques semblent y respirer plus à leur aise les délices de leur farouche indépendance. La pêche, la chasse, l'éducation des bestiaux, font leurs plus chères

(1) Reineggs. — Guldenstaëdt, *Description du Caucase*. — Storch. — W. Tooke, vol. I, pag. 109-110.

occupations. Nouvellement arrivés dans ces contrées, ils n'y sont encore que campés comme les colonies nouvelles des déserts de l'Amérique. Leur sol vierge, imprégné de sel, couvert, à plusieurs pieds de profondeur, d'un terreau noir, ne semble attendre que la main du cultivateur pour en faire sortir les trésors d'une végétation vigoureuse. Les plus belles plantes de l'Europe y viennent spontanément avec l'éclat de leurs couleurs et le parfum de leurs fruits; le chêne, étranger aux steppes du Don, commence à montrer ici sa tête vénérable. Mais la proximité des montagnes, l'abondance des bois, des marais et le voisinage de la mer rendent le climat froid, sombre et humide : des vents violens et des pluies orageuses viennent souvent dévaster les propriétés, emporter la hutte du Kosaque, et déconcerter les premiers efforts d'une industrie grossière (1).

Le voyageur qui vient de voir les stanitzas rustiques du Don, enfermées dans leurs bouquets d'arbres, trouve encore quelque chose de plus extraordinaire à l'aspect d'Ekaterine-Dara ou *Don de Catherine*. Il ne distingue, en approchant de cette capitale des Kosaques de la mer

---

(1) Clarke's *Travels*, chap. XVI.

Noire, ni murs, ni maisons, ni tours, ni clochers, rien enfin qui puisse annoncer la demeure des hommes. Il entre dans une épaisse forêt, au travers de laquelle il aperçoit, l'une après l'autre, des habitations isolées, entourées d'un jardin où croissent, presque sans culture, des fleurs communes et des herbes potagères, telles que le melon d'eau, le concombre, le tournesol et plusieurs plantes qui ne viennent en France que dans les serres. L'espace qui sépare ces habitations est encore rempli de chênes; la route qu'on a tracée pour servir de rue, est encombrée de troncs d'arbres, d'abattis et de rejetons qui s'élèvent sur les racines laissées dans la terre. Quelques Kosaques ont fouillé les kourgans qu'ils ont convertis en celliers; et sous des voûtes dont quelques-unes peuvent être antérieures à l'expédition d'Alexandre (1), le hasard leur a fait découvrir, auprès des squelettes étendus dans ces tombeaux, des vases de terre, des armes antiques, des monnaies et des médailles inconnues. Le produit précieux de leurs excavations périt journellement sous leurs mains barbares; et ils continuent ainsi, sans scrupule et sans obs-

(1) Clarke's *Travels*, chap. xv-xvi.

tacle, à faire disparaître les monumens curieux dont leur sol est hérissé.

Si leurs travaux étaient suivis avec plus de constance et de régularité, ils parviendraient peut-être à corriger l'influence pestilentielle du climat, en découvrant le terrain, en améliorant la culture, en facilitant l'écoulement des eaux stagnantes; mais jusqu'ici, l'air d'Ekaterine-Dara enfante des fièvres pareilles à celles des marais Pontins en Italie, et les efforts, faits pour l'assainir, n'ont pas encore rendu cette métropole des forêts habitable (1).

Dans ce nouvel établissement, les anciens Zaporogues ont conservé leurs mœurs guerrières, leur goût pour le brigandage, et leur mépris pour les travaux auxquels la nécessité les a réduits. Quoiqu'ils soient censés former maintenant une milice mariée, fort peu d'entre eux consentent à subir le joug de l'hymen. On peut en juger par la petite différence qu'il y a encore entre leur population générale, estimée dans ces dernières années à vingt mille individus de l'un et de l'autre sexe, et le nombre des cavaliers qu'ils peuvent fournir à l'armée russe, évalué à quinze mille (2).

---

(1) Clarke et Pallas, *ubi suprà*.

(2) Storch, *Tableau de l'Empire russe*, traduction française, tom. I, pag. 64-65.

D'ailleurs, en les recevant de nouveau *sous* sa protection, l'impératrice Catherine II ne leur a pas rendu les lois qui constituaient leur démocratie. Ils sont organisés à peu près comme les autres; leur territoire est divisé en slobodes, entre lesquelles ils ont bâti des redoutes. Ils nomment entre eux leur ataman et leurs officiers, dont le choix doit être confirmé par le gouvernement russe, et qui sont tous subordonnés à l'hettman du Don.

On est étonné de voir au milieu de leurs compagnons, couverts de peaux d'animaux ou de haillons, des chefs Kosaques revêtus d'habits magnifiques, armés de sabres et de pistolets du travail le plus recherché, et portant des chaînes, des galons, des broderies et des ornemens précieux, luxe qui semble n'appartenir qu'à des peuples avancés dans la civilisation. Mais ce contraste singulier, que nous avons remarqué sous les tentes d'Attila et dans les armées de Tschinguiskkan, est l'apanage de tous les peuples barbares, dès qu'ils deviennent conquérans.

Comme les frontières de la Russie avaient été mal déterminées par la dernière paix avec les Turcs, les Tchernomorskoi avaient de fréquens démêlés avec les montagnards du Caucase; et l'on était souvent obligé de leur envoyer quel-

ques bataillons, avec de l'artillerie, pour terminer leurs querelles (1). Maintenant que les limites russes sont reculées jusqu'au-delà du Phase, les démêlés ne sont pas moins fréquens; et quelquefois le sang a coulé pendant plusieurs mois entre ces peuplades féroces, avant que la cour de Pétersbourg en fût informée. Des relations fondées sur la nécessité, suspendent de loin en loin leurs débats. Les Kosaques échangent le sel que les lacs du Kuban leur fournissent en abondance, contre le blé, le miel et les armes que les Circassiens leur apportent. Mais telle est l'inimitié qui les sépare, que, pour faire ce commerce, ils sont convenus de ne point avoir entre eux de communication personnelle. Ainsi les Circassiens vont déposer leurs marchandises dans un endroit où les Kosaques ont déjà placé la quantité de sel qu'ils veulent donner en paiement. L'avantage de ces relations les rend exacts au rendez-vous, et fidèles dans l'appréciation des denrées; mais, l'échange terminé, la haine reprend son cours et le sang recommence à couler (2).

(1) Pallas, *Deuxième Voyage*, tom. II, pag. 185.

(2) Clarke's *Travels*, chap. XVII.

CHAPITRE IV.

Établissemens des Kosaques du Terek, du Volga, de l'Ouralsk et de la Sibérie.

En tournant à l'est, vers le rivage occidental de la mer Caspienne, on trouve une branche de Kosaques établis depuis plusieurs siècles, sur les rives du Terek. J'ai dit leur origine et signalé les traits généraux de leur histoire (2). Jusqu'en 1708, ils furent sous la dépendance de l'hettman du Don. Après la révolte de Boulavin, la cour de Russie les en a détâchés. Elle leur a donné le droit de se choisir un voïskovoï-ataman; mais ce chef est lui-même sous les ordres des commandans russes de Kisliar et de Mozdok. Distribués en cinq stanitzas fortifiées, ils forment un polk ou régiment de douze cents hommes, presque toujours en guerre et à la solde de la Russie. L'habitude d'un service rigoureux, la légèreté de leurs chevaux, et la connaissance topogra-

(1) *Voyez* ci-dessus, tom. I, liv. II et III, chap. I. — Büsching, *Géogr.* tom. II, pag. 283. — Storch, *Tableau de la Russie*, traduct. franç. tom. I, pag. 70-71. — W. Tooke, vol. II, pag. 150-151.

phique des lieux, les rendent redoutables aux Tartares du Caucase.

Pour soutenir les Kosaques dans ce poste difficile, on a détaché, en 1776, un corps de leurs frères du Volga, qui forment, entre Azow et Mozdok, un polk divisé en six stanitzas. Près du Terek, sont encore quelques compagnies légères des Semeinskoi, dont l'origine, la constitution et les mœurs, semblables à celles des Kosaques du Don (1), ne méritent pas de nous occuper davantage.

Au-dessus, en remontant vers Astrakhan, sur la rive occidentale du Volga, sont deux colonies de la même famille, attirées, depuis plusieurs siècles, par l'amour du pillage et l'abondance de la pêche. Les premiers qui s'y rendirent dans leurs incursions d'été, retournaient ordinairement passer l'hiver dans leurs stanitzas du Don. Ensuite, soit qu'ils y fussent engagés par l'attrait de l'habitude, ou qu'ils eussent été chassés de leur patrie par des divisions intestines, ils se fixèrent tout-à-fait dans le pays, où ils n'avaient encore paru que comme des pêcheurs ou des brigands (2). Ils peuplèrent diffé-

(1) Büsching, *Géograph.*, tom. II, pag. 295-296.

(2) *Voyez* Storch, tom. I, pag. 68-69. — W. Tooke, vol. I, pag. 145-155.

rentes villes, telles que Saratow, Dmitriew, Tzaritzin, Tschernoïar. Ils se donnèrent une constitution civile, un ataman particulier; et, en 1734, ils furent déclarés indépendans de ceux du Don par un gouvernement toujours disposé à morceler une race dangereuse à son repos. Peu à peu l'esprit militaire de ces colonies vint à s'affaiblir; et ces Kosaques passèrent insensiblement à l'état d'onodwortzi, divisés en marchands, bourgeois et paysans libres, sous l'administration d'une magistrature municipale. Il ne resta sur le pied militaire que deux de ces petites colonies, qui gardèrent leur constitution : ce sont celles d'Astrakhan et de Doubofska, qui fournissent chacune un polk de mille hommes enregistrés pour le service, mais qui pourraient mettre au moins trois mille hommes, sous les armes (1).

La première, établie à Astrakhan ou dans des villages situés entre cette ville et Tzaritzin, sur la rive droite du Volga, fait, sous les ordres du gouverneur d'Astrakhan, le service des postes, des relais et des escortes pour les voyageurs, espèce d'entreprise dont elle suporte les pertes, comme elle en a les bénéfices (2). Ceux qui y sont

(1) Storch, *Tableau de la Russie*, tom. I, pag. 69-70.

(2) W. Tooke, *ubi suprà*. — Pallas, *Deuxième Voyage*, t. II, pag. 86-88.

employés, placés à l'endroit fixé pour les relais, demeurent dans des cabanes creusées en terre, et recouvertes de broussailles et d'osier. On les relève exactement, à l'époque déterminée pour la durée de leur service. Les autres occupent des villages dont les maisons sont construites, à défaut de bois de charpente, de lattes légères enduites de terre glaise. Les stanitzas sont défendues par des terrasses garnies de quelques pièces de canon, pour les protéger contre les incursions des Kalmouks et des Tartares, toujours errans dans les steppes voisines.

Aussi les Kosaques de cette contrée n'abandonnent jamais, avec sécurité, leurs troupeaux, dans les pâturages. A peine peuvent-ils conserver des chevaux pour leur service, et quelques bestiaux pour leur usage. Ils ne cultivent guère la terre, tant par la crainte des incursions de leurs ennemis qu'à cause de l'infécondité du sol, dont la nature devient plus saline, à mesure que le Volga descend vers la mer Caspienne. La pêche leur offre plus d'avantages, parce qu'ils peuvent la faire en troupe à des époques fixes; mais en total, soldats, pêcheurs ou charretiers, ils mènent une vie active, inquiète et misérable (1).

(1) Storch. — W. Tooke, *ubi suprà*. — Pallas, *Premier Voyage*.

Moins exposés aux dangers des incursions de voisins avides et cruels, les Kosaques de Doubofska font paître des troupeaux nombreux, tantôt aux bords du fleuve, dans des plaines humides sujettes aux inondations, tantôt dans des steppes arides ou montagneuses, qui, dans des saisons diverses, offrent des pâturages favorables à l'éducation des bestiaux (1). L'agriculture présente moins de ressources sur un sol calcaire, sablonneux, imprégné de sel, à un peuple que son indolence naturelle rebute facilement. Néanmoins on y voit beaucoup de métairies appelées *khoutori*, comme celles du Don, d'excellentes terres à labour dans les vallons qu'arrose l'Ilovla, et des bois dont il se fait un commerce lucratif. L'industrie pourrait mieux profiter de ces avantages; mais les Kosaques du Volga, généralement paresseux et pauvres, n'ont guère d'autre moyen d'existence que leur service et la solde qu'ils reçoivent. Ils sont sous les ordres du gouverneur de Tzaritzin; ils se fournissent d'armes et de chevaux; ils s'habillent suivant leur goût et comme leurs frères d'Astrakhan : ils ont conservé les mœurs de ceux dont ils tirent leur origine.

---

tom. VII, pag. 343; *Deuxième Voyage*, tom. II, pag. 86 et suiv. pag. 338 et suiv.

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. VII, pag 266-268.

En jetant les yeux sur une carte géographique, on serait tenté de confondre les Kosaques d'Orembourg avec ceux de l'Ouralsk ; mais ils viennent du Don, ainsi que ceux du Volga. A la fin du dix-huitième siècle, ils avaient déjà remonté ce fleuve, et s'étaient établis sur les rives de la Samara. Le gouvernement russe les fit transporter, en 1740, dans le territoire qu'ils occupent aujourd'hui, après qu'on eut achevé la ligne des fortifications élevées contre les Kirghis et les Baskhirs, dans une étendue de deux cents werstes, depuis Samara jusqu'à Orembourg.

Ces Kosaques composaient la majeure partie de la population des places qu'ils sont chargés de défendre. Ils n'ont que huit à dix mille hommes inscrits pour le service militaire ; mais on croit qu'ils pourraient en mettre vingt mille en campagne (1). Leur ataman réside à Orembourg, où son autorité est subordonnée à celle du gouverneur : ils ne forment point de polks ou régimens ; ils sont distribués en compagnies, selon le nombre des forts qu'ils occupent. Quelquefois ils établissent sur cette ligne des camps séparés, font des patrouilles et des expéditions sur les terres

---

II, pag. 157-159. — [illegible], Tableau

des Kirghis, soit pour prévenir leurs incursions, soit pour les en punir et leur en arracher le fruit. D'ailleurs, ils escortent les convois du gouvernement et les voyageurs particuliers; ils font le service des postes et reçoivent la même paie que ceux du Don et du Volga: ils conservent les mêmes mœurs; mais on observe que dans les provinces d'Iset et d'Oufa, la fertilité de leur territoire, le produit de leur chasse, l'activité de leur commerce, et leur service moins pénible, leur procurent une existence plus douce et plus aisée.

En descendant l'Ouralsk, appelé autrefois le Jaïk ou Jaïtsk, nous trouvons cette branche de Kosaques que la révolte de 1773 a rendus si fameux.

Comme le pays qu'ils occupent est borné presque en tout sens par des landes ou des terres incultes qui les séparent des Kirghis, des Baskhirs, des Karakalpaks de la Kasatchia-Orda, il est difficile d'assigner avec précision les limites de leur territoire (1). Storch l'évalue à quatre-vingts milles géographiques (2): il est compris dans le gouvernement d'Orembourg.

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 97 et suiv.

(2) Storch, tom. I, pag. 71-74. — W. Tooke, Vol. II, p. 159 et suiv.

Lorsque ces Kosaques passèrent sous la protection de la Russie, à une époque qu'aucun monument historique ne nous a mis à portée de fixer (1), ils conservèrent une constitution particulière, analogue à celle de leurs frères du Don et du Dnieper, aussi-bien que leurs priviléges de distiller l'eau-de-vie, de prendre le sel, sans payer d'impôt, dans les lacs de leur voisinage, et le droit de pêche, qu'ils regardent comme leur plus importante propriété (2).

Alors ils avaient un voïskovoï-ataman de leur choix, mais qui devait être confirmé par le collége de la guerre, et restait sous sa juridiction. Cet ataman avait pour adjoints vingt starschines ou anciens (*voïskovie-starchini*), qui composaient la chancellerie de la ville, avec le voïskovoï-diak [syndic], le voïskovoï-pissar, ou secrétaire, l'interprète et plusieurs écrivains (3). La convocation et la tenue de leurs assemblées ressemblait à ce qui se pratiquait en Ukraine; mais leurs lois et leurs coutumes avaient plus de rapport, avec celles des Zaporogues (4).

---

(1) *Histoire généalogique des Tatars*, d'Abulghasi-khan. — *Histoire générale des Huns*, par M. de Guignes, t. III, pag. 540.

(2) Büsching, *Géograph.* tom. II, pag. 280.

(3) *Ibid.*

(4) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 101.

Dans leurs grandes fêtes religieuses et politiques, le peuple s'assemblait, après le service divin, dans la place publique ; et là, il était d'usage qu'on le régalât d'eau-de-vie, de poisson sec, de caviar et de pain, qu'on servait sur des morceaux d'écorce d'arbres. A l'époque de la perception des droits régaliens, on leur donnait le même repas à la chancellerie. Alors l'ataman et les starschines portaient, au bruit du canon, les santés du souverain et de sa famille : ils buvaient ensuite à la prospérité du peuple kosaque, et ces toasts étaient le signal de l'ivresse universelle (1).

Chez eux, comme chez les Zaporogues, tout créancier pouvait se saisir de son débiteur en lui passant une corde au bras gauche, le traîner chez lui, l'attacher à un poteau et le maltraiter, jusqu'à ce que les aumônes ou les secours de ses amis l'eussent mis en état de s'acquitter. Mais si par hasard le créancier avait lié le bras droit de son débiteur, il perdait tous ses droits, et même il était puni, comme ayant empêché son prisonnier de faire le signe de la croix.

Les fiançailles et les noces étaient, pendant plusieurs mois, une occasion de parties de plai-

---

(1) *Ibid.* pag. 162.

sir pour la jeunesse; les époux se donnaient mutuellement un habit complet. Des danses tartares, des orgies, des débauches de toute espèce, célébraient l'union conjugale : mais souvent, peu de temps après la cérémonie, les maris vendaient leurs femmes à vil prix, dans les assemblées publiques (1); cet usage barbare a passé sur l'Ouralsk : on est étonné de le retrouver, sur les rives de la Tamise (2).

Depuis la révolte de Pugatschew, la constitution des Kosaques de l'Ouralsk a subi des changemens : leur chancellerie a été remplacée par un commandant russe et deux assesseurs. Quand ils restent chez eux, on leur fait tous les ans une distribution de grains de la couronne; dès qu'ils sont instruits pour le service, ils reçoivent une paie légère. Ils sont armés comme leurs frères du Don; mais leurs armes sont d'une trempe plus fine, et leurs chevaux d'une race supérieure : ils leur viennent des Tartares (3).

(1) *Ibid.* pag. 102.

(2) Il existe en Angleterre une loi encore en vigueur, d'après laquelle un mari est autorisé à vendre sa femme. Il faut qu'elle y consente, et qu'il la conduise lui-même, au marché, la corde au cou. On sent bien qu'une pareille infamie ne peut avoir lieu que dans la plus vile populace; mais enfin, il ne se passe guère de mois, qu'on n'en voie, à Londres, quelque exemple. (*Londre et les Anglais*, tom. I, pag. 412.)

(3) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 106.

D'après leur organisation militaire, ils doivent entretenir un corps régulier de douze mille hommes complètement équipés. Il s'y trouve beaucoup de Tartares et de Kalmouks baptisés; le reste est composé de Kosaques ruinés par leurs débauches ou malheureux à la pêche. Les enrôlemens se font à l'enchère, en place publique; en sorte que cette troupe, enrôlée et équipée par des contributions particulières, n'est pour ainsi dire que le rebut de la nation, dont on peut d'ailleurs évaluer la population, en état de porter les armes, à trente mille individus, distribués en compagnie de cent hommes : population bien faible, si on la compare à l'espace immense de pays qu'elle occupe, le long du fleuve Ouralsk jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne (1).

La révolte dont j'ai retracé la sanglante histoire, a été l'époque d'un changement remarquable dans les mœurs des Kosaques. Leurs communications avec l'étranger, l'extension de leur commerce, la punition et le souvenir même de leurs excès, ont tempéré la férocité de leur caractère et modifié la singularité de leurs usages.

(1) Il s'étend, dans une longueur de 200 werstes, depuis Ouralsk, situé au 51[e] degré 10 minutes latitude nord, jusqu'à Gourieff, situé au 47[e] degré 6 minutes. — Storch, tom. I, pag. 73. — Georgi. — W. Tooke, vol. I, pag. 162-163.

Lorsque ces Kosaques passèrent sous la protection de la Russie, à une époque qu'aucun monument historique ne nous a mis à portée de fixer (1), ils conservèrent une constitution particulière, analogue à celle de leurs frères du Don et du Dnieper, aussi-bien que leurs priviléges de distiller l'eau-de-vie, de prendre le sel, sans payer d'impôt, dans les lacs de leur voisinage, et le droit de pêche, qu'ils regardent comme leur plus importante propriété (2).

Alors ils avaient un voïskovoï-ataman de leur choix, mais qui devait être confirmé par le collége de la guerre, et restait sous sa juridiction. Cet ataman avait pour adjoints vingt starschines ou anciens *(voïskovie-starchini)*, qui composaient la chancellerie de la ville, avec le voïskovoï-diak [syndic], le voïskovoï-pissar, ou secrétaire, l'interprète et plusieurs écrivains (3). La convocation et la tenue de leurs assemblées ressemblait à ce qui se pratiquait en Ukraine; mais leurs lois et leurs coutumes avaient plus de rapport, avec celles des Zaporogues (4).

---

(1) *Histoire généalogique des Tatars*, d'Abulghasi-khan. — *Histoire générale des Huns*, par M. de Guignes, t. III, pag. 540.

(2) Büsching, *Géograph.* tom. II, pag. 280.

(3) *Ibid.*

(4) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 101.

blés de Samara par une route pénible, à travers des steppes, à la distance de cinq à huit cents werstes. Cependant quelques-uns de leurs vergers, situés au bord des rivières, ressemblent à de petites forêts où croissent des fruits délicieux. Souvent le melon d'eau couvre de ses feuilles larges des rives abandonnées, et l'arbouse savoureuse tapisse, de ses tiges rampantes, des terres sablonneuses et salines, qui semblaient condamnées à une éternelle stérilité.

D'ailleurs, l'éducation des bestiaux serait une ressource inépuisable pour les Kosaques de l'Ouralsk, s'ils n'étaient obligés de les faire garder jour et nuit par des bergers armés et à cheval, pour se garantir du brigandage des Kirghis et des Kalmouks. Il n'est pas rare de voir dans la ferme ou *khoutori* d'un simple Kosaque, deux ou trois cents chevaux, autant de bêtes à corne, et un nombre bien plus considérable de ces moutons, mélange de l'espèce européenne avec l'espèce tartare à large queue. Quelques-uns s'occupent du commerce et des métiers les plus nécessaires (1) : en général, ils tiennent davantage

(1) Pallas dit (*Premier Voyage*, tom. II, pag. 106) que les Kosaques exercent les métiers les plus nécessaires, tels que ceux de cordonnier, serrurier, charpentier, etc., et qu'ils ne souffrent pas que des étrangers s'établissent parmi eux pour exercer

aux habitudes d'un peuple demi-nomade, au soin de leurs troupeaux, à l'entretien de leurs abeilles, à la chasse des renards, des sangliers et des castors, mais surtout aux produits abondans de la pêche.

Il n'y a pas de contrée en Russie, et dans le monde entier, où la pêche soit assujétie à des usages, à des réglemens, à des lois aussi sévères, aussi scrupuleusement observées, que chez les Kosaques de l'Ouralsk. Il ne faut pas s'en étonner : la pêche est l'occupation essentielle, l'affaire générale, le principe de la subsistance et la richesse réelle d'une population, qu'on pourrait regarder à la rigueur comme ichtyophage.

L'Ouralsk est peut-être le fleuve le plus poissonneux de l'univers. Il abonde en bielougas ou ichtyocolles (1), en sterlets, en saumons blancs, en esturgeons de diverses espèces. Ceux-ci re-

---

ces professions, etc. Il ajoute même que leurs femmes, et surtout celles des Kosaques-Tartares, font des camelots de poil de chèvre teints, de diverses qualités. Selon W. Tooke, au contraire, les Kosaques s'occupent si peu du commerce, des métiers et autres professions mécaniques, que des ouvriers étrangers et des colporteurs qui traversent ce pays sont assurés d'y faire en tout temps d'excellentes affaires. W. Tooke parle d'après des témoignages, peut-être anciens; Pallas, d'après ce qu'il a vu.

(1) On distingue surtout l'*Acipenser scytha* à son port et à sa tête pointue.

montent de la mer Caspienne, jusqu'à la ville d'Ouralskaïa, et remonteraient plus haut, si l'on ne tendait au-dessus de cette ville des filets pour les arrêter; et telle est leur prodigieuse abondance, que souvent ils brisent les filets, passent les barrières opposées à leur avidité, et qu'on a quelquefois été obligé de tirer le canon, pour les disperser (1).

Avant l'ouverture des quatre pêches qu'on fait par an, on distribue les billets aux Kosaques inscrits pour le service militaire. Les atamans en ont quatre; les stârachines, trois; d'autres officiers civils ou militaires, deux; les simples Kosaques, un: mais les billets peuvent être cédés ou vendus; en sorte que ceux qui sont réformés ou non-inscrits, n'ayant pas le droit de pêche, peuvent l'acheter pour une année.

La première de ces pêches est la plus importante, la plus productive et la plus curieuse, par la saison rigoureuse où elle a lieu et par la manière dont elle se fait.

Vers le 3 ou le 4 janvier, on assemble les Kosaques inscrits: on demande si tous ceux qui étaient en voyage pour leurs affaires sont de

(1) Pallas, *Premier Voyage*, tom. II, pag. 108-144. — W. Tooke, *Histoire de la Russie*, tom. II, pag. 165-168.

retour, et quels sont les lieux où l'on a remarqué le plus de poissons; car dès le milieu de l'automne, les esturgeons et les bielougas remontent le fleuve. Les pêcheurs expérimentés, qui les observent, au moment où la glace commence à se former, prétendent que ces poissons jouent et sautent à l'endroit où ils doivent se fixer, pour y passer l'hiver, engourdis sur le sable. Après que les avis ont été recueillis, on fixe l'ouverture de la pêche (1).

Une salve d'artillerie annonce ce jour vivement désiré. Les Kosaques, porteurs de billets, montés en traîneaux, avec des crochets de fer de toutes les dimensions, partent avant le lever du soleil, et se rangent en ligne, à mesure qu'ils arrivent au rendez-vous donné. Un ataman, élu pour cette saison, les passe en revue, examine s'ils ont leurs crochets et leurs armes pour résister aux Kirghis, qui viennent souvent les attaquer; ensuite des jeassouls (2) recommandent l'ordre, et la troupe se met en marche, vers l'endroit désigné. La partie du fleuve destinée à la pêche d'hiver a environ quatre cents werstes de longueur, en suivant le cours tortueux de l'Ouralsk. Chaque

(1) *Ibid.*

(2) Aides de camp.

jour, on détermine l'espace à exploiter. Tout Kosaque a sa place, qu'il choisit à mesure qu'il arrive et qu'il peut changer avec son voisin, si l'échange leur convient ou que l'un d'eux abandonne sa place; mais nul ne doit commencer la pêche, que l'ataman n'en ait donné le signal, par une décharge de mousqueterie.

A ce signal, chacun fait dans la glace, à l'endroit qu'il a choisi, une ouverture dont les dimensions sont à peu près déterminées. Il enfonce le plus grand de ses crochets jusque dans la vase du fleuve, quelquefois de la profondeur de quinze à seize brasses. Le poisson, réveillé de son engourdissement par un autre crochet que le pêcheur tient de la main gauche, veut s'enfoncer davantage, et tombe sur le premier crochet, que le Kosaque relève avec adresse et tire promptement sur la glace. Quelquefois il arrive que deux pêcheurs voisins prennent le même poisson, ou qu'ils ont besoin de secours, pour retirer les plus gros: alors on partage la capture. Les uns prennent par jour jusqu'à dix esturgeons, dont plusieurs pèsent jusqu'à cinq pouds (1), et des bielougas dont le poids excède

(1) Le *poud* de Russie équivaut à 53 livres de France (ancien poids.)

huit cents de nos livres (1). D'autres sont assez malheureux pour ne rien prendre pendant un ou plusieurs jours, et ne gagnent pas même de quoi payer les frais que les préparatifs de la pêche leur ont occasionnés et qu'ils ont souvent faits à crédit. Ils ne manquent pas d'attribuer cet accident à quelque maléfice jeté sur eux; et si par hasard une grenouille vient à s'engager dans leur crochet, ils renoncent incontinent à la pêche, persuadés qu'ils ne peuvent en attendre qu'un événement funeste.

Si la pêche du printemps est moins lucrative, elle offre plus d'agrémens. Elle commence au poste d'Antonowskoi (2), continue en neuf distances séparées jusqu'à Gouriew, à l'endroit où ce beau fleuve tombe dans la mer Caspienne, par ses trois embouchures. Chaque jour, l'endroit du fleuve où la pêche est arrêtée, paraît couvert d'une forêt de lances ornées de banderoles flottantes et de petites barques faites de troncs de peupliers blancs ou noirs, enduits d'asphalte. Des milliers de Kosaques jettent leurs longs filets, qu'ils retirent quelquefois avec peine, tant ils sont chargés de poissons. Leurs cris tumultueux,

(1) *Ibid.*

(2) Poste des Kosaques entre Ouralsk et Gouriew.

l'agitation singulière qu'excitent de toutes parts la crainte ou l'espérance, le dépit ou la joie; tout cet appareil de guerre, de travail et de fête compose un des spectacles les plus intéressans que le rassemblement des hommes puisse offrir à la curiosité d'un observateur (1).

Les deux autres pêches d'octobre et de décembre se font avec moins de solennité. L'une a lieu pour la consommation des Kosaques, l'autre pour la fourniture des tables de la cour impériale. Des députations vont porter à Pétersbourg les plus beaux esturgeons qu'on a pris, et reviennent ordinairement avec un présent de huit cents à mille roubles que la chancellerie d'Ouralskaïa distribue entre les officiers, les starschines et les simples Kosaques (2).

Aussitôt qu'une saison de pêche est passée, on s'empresse de saler le poisson, de préparer le caviar (3), de fabriquer la colle, que des marchands viennent acheter de toutes les parties de la Russie; et le produit en est si considérable, que l'armée kosaque pourrait en vivre avec aisance, si son industrie savait mettre à profit les bienfaits

---

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

(3) Préparation d'œufs d'esturgeon, etc. *Voyez* Pallas, *ubi suprà*.

de la nature et la générosité du gouvernement.

Pour achever le dénombrement exact de toutes les branches de Kosaques, il faudrait nous engager sur les traces des voyageurs, suivre pas à pas leurs journaux; et, après bien des recherches fatigantes et des détails fastidieux, nous n'aurions rien de plus certain à dire sur ces peuplades errantes, qu'un ukase ou l'ordre d'un gouverneur peut transplanter d'une province à l'autre, qui sont moins des établissemens réguliers et stables que des postes militaires, dont les traces fugitives se perdent, comme la trace de leurs chevaux, sur le sable mouvant de leurs steppes.

Nous ne les chercherons donc pas au-delà des monts Ouralls, dans cette vaste Sibérie, conquise par une poignée d'aventuriers leurs aïeux. Là, les compagnons du célèbre Yermak se sont mêlés à des races étrangères, avec ceux qui les ont suivis et les Russes auxquels on a donné leur nom. On assure qu'ils forment une population de deux cent mille hommes; mais, dans l'organisation de ce peuple mélangé, on ne trouve presque plus rien de la constitution des Kosaques: on en compte à peine quarante mille enrégimentés, soumis aux rigueurs de la discipline russe, ou faisant le service des relais et des escortes, de Tobolsk jusqu'à

la chine (1). Les autres, devenus artisans, bourgeois, commerçans ou paysans, ne sont plus désormais à compter que dans cette classe nombreuse d'onodwortzis qu'on peut regarder comme le tiers-état de la Russie.

---

(1) W. Tooke's *View of the Russian empire*, vol. II, pag. 303-304.

CHAPITRE V.

Observations générales.

Un des phénomènes les plus singuliers que présente la domination russe, amalgame prodigieux de tant de nations, différentes entre elles de religion, de langage, de mœurs et de coutumes, c'est sans doute l'existence civile et militaire des Kosaques. On en sera plus vivement frappé, si, après avoir suivi leurs branches particulières, on veut les examiner sous les traits qui caractérisent toute leur race.

En général, les Kosaques ont quelque chose d'asiatique dans leurs habitudes et leur physionomie. Autant qu'on peut conclure de la masse des individus à la nation, ils sont d'une taille médiocre, mais d'une complexion robuste, endurcis par les fatigues et l'intempérie de leur climat; ils ont presque tous les yeux bleus, les cheveux châtains clairs, qu'ils portent courts sur le derrière, et la barbe plus communément rousse que noire. Les écrivains qui leur donnent une origine russe, n'ont pas pris la peine d'examiner sérieusement l'extrême différence de traits et de mœurs qui séparent

éternellement ces deux races. Les Kosaques, passionnés pour l'indépendance dont ils n'ont jamais su jouir, forment encore, à raison de leur constitution fédérale, militaire et civile, une classe distincte de la nation russe. Ils n'ont rien de commun avec elle que la religion grecque et un langage corrompu. Ils en diffèrent essentiellement par leur caractère, leurs goûts et leurs usages. Les Russes sont patiens, sédentaires, travailleurs, artisans et merciers : les Kosaques, turbulens, impétueux, n'aiment ni l'agriculture, ni le commerce, ni les arts. Ceux-ci sont cavaliers et sanguinaires dans l'action; ceux-là, fantassins et cruels de sang-froid. Les uns ont la fierté, la franchise, les vertus sauvages d'une vie indépendante et demi-nomade; les autres, l'humilité, la ruse, la résignation et les penchans d'un peuple courbé sous un longue servitude (1).

Lorsque les Kosaques étaient libres, ils nommaient eux-mêmes leur hettman et tous leurs chefs, sans distinction de naissance; car alors ils

(1) Coxe's *Travels into Russia*, vol. II, pag. 219. — *Travelling sketches in Russia and Sweden in* 1807, *by sir Ker Porter*, in two vol. in-4°. London, 1812, vol. I, pag. 164-165. — W. Tooke, *View of the Russian empire.* — Clarke's *Travels*, vol. I, chap. xv. — *Mémoires secrets sur la Russie*, tom. III, pag. 118.

n'avaient point de noblesse, et tout officier sorti de son emploi redevenait simple Kosaque. L'hettman les conduisait à la guerre. Quelques anciens jugaient les différends qui s'élevaient parfois entre des bourgades ou des individus, pour la pêche et les pâturages; procès qui se terminaient ordinairement à l'amiable entre un peuple de frères, et dans un pays où la terre ne manquait à personne.

Encore aujourd'hui, les bourgades ou stanitzas ont des atamans et des starschines, magistrats choisis entre les vieillards ou les gens recommandables par quelques services, et chargés de décider les contestations, de présider au partage des terres, de faire la répartition des grains envoyés par le gouvernement, de recevoir les inscriptions militaires, et d'exercer la police. Les Kosaques inscrits sont exempts de capitation. Ils jouissent en général des droits de chasse et de pêche; ils peuvent tirer le sel des lacs, et distiller de l'eau-de-vie, sans payer d'autres droits que ceux d'exportation : priviléges importans qui suffisent pour enrichir, en temps de paix, les hommes industriéux, et pour soutenir leurs familles, quand ils sont en campagne.

Il n'appartient qu'au gouvernement russe de nommer ou de déposer l'hettman général et les

principaux officiers. Les autres sont encore élus par leurs égaux ; mais dès qu'ils ont pris rang dans l'armée russe, ils ne peuvent être cassés que par la cour. Généralement les Kosaques sont inscrits pour le service à dix-huit ans, et n'en sont déchargés qu'à cinquante. On a vu quelle était la distribution de ce service.

Avant que l'art militaire eût fait de grands progrès dans les temps modernes, les Kosaques avaient une infanterie qui s'est quelquefois distinguée par des traits d'une audace inouie, et qui servit bien, tant qu'ils eurent affaire à des peuples ignorans : mais dès que ceux-ci furent fortifiés par les leçons du génie et de l'expérience, l'infanterie des Kosaques n'osa plus se montrer dans les combats. Ils ne gardèrent qu'une cavalerie légère, indisciplinée, dont la plus grande partie n'offre, avec celle des états civilisés, aucun point de comparaison. On la divise en polks ou régimens, composés chacun de mille à trois mille hommes, suivant l'étendue du district qui les fournit. Ces polks, commandés par un voïsko-woï-ataman ou *polkoniski*, sont partagés en subdivisions de cent, de cinquante et de dix hommes, qui ont leurs officiers particuliers (1) ;

(1) Tels sont les *sotniki*, qui commandent cent hommes ; les *deciatniki*, dix, etc., etc.

organisation basée sur l'ordre décimal, pareille à celle des Huns et des Tartares.

En réunissant toutes les branches de cette grande famille, on ne peut guère évaluer le nombre des troupes irrégulières qu'elle peut mettre en campagne et porter au loin, à plus de cent mille hommes. Quand ils sont en activité de service, on leur donne une ration de farine, de millet ou de gruau, et une paie annuelle de douze à quinze roubles (1), et ils sont obligés de s'armer, de se monter, de s'équiper et de se nourrir; ce qui suppose qu'ils doivent vivre à peu près aux dépens de leurs ennemis, ou de leurs alliés. Leur costume, que j'ai décrit, et qu'ils choisissent de la couleur qui leur plaît, offre, quand ils sont en troupe, la bigarrure la plus misérable, et n'est le plus souvent qu'un assemblage de haillons dégoûtans. Ils ont pour armes une carabine presque toujours en mauvais état, un sabre et des pistolets, dont ils ne savent guère se servir, et surtout une lance de quinze à dix-huit pieds : c'est l'arme qu'ils manient avec le plus d'adresse, et la seule qui les rende redoutables. Ils portent en outre, suspendu au

(1) L'auteur des *Mémoires secrets sur la Russie* dit que la solde des Kosaques est nulle et arbitraire (tom. III, p. 122).

poignet gauche, un fouet de bandes de cuir fortement tressées, pour exciter leurs chevaux. On donne à chacun de leurs polks quelques pièces de campagne et deux étendards de soie taillés en pyramides, ornés de quelques figures de saint, ou brodés aux armes de l'Empire.

Si l'on en excepte leurs régimens réguliers, organisés à grands frais et dont plusieurs, destinés pour la garde de l'empereur, sont comparables aux plus belles troupes de l'Europe, les Kosaques ne peuvent aujourd'hui combattre en ligne, même contre les Turcs et les Tartares, dont ils n'ont communément ni l'adresse, ni la force. Ils sont personnellement aussi braves que les Russes; mais s'ils sont une fois démontés, ils deviennent la proie du plus faible ennemi. Il semble, comme Tacite l'a dit des anciens Sarmates, que toute leur bravoure soit hors d'eux-mêmes (1), c'est-à-dire, dans la vigueur et la vélocité de leurs chevaux, petits, mal conformés en apparence, mais accoutumés à supporter, comme leurs maîtres, la soif, la faim, le froid et la fatigue.

Cette cavalerie légère ne décide point du succès d'une bataille; elle ne semble même y

(1) Tacit. *Histor.* lib. 1, §. LXXIX.—*Voyez* ci-dessus, t. I, p. 49.

paraître que pour l'éviter. Son extrême aversion pour toute espèce d'ordre et de discipline, fait qu'elle ne peut se former en escadrons; mais on l'emploie pour intercepter des convois, interrompre les communications entre des corps éloignés : elle s'éparpille à la tête, sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi, et forme autour d'un camp ou d'une armée en marche, comme un atmosphère de vapeurs qu'un instant épaissit, dissipe et ramasse de nouveau (1).

Rarement les Kosaques poussent leurs chevaux en ligne droite; ils décrivent mille détours, ils galopent dans tous les sens, avec une incroyable agilité : ils ne se servent guère dans une action que de leur longue lance, dont un homme, brave et de sang-froid, pare aisément l'atteinte. Ils essaient, à l'exemple des anciens Parthes, d'arrêter avec cette arme l'ennemi qui les poursuit (2) : ils ne s'attaquent point à qui les attend de pied ferme; mais ils sont terribles aux fuyards.

Une fois en campagne, ils ne connaissent plus de repos; ils ne cherchent point d'abri contre l'intempérie des saisons. Si la fatigue les accable, ils s'étendent tout habillés, en plein air, sur la

(1) *Mémoires secrets*, tom. III, pag. 134-135.

(2) Coxe's *Travels (Journal of colonel Floyd)*, vol. II, p. 216-217.

terre humide ou couverte de frimas, la tête appuyée sur leurs chevaux, qui dorment, à côté d'eux, sur la neige ou dans la boue. Malheur à l'ennemi qui n'est point en garde contre leur vigilance inquiète, leur curiosité téméraire, leurs attaques répétées et toujours imprévues! Rien n'échappe à leur œil perçant, à leur oreille exercée, je dirais presque à la délicatesse de leur odorat. Ils devinent, comme par instinct, les lieux propres aux embuscades, et la route qu'ils doivent prendre pour regagner leurs camps ou leurs habitations.

Dans les steppes immenses de son pays, solitudes monotones où l'œil ne rencontre aucun objet qui puisse diriger sa marche, le Kosaque errant ne s'égare jamais. Le soleil, la clarté des étoiles, ou le souffle du vent, dont il connaît le cours périodique sur sa terre natale, lui servent de guide et de boussole. Le nombre, le vol, le cri des oiseaux, l'espèce de quelques plantes sauvages, lui font reconnaîre le pays, ou lui indiquent la proximité d'une source, d'un ruisseau, d'un village ou d'un camp. Il lit sur l'herbe foulée, le nombre d'hommes qui vient d'y passer; et, si quelques troupes rôdent dans le lointain, il descend de cheval, et, l'oreille appuyée contre terre, il distingue leurs pas, il apprécie

leur nombre, il suit leur marche solitaire, à des distances considérables (1).

Mais si les Kosaques ont quelque trait caractéristique plus prononcé que les autres, c'est leur effroyable instinct pour le pillage et la dévastation, passé en proverbe chez les peuples modernes, comme celui des Huns chez les auteurs du moyen âge. Sous ce rapport, nulle troupe au monde ne leur est comparable. Ces mêmes hommes, qu'on a vus chez eux hospitaliers, et qui, dans un élan de générosité, peuvent secourir eux-mêmes de leur bourse un ennemi malheureux, ne connaissent plus ni égards, ni lois, ni frein, lorsque le droit de la guerre offre une proie nouvelle à leur cupidité. Dès qu'ils sont entrés dans un endroit où ils ont trouvé quelque résistance, ils enfoncent les portes, massacrent l'habitant qui veut les arrêter, vident les maisons de la cave au grenier, avec une incroyable célérité, se partagent le butin, brisent les meubles, éparpillent les grains qu'ils n'ont pas consommés et détruisent ou gâtent ce qu'ils ne peuvent emporter (2). Ils se vanteraient volontiers, à

(1) *Mém. secrets*, ubi suprà. — Coxe. — Floyd's *Memoirs*, ibid.

(2) C'est littéralement l'expression d'Ovide en parlant des Scythes :

Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt.

(*Trist.* lib. III, eleg. X, v. 65.)

l'exemple des anciens Tartares, « que l'herbe » ne doit plus croître, aux lieux qu'ils ont tra» versés en ennemis. »

Souvent leur fureur les aveugle au point de s'affamer eux-mêmes au milieu de l'abondance; et de détruire, autour de leur propre armée, les ressources qui pouvaient la faire exister. Plus d'un général russe en a fait la triste expérience (1). La discipline la plus sévère, les peines les plus rigoureuses peuvent à peine arrêter leurs excès, qu'on tolère le plus souvent comme un mal nécessaire ou comme une espèce de droit national: d'ailleurs, on croit que l'espoir du butin, soutient seul leur audace et leur vigilance entreprenante, et l'on craindrait en réprimant, leur licence, de détruire le premier mobile de leurs vertus belliqueuses.

L'existence de cette espèce de république, dans le sein d'un grand empire, est une anomalie politique bien digne de la méditation des hommes. Quoique les Kosaques soient réellement sujets, dans la signification rigoureuse du mot, on ne les a point soumis aux lois générales de l'État, et il est douteux qu'on puisse jamais les amener à la civilisation. La transplantation de

(1) *Mémoires secrets sur la Russie*, tom. III, pag. 152.

leurs hordes, les concessions qu'on semble leur faire de leur propre territoire, les distributions annuelles de grains qu'on leur accorde, entretiennent chez eux l'horreur des mœurs étrangères, les goûts d'une vie nomade ou guerrière; et enfin leur pays, qu'ils ne semblent toujours occuper qu'en passant, ne paraît encore à nos yeux, que comme un vaste camp assis sur la frontière de l'Europe.

FIN.

APPENDICE (1).

Résolutions de Sa Majesté, données dans le Conseil privé impérial, sur les points proposés par l'Hettman DANIEL APOSTOL.

I.

SA MAJESTÉ promet en général et gracieusement, de maintenir l'hettman et tous ses sujets de la petite Russie, dans toutes leurs immunités, droits et libertés, ainsi que leurs cours de justice, etc., de façon que tout, chez eux, doit subsister de la même manière que cela a été exprimé mot à mot dans les points confirmés à l'hettman Bogdanko Kmielnitski, lorsqu'il s'est soumis avec ses Kosaques à la Russie. Selon ces mêmes points, les Kosaques eux-mêmes demandèrent qu'il y eût toujours des juges de leur nation dans leurs cours de justice, ainsi que des gouverneurs de leur nation dans les villes. Dans leurs magistrats, les sotniks ou les préposés sur cent Ko-

(1) On a cru devoir publier ici deux ukases importans, pour achever de faire connaître aux lecteurs curieux des détails qu'on n'a pu suffisamment développer, dans le cours de l'histoire.

saques, les anciens de leurs régimens, ainsi que leurs colonels, doivent tous être choisis parmi leur nation. Dans ce choix, la troupe des Kosaques prendra garde d'élire dans toutes ces places des gens honnêtes et justes, afin que la nation ne soit absolument point vexée par des jugemens injustes et iniques. Si cependant un de la troupe se trouvait *lésé* par un jugement porté par eux, il lui sera permis d'adresser ses plaintes à la cour de justice supérieure composée par les colonels, et en cas qu'il ne fût pas content du jugement prononcé par les colonels, il aura la liberté de porter ses plaintes à la cour souveraine de justice établie à Glouckhoff. Mais comme il est arrivé, avant notre règne, que beaucoup de Kosaques et d'habitans de la petite Russie, mécontens du jugement de cette cour supérieure, surchargeaient notre cour par des placets dans lesquels ils s'efforçaient de faire voir l'injustice du jugement prononcé, se plaignant en outre d'une trop grande quantité de frais sur les procès intentés par lesquels les Kosaques et les bourgeois (onodwortzis) de la petite Russie étaient fort chicanés, et les perdaient malgré le droit le plus juste, Sa Majesté ayant compassion du peuple de la petite Russie, et ne demandant, comme juge général de toute la Russie, que d'établir la plus grande justice dans ses états entre les juges, ordonne qu'il y aura à l'avenir dans la cour générale de justice de la petite Russie, trois juges envoyés de la grande et trois envoyés de la petite Russie, qui

prendront connaissance de tous les procès, et donneront leur sentence sur les lois établies dans la petite Russie, sans imposer des frais aux procès et sans en demander le moindre présent, attendu que ces frais causent la ruine du peuple. Avant que de prononcer la sentence portée, ils devront communiquer premièrement les actes, ainsi que la sentence, à l'hettman, qui est le véritable président de la cour de justice. Ces juges, conjointement avec lui, après avoir bien épluché l'affaire et vérifié si les juges subalternes ne se sont pas laissé gagner, auront soin de les punir sévèrement, par des amendes qu'on distribuera parmi ceux qui ont perdu injustement leurs procès. Ce qu'on doit observer en général, c'est que personne ne doit avoir la permission de porter ses plaintes directement à la cour générale de Glouckhoff, qu'au préalable, il ne se soit adressé premièrement aux cours inférieures; et après avoir passé toutes les autres instances jusqu'à la cour générale de justice établie à Glouckhoff, s'il se croit encore lésé par le jugement porté dans cette cour, il lui sera libre de porter alors ses plaintes au collége de nos affaires étrangères, établi à Saint-Pétersbourg.

II.

L'élection d'un hettman doit être ainsi qu'elle l'a été de tous temps, sauf cependant qu'elle se fasse toujours avec l'agrément et le consentement du tzar;

car, sans sa permission, on ne doit ni le choisir ni le déposer. Celui qui sera élu hettman, doit être obligé de venir se présenter à Sa Majesté pour demander sa confirmation, et c'est alors que Sa Majesté lui donnera les lettres-patentes et les décorations d'un hettman.

III.

En outre, Sa Majesté confirme gracieusement les anciennes constitutions des Kosaques et des bourgeois de la petite Russie, de façon que l'hettman ne doit point élire seul sans le conseil des anciens et des bourgeois de la petite Russie, ni un ancien général de la troupe, ni un colonel, ni aucune autre charge. Pour ce qui regarde les anciens des régimens, les sotniks ou les capitaines de cent hommes, il ne doit ni en faire le choix seul, ni les déposer, sans en avoir le consentement des anciens généraux et des colonels; ceux-ci doivent donner leur voix libre, et aucunement contrainte, suivant les anciens usages de la petite Russie. Tous les emplois doivent être donnés à des personnes qui ont servi long-temps, qui sont reconnues être sujets fidèles de Sa Majesté, qui ne seront aucunement suspectes, afin qu'elles ne fassent rien de contraire à l'avantage des Kosaques, et qu'elles n'aient en vue que le vrai bonheur. Pour remplacer la place des anciens généraux et des colonels, on doit proposer deux ou trois candidats à Sa Majesté, et celui qu'elle aura confirmé dans cette place sur les remontrances

de l'hettman et du peuple de la petite Russie, ne doit point être déposé simplement, suivant la conventiou faite avec George Kmielnitski; mais on doit en avertir Sa Majesté, en détailler les raisons, et attendre sa réponse, pour éviter qu'aucun de la petite Russie puisse se plaindre, qu'on lui ait fait ni tort ni injustice. Pareillement, on ne doit point punir de mort, pour quelque crime que ce puisse être, ni les anciens généraux, ni les colonels, ni aucun de ceux qui dépendent d'eux, sans en avoir averti préalablement Sa Majesté. Selon les douze points de la convention faite avec George Kmielnitski, on doit convoquer, pour remplir les places vacantes dans les régimens, tous les Kosaques ensemble; savoir, pour la place des anciens des régimens, du colonel, des sotniks ou capitaines de cent Kosaques et des principales places parmi les Kosaques, et alors ils doivent élire aux places vacantes ceux qu'ils en jugeront dignes; principalement on ne doit point donner de pareilles places à des personnes suspectes, mais l'hettman, avec ses Kosaques, doit les donner à des personnes de mérite, qui ont toujours servi fidèlement, et qui aient de la capacité pour remplir la place vacante. En nommant à ces places, l'hettman doit faire précéder l'élection d'un ordre universel, dans lequel il détaillera tous les objets ci-dessus; et à la tête de cet ordre, se trouvera le nom et le titre de Sa Majesté; et après l'élection, l'hettman doit les animer à bien servir et leur remettre des instructions

par écrit. Ceux en outre qui aspirent à de pareilles places, doivent être et avoir été de la véritable religion, les nouveaux convertis ne doivent point occuper les premières places, comme cela a été d'usage jusqu'à présent. Si les Kosaques portent des plaintes contre leurs colonels, contre les anciens des régimens, ou contre les sotniks ou préposés sur cent, et qu'on trouve qu'ils aient réellement fait du tort ou commis quelque injustice contre eux, on les châtiera selon les circonstances et suivant la grandeur du tort fait, on les privera de leurs charges, après en avoir donné préalablement avis à Sa Majesté et avoir attendu sa décision.

IV.

Les revenus de la ville de Korop ayant été abandonnés de tous temps à l'entretien de ceux qui sont employés dans l'artillerie, ainsi qu'à l'entretien des canons et de l'armement des troupes, Sa Majesté ordonne qu'ils seront destinés de nouveau au même usage, enjoignant d'entretenir le tout dans le meilleur état, de payer ceux qui y sont employés selon l'ancienne coutume, et de donner l'inspection à l'oboznoï général, comme cela était du temps des anciens hettmans, qui enverra un état dans lequel se trouvent actuellement les affaires au collége des affaires étrangères, et continuera d'en envoyer un pareil toutes les années.

V.

Comme les régimens de la grande Russie sont actuellement en quartier dans la petite Russie, aux fins de défendre les frontières des irruptions des Tartares, ce qui est analogue aux points convenus avec les anciens hettmans, ils doivent y rester. Cependant la répartition des quartiers doit se faire par un ordre mutuel du général en chef des troupes de la grande Russie et de l'ancien hettman, sans que cela déroge cependant en rien ni à l'autorité des commandans de la grande Russie, ni à ceux de la petite Russie.

VI.

Pour ce qui regarde les régimens de volontaires à pied et à cheval, que la petite Russie a entretenus jusqu'ici, Sa Majesté, pour éviter le poids et les incommodités de la perception du paiement pour ces régimens, ordonne, par bonté pour le peuple de la petite Russie, que l'hettman n'entretiendra à l'avenir que trois régimens, chacun de cinq cents hommes.

VII.

L'an 1727, après l'élection du nouvel hettman, il fut ordonné que le collége de la petite Russie ne s'occuperait plus à lever les revenus de la petite Russie. Sa Majesté confirme la même chose, et ordonne de nouveau que la même perception des droits accordée

à l'hettman Kmielnitzki, levée par ses successeurs après lui, servira de règle au caissier-général, qui s'occupera à l'avenir de la perception des revenus des peuples de la petite Russie. Mais comme on ne trouve aucune mention nulle part de la somme levée, parce que la perception se faisait jadis selon la fantaisie et le bon plaisir des hettmans, qui n'en donnaient aucun compte, et qui ne laissaient non plus rien dans la caisse à la fin de l'année, ce qui causait toujours beaucoup de cris et de mécontentemens entre les peuples de la petite Russie, par rapport à l'inégalité de la distribution de ces mêmes revenus. Sa Majesté, pour empêcher à l'avenir tous ces désordres, ordonne qu'il y aura, sous le caissier-général, deux receveurs, dont l'un sera de la grande, et l'autre de la petite Russie; tous les deux seront choisis par les régimens de la petite Russie, et leur devoir et fonction sera de percevoir à l'avenir les revenus de la petite Russie, de ceux qui sont employés aux maisons de ville, et ils verseront tout ce qu'ils recevront dans la caisse du caissier-général, et selon les points accordés expressément à l'hettman Kmielnitzki. Cet argent sera employé pour les dépenses militaires de la petite Russie, en tenant un livre dans lequel on détaillera exactement la recette et la dépense annuelle, comme cela se pratique dans toutes les bonnes économies. Et comme Sa Majesté ne peut point voir clair au sujet des revenus de la petite Russie, parce qu'aucun compte ne fait entrevoir ni la

recette ni la dépense, Sa Majesté ordonne jusqu'après une recherche générale au sujet de ces revenus, qu'on doit lever seulement ces perceptions sur les maîtrises et les productions qui entrent dans le commerce, savoir, sur l'eau-de-vie, sur la graisse, sur les abeilles et sur le tabac, non compris les perceptions qui se font sur les foires, et sur ceux qui achètent et qui vendent du froment, et sur celles qui se font sur les ponts et les trajets sur les rivières, de même que le tribut annuel des bourgs et des maisons de ville et de tout le bétail. Toutes ces perceptions se feront indistinctement sur tous les maîtres nobles et couvens de la petite Russie, et sur tous ceux qui feront un pareil commerce. Enjoignant expressément de ne point établir, sans un ordre exprès de Sa Majesté, d'autres impôts, ni de trop molester les gens. Tout cet argent sera versé dans la caisse du caissier-général; et s'il se trouve un reste par an, après avoir fait les dépenses nécessaires, on en donnera avis à Sa Majesté, et on n'emploiera point ce reste arbitrairement sans avoir demandé un ordre de Sa Majesté; et comme Sa Majesté ignore pareillement le temps pendant lequel on lève ces contributions, elle veut qu'on lui fasse un détail des mois dans lesquels on fait ces perceptions, en y ajoutant la différence de ces perceptions suivant les différens lieux de la petite Russie, ainsi que la raison pour laquelle cette différence est introduite, et comme Sa Majesté n'aurait rien tant à cœur que d'établir à l'avenir l'égalité

dans toutes ces perceptions, on ajoutera à tout cela un avis comment et de quelle manière on pourra l'introduire, et on enverra le tout au collége des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg.

VIII.

Sa Majesté veut et ordonne absolument qu'on ne puisse ôter les biens ou terres aux Kosaques, soit qu'ils les aient reçus actuellement pour des services rendus dans la guerre, ou qu'ils les aient achetés. On ne leur ôtera pas non plus les dignités qui leur sont dues de droit; on se gardera en même temps de ne point les ôter à leurs veuves pendant tout le temps qu'elles resteront veuves, ainsi qu'aux enfans mâles qu'ils laisseront; et si l'hettman trouve quelqu'un digne d'être récompensé à cause de ses longs et bons services, Sa Majesté ordonne que l'hettman lui en rende compte, et y joigne ses observations sur la manière dont on pourrait récompenser ses services, et Sa Majesté se réserve de lui faire connaître son intention; car Sa Majesté ne désire rien tant que de combler de ses bontés et de ses bienfaits tous ceux qui l'ont fidèlement servi.

IX.

Dans les conventions faites avec l'hettman Bogdanko Kmielnitzki, il est stipulé que l'hettman doit posséder, comme une annexe de sa dignité, le régiment de Tschigirin, pour en tirer les revenus. Par

des ordonnances émanées des prédécesseurs de Sa Majesté, on assigna à l'hettman, au lieu du régiment de Tschigirin, le régiment de Hadiatsch ; mais comme Sa Majesté trouve ceci contraire aux conventions faites avec Kmielnitzki, elle ordonne de rendre à l'hettman le régiment de Tschigirin avec toutes ses dependances, pour le posséder de la même façon que ses prédécesseurs l'out possédé avec toutes les dignités qui y étaient attachées anciennement. En outre, Sa Majesté ordonne d'examiner soigneusement la qualité et la quantité des terres qui en ont dépendu anciennement, pour les lui rendre pareillement, parce qu'il n'est que trop connu que l'hettman Skoropadski a su s'approprier beaucoup de ces terres, qu'il a conférées par des lettres-patentes, à sa femme, ses enfans et aux couvens.

X.

Tous les biens et terres qui appartenaient anciennement à l'ancien général, aux colonels, aux anciens des régimens, aux sotniks et aux hettmans, doivent, au cas qu'on en ait changé la nature, ou qu'on ne les ait employés à d'autres usages, retourner et être appliqués à leur premier et principal objet, ainsi que les terres et les biens qui appartenaient aux hôtels-de-ville. Ceux qui en jouissent actuellement sans en avoir un titre, ou qui ont su les obtenir par des lettres-patentes, doivent les perdre après en avoir fait des recherches exactes, dont on enverra une note sûre

au collége des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg. On étendra ces recherches sur tous les établissemens qui jouissaient de pareilles terres, principalement aussi sur la chancellerie qui doit entretenir de ses fonds, les troupes. Toutes les terres qu'on trouvera avoir été ôtées à ces établissemens, rentreront et seront destinées à l'usage prescrit par ces établissemens.

XI

Pour ce qui regarde la translation de la résidence de l'hettman de Glouckhoff dans un autre endroit, l'hettman, à son retour de Moskow, proposera un endroit propre à cela, à Sa Majesté, qui fera expédier ensuite une ordonnance à cet égard.

XII.

Selon les conventions faites avec l'hettman Kmielnitzki, personne de la petite Russie ne doit recevoir de paysans transfuges de la grande Russie, sous peine de mort; mais comme il y en a pourtant qui s'enfuient souvent, Sa Majesté ordonne qu'on suive les ordonnances données dans les années 1718 et 1723, au sujet des paysans qui s'enfuient de la grande Russie, dans lesquelles il est stipulé combien les seigneurs doivent payer pour les ravoir. Sa Majesté, vu que ces fuyards causent beaucoup de dommages à leurs seigneurs, qui sont obligés de payer toutes les impositions pour eux, quand même ils ne sont point présens, espère que ceux de la petite Russie,

quand ils en auront de pareils, agiront de bonne foi envers eux, et ne les surchargeront pas, mais leur rendront justice, après avoir fait les recherches nécessaires.

XIII.

On doit payer les mêmes impôts sur toutes les choses qu'on vend et qu'on achète, comme on les a payés jusqu'à présent. Cet argent doit être versé dans la caisse de Sa Majesté, et comme ces impôts ne se lèvent pas seulement sur les habitans de la grande Russie et sur les étrangers, ils ne peuvent non plus causer aucun dommage aux habitans de la petite Russie. Le caissier lèvera donc ces impôts; et s'il devait en demander trop, on pourra porter ses plaintes contre lui en justice réglée; et s'il venait à s'oublier jusqu'à demander des présens, on en donnera avis sur-le-champ à l'hettman.

XIV.

Pour ce qui regarde la permission donnée aux marchands de la petite Russie d'aller, en temps de paix, aux villes frontières de la Russie, pour y porter des marchandises qui n'y sont point défendues, Sa Majesté, pour faciliter davantage ce commerce, nommera une commission qui donnera les ordonnances nécessaires en son nom.

Quant aux juifs, Sa Majesté leur permet de venir fréquenter les foires de la petite Russie avec leurs

marchandises; mais elle ordonne expressément qu'ils ne doivent point avoir la liberté de vendre leurs marchandises en détail, mais toujours en gros. On aura soin en même temps de bien prendre garde qu'ils n'emportent point, en retournant, ni des monnaies d'or ou d'argent sur lesquelles il y a le coin de Sa Majesté, ni des kopekes russes, ni aucune autre monnaie russe. Si quelqu'un s'avise de leur en donner ou d'en recevoir d'eux, il s'exposera à la punition dictée par l'ordonnance de l'année 1727, d'être envoyé en exil en Sibérie.

XV.

L'ordonnance donnée l'année 1727, porte qu'aucun sujet de la grande Russie ne doit point acheter des terres, moulins ou autres biens immeubles dans la petite Russie, et que ceux qui en auront acheté, les doivent vendre; Sa Majesté, cependant, souhaitant que ses sujets de la grande et de la petite Russie aient indistinctement la liberté d'acheter des terres, et qu'on n'en excepte que les étrangers; elle ordonne qu'à l'avenir, chacun de la grande et de la petite Russie aura indistinctement la liberté d'acheter des terres où il voudra, avec la réserve cependant que ceux de la grande Russie qui acheteront des terres dans la petite Russie, seront assujettis aux mêmes services que ceux de la petite Russie, ils paieront les mêmes impôts, obéiront à la justice du pays, et se soumettront à tout ce qui est ordonné par les lois de la petite Russie.

XVI.

A l'égard des raskolnhikis qui se sont retirés de la grande Russie, pour s'établir à Starodoub et Tschernigof, et qu'on a inscrits et enregistrés, par ordre du sénat, dans les livres pour payer un impôt annuel à la chancellerie du gouvernement de Kiow, comme il y a des raisons très-fortes pour ne pas les laisser rentrer dans la grande Russie, ils resteront sous les ordres de l'hettman, qui cependant aura la circonspection d'envoyer des officiers sûrs pour examiner si leur nombre s'est accru ou non, depuis leur premier dénombrement. Dans le premier cas, on augmentera leurs impôts à proportion, et on enverra le produit annuel au collége des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg. En cas que ces gens dussent faire quelque tort aux habitans de la petite Russie, c'est l'hettman et ses assistans qui prendront connaissance de la chose et qui les jugeront. S'ils cherchaient à faire des prosélytes, ils seront punis de mort; du reste, on fera tout ce qui est possible pour les écarter de cette hérésie, ce qui s'est pratiqué avec beaucoup d'avantage dans la grande Russie.

XVII.

Pour ce qui regarde la ville de Kotel avec ses appartenances, si, par des recherches qu'on instituera, on trouve qu'elle a appartenu au régiment de Hadiatsch, on la rendra à ce régiment. Ceux qui auront

construit des villages, ou défriché des terres, soit des bourgeois de Hadiatsch ou de Poltawa, seront traités de la même façon, comme on les traite en pareil cas dans la grande Russie.

XVIII.

Il est défendu absolument aux prêtres et aux couvens de la petite Russie, d'acheter des terres des Kosaques, et les Kosaques ne doivent point ni leur en vendre, ni les mettre en gage chez eux, sous quelque prétexte que ce puisse être. En cas que les couvens ou les prêtres en achetassent pourtant, contre ces ordonnances, ou en reçussent comme des legs, on doit les leur enlever sans façon, sans leur faire aucune indemnité, et les distribuer parmi les Kosaques, ou les rendre aux véritables héritiers; car cette même méthode, au sujet des terres appartenantes aux couvens, s'observe dans la grande Russie. En cas que quelqu'un voulut faire un don à une église ou à un couvent, cela doit se faire en argent, mais jamais au préjudice d'un troisième ou d'un héritier; car dans le cas où un héritier porterait ses plaintes, on le jugera de la même manière qu'on le fait dans la grande Russie.

XIX.

Dans les points confirmés à l'hettman Bogdanko Kmielnitski, on est convenu qu'aucun hettman ne doit entretenir correspondance avec une puissance

étrangère; et en cas qu'un hettman reçût des lettres d'une puissance étrangère, ou même un envoyé chargé de lettres pour lui au sujet de choses qui regardent son pays, il doit conférer sur ces lettres avec ceux que Sa Majesté lui a adjoints, les faire traduire ensuite, et les envoyer à Sa Majesté. Pendant ce temps-là il doit arrêter ces envoyés à Glouckhof, jusqu'à ce qu'il ait reçu une réponse de Saint-Pétersbourg. Mais si l'hettman recevait des lettres de la frontière de Krimée et des villes de Pologne, concernant des affaires de limite, ou que les Kosaques aient enlevé des chevaux, ou du bétail, ou d'autres choses pareilles, alors Sa Majesté lui ordonne de les lire, d'examiner l'affaire, et de faire réponse sous les yeux du conseil, de rendre prompte justice, et de donner part de tout ce qui s'est passé au collége des affaires étrangères.

XX.

Sa Majesté ayant été informée que le peuple de la petite Russie est jugé suivant des lois particulières, qu'on nomme communément les lois de Magdebourg et de Saxe, qui causent souvent des quiproquo entre les juges, elle ordonne, pour le salut des peuples de la petite Russie, de traduire ces lois dans la langue de la grande Russie, se chargeant d'en remettre le soin à des personnes capables, qui, après en avoir fait un seul code, les leur enverront pour avoir leur approbation.

Au reste, Sa Majesté espère que l'hettman veillera soigneusement sur tout ce qui pourra concerner le service de Sa Majesté et son intérêt, et qu'il agira pour cela toujours de concert avec le conseil, et avec les anciens généraux, et les colonels, qui tous ensemble se régleront toujours, selon leurs anciennes coutumes. Donné dans la ville de Moskow, l'année 1729.

Chancelier comte GOLLOVIN.

N°. II.

Ukase de Catherine II, au sujet de l'extinction de la setsche des Kosaques Zaporoïski, (Zaporogues.)

« Nous, Catherine II, par la grâce de Dieu, etc.,
» Nous notifions à tous nos fidèles sujets, que nous
» avons jugé à propos d'anéantir la setsche des Ko-
» saques Zaporoïski, à cause de leur désobéissance à
» nos ordres.

» Nous ne nous sommes portés à une résolution
» si contraire à notre clémence naturelle, qu'après
» avoir épuisé tous les moyens de douceur et d'in-
» dulgence, fait connaître la grandeur de leurs fau-
» tes, montré combien ils méritaient cette rigueur,
» et à quel point ils avaient blessé la justice, dont le
» maintien nous est confié. Sans parler ici des plain-
» tes multipliées qui ont été portées par les puis-
» sances voisines, au sujet des brigandages que les
» Zaporoïski exerçaient continuellement sur leurs
» frontières, nous nous contenterons de rappeler
» ici l'origine de ces Kosaques, leur mépris pour nos
» ordres, et leurs violences envers nos sujets.

» Nos historiens rapportent que les Kosaques Za-
» poroïski ont fait autrefois partie des Kosaques de
» la petite Russie, qu'ils s'en sont ensuite séparés,

» et qu'ils ont adopté des mœurs et des coutumes
» particulières. Tandis que ceux-là restaient fidèle-
» ment attachés à leur souverain, ceux-ci s'éta-
» blirent au-delà des cataractes du Borysthène. Les
» Zaporoïski s'y étant augmentés peu à peu, for-
» mèrent enfin une association guerrière et poli-
» tique, aussi singulière que contraire aux vues du
» Créateur, qui tendent à favoriser la propagation
» de l'espèce humaine. Dans le principe de cet éta-
» blissement, il était défendu aux Kosaques qu'on
» envoyait de l'Ukraine dans *le voisinage* des cata-
» ractes, d'emmener avec eux leurs enfans, pour
» ne pas exposer ces familles à la fureur de l'ennemi,
» ni au danger de la captivité, et pour attacher ces
» soldats plus étroitement à leurs devoirs, en les af-
» franchissant de tous les embarras domestiques. Ces
» précautions accoutumèrent peu à peu les Kosa-
» ques à l'oisiveté; ils se firent une loi du célibat,
» oublièrent leur pays natal, et vécurent sur les
» bords du Borysthène, dans une indépendance ab-
» solue.

» Jusqu'à l'époque de la réunion de la petite Russie
» à l'Empire, le nombre des Kosaques ne fut pas
» considérable; on en trouve la preuve dans les né-
» gociations des Boyars avec le député de l'*hettman*
» Kmielnitski; le ministre russe lui ayant demandé
» pourquoi les Zaporoïski n'avaient pas encore prêté
» le serment de fidélité, l'envoyé répondit: « les Za-
» poroïski sont un peuple pauvre et de très-peu

» d'importance. » Mais comme ces Kosaques ne tar-
» dèrent pas à sentir que, d'après le plan qu'ils s'é-
» taient formé de vivre sans femmes, leur associa-
» tion serait bientôt détruite, ils résolurent d'admet-
» tre dans la setsche les vagabonds de toute espèce,
» sans distinction d'origine, de langue, ni de reli-
» gion. C'est de cette manière qu'ils se sont accrus et
» maintenus jusqu'à ce jour.

» Un corps politique de ce genre; un corps dont
» les membres étaient si différens; un corps qui, sé-
» paré du reste du monde, et libre de toute relation
» sociale, ne vivait que du pillage et du butin qu'il
» faisait sur les peuples attachés à cet Empire par
» les liens sacrés à l'amitié; un corps qui osait con-
» sacrer dans le temple de l'Etre-Suprême une partie
» de ce qu'il avait acquis par la violence et le meur-
» tre, qui se livrait à tous les excès de la débauche
» la plus honteuse, et croupissait dans l'oisiveté la
» plus entière; un pareil corps n'était et ne pouvait
» être d'aucune utilité à la Russie.

» Quant aux crimes dont ces Kosaques se sont
» souillés, et que nous ne saurions punir assez sé-
» vèrement, voici principalement en quoi ils con-
» sistent.

» 1°. Quand même nous voudrions jeter un voile
» sur les anciens écarts et les infidélités des Zapo-
» roïski, nous ne pourrions passer sous silence l'au-
» dace avec laquelle, depuis dix ans, ils ont usurpé
» non-seulement les districts que nous avions con-

» quis sur la Porte-Ottomane pendant la dernière
» guerre, mais encore sur ceux du gouvernement
» de la nouvelle Russie, que nous avions fait occu-
» per par des colonies, en prétextant que les uns
» et les autres leur avaient appartenu de toute an-
» cienneté, ce qui est évidemment faux. Le pre-
» mier de ces pays n'a jamais appartenu qu'à la ré-
» publique de Pologne, et n'a pu lui être ravi. Quant
» à l'autre, il fait partie de la petite Russie; il n'a
» jamais appartenu aux Zaporoïski, et n'a pu leur
» appartenir. Leur institution primitive n'étant ap-
» puyée d'aucun titre, il s'ensuit que leur possession
» territoriale n'a point le caractère de la propriété:
» ils ont été envoyés dans les lieux, où ils se sont
» fixés, pour remplacer les troupes réglées qu'on
» avait coutume d'y envoyer: s'ils ont cultivé et dé-
» friché des terres, elles appartenaient au gouver-
» nement de la petite Russie; et quoique incultes,
» elles pouvaient être assignées à des hommes éga-
» lement capables des travaux de l'agriculture et du
» service militaire.

» 2°. Ils ont eu l'audace, non-seulement de s'op-
» poser à l'arpentage des terres qu'ils s'étaient ap-
» propriées dans le gouvernement de la petite
» Russie, mais encore d'attenter à la vie des offi-
» ciers que nous avions envoyés à cet effet; de s'y
» construire de leur autorité privée, des habita-
» tions particulières, et d'asservir environ huit mille
» personnes des deux sexes, attachées aux régi-

» mens de hussards et de piquiers que le gouver-
» nement y avait établis, soit en les contraignant,
» par la dévastation de leurs demeures, à passer sous
» leur domination.

» 3°. Leurs excursions et leurs brigandages sur
» les terres de la petite Russie, ont occasioné de-
» puis vingt ans des dommages qui montent à près
» d'un million de roubles.

» 4°. Non contens de leurs premières usurpa-
» tions, ils ont encore osé faire des établissemens
» dans le pays situé entre le Dniéper et le Boug, pays
» acquis à la Russie par le dernier traité de paix; ils
» se sont soumis et approprié les habitans qui y
» avaient été transférés avec le régiment des hus-
» sards de Moldavie. Ils ont même poussé l'audace
» jusqu'à s'assembler pour redemander, les armes
» à la main, ces districts à la régence de la petite
» Russie, quoique, d'après nos lettres-patentes du 22
» mai 1774, il leur fut enjoint d'envoyer des députés
» à notre cour pour y représenter leurs droits, de
» s'abstenir de toute violence, et de laisser en repos
» et les lieux déjà habités, et ceux qui les culti-
» vaient.

» 5°. Au mépris de la défense qui leur a été faite
» à plusieurs reprises, par nos commandans, ils ont
» reçu parmi eux des Kosaques déserteurs de notre
» service; ils ont même engagé, par différens artifi-
» ces, des chefs de famille établis dans la petite Russie,

» à se retirer chez eux, uniquement dans la vue
» de les assujétir, et d'introduire l'agriculture dans
» leurs domaines. Ces embaucheurs ont réussi au
» point qu'on trouve dans les contrées qui leur ont
» ci-devant appartenu, cinquante mille hommes em-
» ployés aux travaux de la campagne.

» 6°. Mais l'avidité des Zaporoïski ne se bornait
» pas à ces usurpations.

» Ils commençaient déjà à s'approprier des dis-
» tricts qui ont appartenu *en tous temps* aux Ko-
» saques du Don, auxquels nous sommes particu-
» lièrement affectionnés, et que nous honorons
» d'une bienveillance spéciale pour leur fidélité, leur
» bravoure et leur bonne conduite. Les Zaporoïski
» avaient porté l'audace au point de leur défendre
» de cultiver les terres mêmes qui, depuis long-
» temps, font partie de leur domaine. Il serait inu-
» tile d'ajouter qu'au commencement de la dernière
» guerre avec la Porte-Ottomane, plusieurs des
» Kosaques Zaporoïski oublièrent jusqu'au souvenir
» de la fidélité qu'ils nous devaient, et qu'ils réso-
» lurent de se ranger du côté de l'ennemi. Non-
» seulement ils n'avertirent point nos troupes de
» l'approche du khan de Krimée, mais encore ils
» ne s'opposèrent pas à sa marche, quoiqu'ils fus-
» sent assez forts pour le faire avec succès.

» Après avoir pris en sérieuse considération toutes
» ces circonstances, nous nous sommes crus obligés
» envers Dieu, envers notre Empire et envers tout

» le genre humain, d'anéantir la setsche des Zaporoïski, et les Kosaques qui en portent le nom. En » conséquence, le sieur Tékéli, lieutenant-général » de nos armées, à la tête des troupes que nous lui » avons confiées, a investi la setsche, et s'en est » emparé sans la moindre résistance de la part des » Kosaques, qui n'aperçurent nos troupes qui s'ap» prochaient d'eux, qu'au moment où ils se virent » environnés de toutes parts, comme nous l'avions » spécialement ordonné, pour éviter, s'il était pos» sible, l'effusion du sang de ces coupables.

» Ayant donc voulu instruire nos fidèles et bien » aimés sujets de toutes ces circonstances, nous leur » notifions qu'actuellement la setsche des Zapo» roïski n'existe plus suivant son ancienne institu» tion, et que les Kosaques de ce nom sont éteints à » jamais; que nous destinons ces contrées et les » avantages dont la nature les a pourvues, à des » habitans honnêtes, laborieux et utiles à la patrie, » qui ressortiront du gouvernement de la petite » Russie. Nous avons donné ordre aux commandans » de ces belles contrées, de veiller avec un soin par» ticulier à la prospérité de cet établissement.

» Cédant même aux mouvemens de l'humanité, » qui cherche constamment à détourner la punition » de ceux qui l'ont le plus méritée, nous ordonnons » très-gracieusement de renvoyer dans le lieu de » leur naissance tous ceux d'entre les Kosaques Za» poroïski qui refuseront d'embrasser un genre de

» vie fixe et mieux réglé, dans les districts où ils se
» trouvent actuellement, et de donner des terres à
» tous ceux qui se conformeront à nos ordres, vou-
» dront exercer l'agriculture, voulant de plus en plus
» que notre grâce impériale soit accordée à tous les
» chefs et officiers des Kosaques qui auront rempli
» leur devoir à notre service, et qui auront obtenu
» de bons témoignages de la part des commandans
» de nos armées, nous ordonnons qu'il leur soit
» donné des titres d'honneur relatifs au temps de
» leurs services et à la dignité de leurs grades. »

Donné à Moskow le 3 août (vieux style) de l'an de grâce 1775 et de notre règne le quatorzième.

Signé CATHERINE.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans les deux volumes de cet Ouvrage.

Nota. Les chiffres romains indiquent les volumes, et les chiffres arabes, les pages.

A.

C.

(1) C'est par erreur typographique qu'il est compté comme le sixième dans cette histoire, tom. I, p. 296.

L.

O.

S.

T.

Fin de la Table des Matières.

